This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

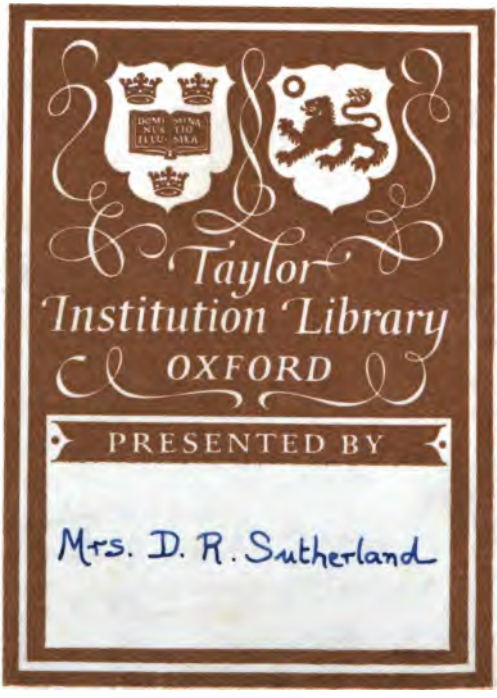
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II B. 1213



TRAITÉ
DU
VRAI MERITE
DE L'HOMME,

Considéré dans tous les âges & dans toutes les conditions :

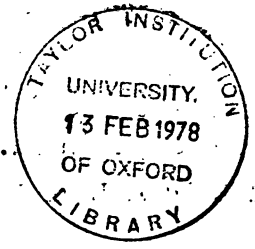
AVEC DES PRINCIPES D'ÉDUCATION propres à former les jeunes Gens à la vertu.

Par Mr LE MAITRE DE CLAVILLE, ancien Doyen du Bureau des Finances de Rouen.

NOUVELLE ÉDITION, revuë, corrigé & considérablement augmentée par l'Auteur.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Aux dépens DE LA COMPAGNIE,
1748.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
13 FEB 1978
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE

Des Chapitres & Matiéres contenuës dans la premiere Partie.

CHAPITRE PREMIER.

Dissertation sur la naissance & le mérite personnel, 74
Espéces différentes de mérite, 56 & 57
Motifs puissans d'acquérir du mérite, 58 & 59
Les parties essentielles d'un excélent caractere, &c.
Raports de la vertu avec l'honneur, la raison & la Religion, 67
Suites funestes du méchant exemple, 76
De l'esprit doux, modeste & docile, 85
De l'humeur égale, 92
De la complaisance, 95
De la politesse, 101 & 102

CHAPITRE II.

Des premiers élémens de la Littérature, 107
Moyen de réparer le défaut d'érudition, 110
Fondations de l'Université de Paris & de la Sorbonne, 126
Du vieux stile & du nouveau, du bon & du mauvais goût, 131
Du jeu de mots, 144
Portrait de feu M. l'Abbé Fleury, son Histoire de l'Eglise, 147

CHAPITRE III.

DU ſtile épiſtolaire & de la converſation, 157
De la raiſon & de l'eſprit, 169
De la Proſe & de la Poëſie, 171
De l'éloquence, 175
Du faux bel eſprit, 183
De la raillerie, 184
Du bon eſprit, 187

CHAPITRE IV.

DE l'utilité du choix, & de l'uſage des plaiſirs, 198
Du jeu, 200
De la Chaſſe & du Bal, 206
Des Spectacles, 208
De la Muſique, 212
De la Table, 215
De la Promenade, 222
De l'Amour, 227

Fin de la Table de la premiere Partie.

PREFACE.

Cette Préface contient le Plan, les Motifs & l'argument de toutes les parties de ce Traité; des réflexions pour & contre la critique; un nouveau ſiſtême d'éducation, avec des principes de conduite pour tous les âges, & pour tous les états de la vie.

STCE un Livre que j'entreprens? En vérité je n'en ſçai rien. J'ai promis d'écrire, & j'écris: tout eſt ſingulier dans mon projet. Peut-être l'exécution le ſera-t'elle plus encore. Je fais un mêlange de proſe & de vers, de faits hiſtoriques, de bons mots, de morales & de plaiſirs; tous fragmens qui ne ſont pas de moi: j'invente des converſations pour placer des conſeils; tantôt le Philoſophe badine, tantôt l'homme de plaiſir moraliſe. Je rajeunis de vieilles chanſons, & je parle Latin. Vaudevilles, axiômes, régles d'uſage ou de droit; je confons tout. Ici je ſuis trop diffus? On bâille à chaque article: là je ſuis trop ſerré? On ne m'entend point; je deshonore Horace en l'habillant à la Françoiſe; je cite alternativement les Molieres & les Bourdalouës; je tire d'un Opéra la preuve d'une vérité morale; peut-être même offenſerai-je mille gens qui ſe reconnoîtront, & que je ne connois

point. Je suis pourtant fort éloigné de vouloir offenser personne ; si les petits hommes sont à mépriser, les petits ennemis sont à craindre.

Ma singularité va plus loin. J'emprunte ici l'autorité des Préfaces pour déclarer que je ne croïois point faire un Livre. Je sçavois, d'après la Bruïére, que l'impression est l'écueil de la plûpart des Ecrivains ; cependant la crainte & l'amour-propre me disoient tour à tour qu'on m'imprimera. La crainte est assez mal fondée : je ne me montre pas ; & quand on me devineroit, où seroit le dommage ?

. . . . . *Chacun à ce métier*
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
Boileau.

L'amour-propre, plus sot que la crainte, est encore plus mal fondé ; rien n'est à moi de tout ce qu'on va lire. Si j'avois eu la mémoire plus fidéle, j'aurois cité à chaque ligne le livre & la page où je l'aurois pris ; & puisque tout est volé, la vanité me siéroit mal. Siéroit-il mieux de m'en imputer ? Dès que je n'avois point de raisons d'espérer ni de craindre, qu'importoit que ce que je barboüillois devint un Livre ou non ?

De quelle nature est donc cet amusement ? C'est un ramas de fragmens. J'imite ceux qui ne sçavent ni broder ni peindre, & qui veulent travailler en s'amusant. Ils ont inventé une sorte de découpure nouvelle dont on remplit le vuide d'un reste de drap d'argent ou d'un bout de ruban d'or ; mille piéces & toutes les couleurs entrent dans l'Ouvrage : &, quand le morceau est fini, on voit une figure, des fruits étrangers, un pot de fleurs, qui ne sont pourtant que des coupons de toute espéce, colés sur le papier. Voilà à peu près mon Ouvrage. J'ai dérobé mes matieres, j'en ai rempli une dé-

coupure assez bizarre, j'ai cousu des coupons, & j'ai fourni le liseré.

De toutes les espéces de folies qui partagent les hommes, peut-être que la demangeaison d'écrire est la folie la plus marquée; mais pourquoi les hommes font-ils ce qu'ils font? Quoiqu'il en soit; je dois reformer un jeune homme. Si celui que je veux qui profite, profite effectivement, tant mieux pour lui; si les autres s'amusent à me lire, tant mieux pour eux: pour moi, mon profit est sûr: je m'amuse à écrire, & en écrivant je me confirme dans ce que j'ai intérêt de penser toujours.

Mais il n'est plus tems de faire le mistérieux; il m'est revenu de toutes parts qu'on m'avoit deviné; tous ceux qui me connoissoient m'ont reconnu, & le soin que j'avois pris de me cacher est devenu la précaution inutile. J'avois raison alors, aujourd'hui j'aurois grand tort; & puisqu'on a reçu cet Ouvrage avec indulgence, j'affecterois une fausse modestie si je le desavoüois.

On a trouvé que l'exorde de la premiere Edition étoit trop enjoüé, & que cet enjouement étoit déplacé à la tête d'un Ouvrage sérieux. J'ai mieux aimé le refondre que de réfuter l'objection. Cependant on pouvoit faire grace à ma gaïeté naturelle; quand on force le naturel, on ne réüssit pas. Tout le monde aime le beau mot de Santeüil: *Castigat ridendo mores.* D'ailleurs, je n'écris que pour conduire les hommes à la vertu, & je croïois que l'esprit prévenu & gagné par une diction legére & amusante piqueroit la curiosité des jeunes gens, & porteroit enfin la leçon jusqu'au cœur. Le Public, qui a fait l'honneur à ce Traité de l'examiner avec attention, en a décidé autrement. Son sentiment est un arrêt pour moi, &

ma soumission est à son égard une preuve de ma reconnoissance. Tous les hommes n'ont pas la même façon de penser : mais tous doivent être dociles ; à plus forte raison, un Ecrivain. Je fais une loi de la docilité, j'en dois donner l'exemple.

J'avouërai pourtant que je ne me suis pas rendu indifféremment à toutes sortes de conseils ; il est autant de fades Critiques que d'ennüieux Ecrivains ; il y a de la stupidité à acquiescer à tout, & de l'orgüeil à ne consulter personne.

Il est vrai que d'abord je ne croïois pas faire un Livre. Je n'écrivois que pour ceux à qui je devois des soins, des conseils, des exemples ; & je me devois à moi-même l'attention d'éviter l'oisiveté, l'ennui, & les fâcheux. Je ne songeois qu'à amuser utilement mon loisir ; & rien n'est plus propre à remplir l'intervalle des affaires que la littérature. Dès l'enfance de ma raison j'aimai le commerce des gens d'esprit, j'ai beaucoup lû, j'ai fait des remarques : Mais la paresse & les plaisirs m'ont empêché d'aller loin, & je suis resté dans ma petite sphère. En un mot, je ne me sentois pas assez de force pour hazarder un ouvrage suivi, qui pût soutenir le grand jour. Il y avoit plus de quinze ans que je gardois mes manuscrits ; c'est une bonne preuve que je n'étois pas fort curieux de me faire imprimer ; enfin mes amis, flateurs si l'on veut, m'ont fait entendre que mes réfléxions pourroient être de quelque utilité. J'ai ramassé mes matériaux, je les ai réünis dans un corps d'ouvrage, j'ai élevé mon stile, & j'ai écrit pour tous les âges & pour toutes les situations. Depuis l'impression, j'ai, sur la voix publique, changé, déplacé, supprimé, ajoûté ; cependant quoique les premieres éditions, malgré tous

leurs défauts, aïent été rapidement enlevées, je crains encore pour celle-ci. Le succès pique l'émulation; mais il n'autorise pas l'orgueil.

Nous sommes comptables de nos dons & de nos talens; mais on ne peut trop respecter la société civile, ni s'écarter impunément des ménagemens qui lui sont dûs. Il est vrai que le Lecteur, toujours sévére, a bien de l'avantage sur nous: il est fort aisé de siffler ce qui a coûté bien de la peine. Que les Auteurs maltraités ne s'en plaignent pas; il est permis à un homme judicieux de nous critiquer, & il nous est défendu de lui déplaire; mais aussi, si la critique effraïoit & retenoit tout le monde, plus de chaire, plus de barreau, plus de théâtre, en un mot plus d'écrivains: & que deviendroit l'érudition? S'il est dangereux de se donner en spectacle, aussi l'honneur si rare & si précieux de plaire au Public mérite bien tous nos soins. Ecrivons donc, mais tâchons de bien écrire. L'émulation est la premiere vertu de l'esprit.

Quelques endroits de ce Livre ont plu à ceux qui aiment à penser, d'autres endroits à ceux qui ne cherchent qu'à s'amuser. Le surplus a été critiqué bien ou mal. Quel parti ai-je dû prendre pour marquer plus de respect au Public, sinon de me corriger autant qu'il m'a été possible? Du reste.

Sur le peu que je vaux bien loin de m'enorgueillir,
J'écoute tout & laisse dire.
J'ai cru que des traits de satire
Ne devoient pas me rebuter.
Soit qu'un Critique me déchire,
Ou qu'un Adulateur m'admire,
Des deux extrémités je cherche à profiter.
Le stile mordicant m'aprend à mieux écrire;
Et sans m'enorgueillir, la loüange m'inspire.

Il ne me convient pas de faire l'apologie de ce Traité ; mais il m'eſt permis de juſtifier quelques endroits qu'on a, ce me ſemble, trop ſévérement critiqués, & dont la cenſure tombe autant ſur l'ouvrier que ſur l'ouvrage. Je commence par le moins important. On a trouvé que j'entrois trop dans les détails de l'enfance ; je penſe au contraire qu'on ne ſçauroit commencer trop tôt une bonne éducation. Il vrai que dans la tendre jeuneſſe l'eſprit n'eſt pas encore ouvert, mais auſſi il faut avec les enfans faire prendre à la raiſon une robe d'enfant. C'eſt aux peres & aux meres à tout examiner de près, & à étudier de ſang froid, le goût, l'humeur, & la portée des ſujets qu'ils élevent. Je veux les tirer de leur léthargie à cet égard. Les paſſions & les préjugés s'emparent bien vîte de l'homme ; le cœur & l'eſprit ſe corrompent trop tôt ; on parle trop tard aux enfans : & quand la raiſon vient pour ſe loger, la place eſt priſe.

On s'eſt récrié un peu trop amérement ſur ce que j'ai dit des ſpectacles. J'ai ajoûté à cet article ce que j'ai cru convenable pour ma juſtification. Mais tout mon livre ne prouve-t'il pas que je n'ai point penſé à faire un Chartreux? Je crois qu'on peut tirer un grand fruit d'une bonne piéce de théâtre. Je ne juge pas de même du bal. Je ſuis d'accord ſur ce point avec le Caſuiſte le plus ſévére. Ces aſſemblées nocturnes ſont auſſi propres à gâter le cœur, que la plûpart des romans a gâter l'eſprit. Tous les cenſeurs décident par leurs propres ſentimens ; peu de gens entrent dans l'eſprit d'un Auteur.

On m'accuſe encore d'avoir été obſcur en quelques endroits ; mais, ſi les connoiſſeurs m'ont entendu, je m'en conſole. Vouloir plaire aux hommes épais, & aux délicats, c'eſt vouloir allier les contraires : & ſi ce qui paroît ob-

ſeur n'eſt que précis, le reproche eſt flateur. J'ai dû laiſſer à mes lecteurs le plaiſir de penſer, de paraphraſer ce que je dis, d'étendre leur imagination, de méditer ſans s'en apercevoir, de mêler leurs réfléxions à mes conſeils; en un mot, de confondre imperceptiblement leur eſprit avec le mien; ſi par ce ſecret je les ai amenés juſqu'à ſe croire de moitié dans mon ouvrage, ils l'ont goûté, j'en ſuis bien ſûr, & ils me pardonnent d'avoir été laconique.

Les cenſeurs par état devroient penſer qu'une critique outrée ne ſert qu'à décourager l'aſpirant, qui voudroit ſe faire naturaliſer dans la République des Lettres. On s'eſt ſcandaliſé de la Lucarne d'un froc, & des Sermons à la Capucine. Je les ai ſuprimés. Mais un homme ſenſé a-t'il pû croire que j'offenſerois un grand Ordre, que je reſpecte infiniment, & dans lequel nous voïons tous les jours des hommes d'eſprit & de mérite? Quoi de plus grand que le ſacrifice de la qualité à l'humiliation, des richeſſes à la pauvreté, & des agrémens du monde aux aſſujettiſſemens de la vie monaſtique! C'eſt aſſurément le plus riche tréſor de la grace, & le plus éminent de ſes dons. Que doit-il réſulter du peu que j'en ai dit? Le Frere Quêteur en a pleuré; le Gardien, autrefois Capitaine de Chevaux, en a ri, & le Lecteur ſans partialité a conclu que je n'écrivois pas en Pere-Maître. Les uns aiment à écrire, les autres aiment à critiquer. *Trahit ſua quemque voluptas.*

Voici le trait le plus envenimé de la critique. Un homme deſœuvré, flateur de profeſſion, & diſeur de riens, m'eſt venu dire à l'oreille qu'il avoit reconnu dans mon Traité nombre de ſes ennemis, que je frapois trop mes portraits, que c'étoit aſſez de dégoûter du vice, ſans

peindre les vicieux : qu'après le *signalement* que j'en ai fait, un Quinze-vingt pourroit les reconnoître ; que je devois ménager un peu plus le Public, & que le rôle de Préfet dont je m'étois chargé d'office, pourroit bien m'attirer l'averſion de toutes les claſſes.

Mais quoi ! ſi ma peinture a plû par des traits de reſſemblance & par la vivacité des couleurs, faut-il faire l'éloge de mon pinceau aux dépens de mon caractére ? Se plaindre de la corruption du ſiécle, & propoſer pour s'en garantir le commerce des honnêtes gens & le goût de la littérature & de la politeſſe, eſt-ce déchirer impitoïablement le prochain ? Parler noblement de la nobleſſe & des alliances, eſt-ce bleſſer ceux qui ne ſont point dans le cas ? La vertu ſuplée à tout. J'ai fait avec plaiſir l'éloge du Commerce. Dans tous les états j'ai blâmé l'abus, j'ai conſeillé l'émulation ; & tout connoiſſeur non prévénu, dans quelque ſphére qu'il ſe trouve, ne s'offenſera jamais de réfléxions générales. Ceux qui ſont aſſez malins pour n'imputer des intentions malignes, n'ont pas lû avec attention ce que j'ai dit du bon eſprit. La Bruïére eſſuïa la même injuſtice. Combien de fauſſes clefs ne forgea-t'on pas pour lui ſuſciter des ennemis puiſſans ? J'ai pris plaiſir à peindre les hommes vertueux, & je n'ai fait qu'un *in-douze* ; ſi j'avois caractériſé tous les vicieux, j'aurois fait un *in-folio*.

Au reſte il ſera toujours vrai, que tous les Livres, même les meilleurs, peuvent être très judicieuſement critiqués : une critique ſenſée & polie plaît ſouvent, inſtruit toujours, & n'offenſe jamais. Elle donne lieu à une apologie de même ſtile ; & ces petites diſputes littéraires cultivent l'eſprit, & le nourriſſent en l'amuſant. Comment la raiſon déracineroit-elle nos goûts ?

C'eſt tout ce que la vertu peut faire que de les élaguer. Dans ces Livres, qui ont été unanimement admirés, ſans en excepter ceux que je donne pour des modéles, dans ces Livres, qui nous entraînent, que nous liſons avidement, que nous reliſons cent fois, & dont grand nombre de traits plus marqués enlevent l'imagination, pénétrent l'ame & enrichiſſent la mémoire, combien en trouve-t'on d'autres qui ſont aſſez négligés & fort éloignés du très beau? C'eſt le ſort commun de tous les hommes, & par conſéquent de leurs Ouvrages. Il n'en eſt point de parfaits.

D'ailleurs il faut convenir que la critique eſt un frein néceſſaire pour contenir ceux qui, nés ſans goût, ſans lecture, ſans talens, n'en ont pas moins la fureur d'écrire. Combien de téméraires hazardent tous les jours des fadaiſes qui révoltent la raiſon, & qui en ſortant de la preſſe, s'en vont rapidement

Habiller chez Francœur le ſucre & la canelle.
Boil.

Mais auſſi un ſot peut critiquer un bon Livre, comme un fripon peut décréter un honnête homme. A qui donc convient-il de décider du mérite d'un Ouvrage? Au Public.

Toutes les façons différentes de penſer conduiſent à une conſéquence néceſſaire; qu'il n'eſt pas donné à tous de plaire en écrivant; que peu de gens ont le goût ſûr; que ceux qui s'en flatent auroient ſouvent bien de la peine à rendre bon compte de leurs jugemens; que ce n'eſt pas un petit talent de ſire chaque genre de littérature dans le goût qui lui eſt propre; qu'enfin telle eſt la différence des goûts, que, ſi dix examinateurs connoiſſeurs & de ſang froid ſe chargeoient de faire dans une aſſemblée choiſie

une analiſe exacte & raiſonnée d'un Livre dont on parle bien & mal, toutes les remarques ſeroient différentes, & le Livre ſeroit loüé & blâmé dans les mêmes endroits.

Connoiſſant aſſez le monde pour le mépriſer, j'ai ſaiſi le moment de me débarraſſer de toutes les choſes de la vie ſur la tête de mon fils. A ce moïen je me trouve *ſolutus omni fœnore*, heureux loin des plaiſirs, & riche ſans bien. Les belles Lettres me tiennent lieu de tout : Horace me fait oublier tons ceux dont j'ai été la dupe ; c'eſt par lui que je ſçai parfaitement *malignum ſpernere vulgus*. Je mets à profit ma douce retraite : je penſe, je lis, j'écris ; mais, en écrivant, je ne prétens point devenir le réformateur du genre humain. Un peu miſantrope ſans être cauſtique, je ne ſonge qu'à me réformer moi-même. Ami de tous les hommes, je voudrois que nous fuſſions tous moins imparfaits. J'ai encore moins penſé à me faire un beau nom dans la République des Lettres : près de la fin de ma carriere, je ne joüirois pas long tems de l'honneur que j'aurois uſurpé. Hé, comment pourrois-je aſpirer à l'honneur d'avoir fait un beau Livre ? A peine ai-je fait un Livre. Ce n'eſt qu'un Recuëil de traits dont je ne ſuis pas l'inventeur. Je réduis dans une lecture d'un jour le précis de ce que j'ai lû pendant quarante ans ; j'inſpire du goût pour nos meilleurs Ecrivains ; & ceux qui ne dédaignent pas le médiocre, ont fait grace à l'exécution en faveur du deſſein. Des événemens particuliers, la lecture que j'aimai dès quinze ans, une longue expérience, tout cela m'a apris à connoître un peu les hommes ; &, comme la Bruïere, *je leur rends ce qu'ils m'ont prêté.* Plus curieux de leur perfection, que de la fortune de mon Libraire, mais ſurtout encouragé par le ſuffrage

dont on continuë d'honorer mon Livre, j'ai crû devoir en marquer ma reconnoiſſance par de nouveaux ſoins : j'ai crû que le jeune homme qui a bien fait ſes études, & qui, aidé des Livres excélens de M. Rollin, eſt parvenu à une bonne latinité, ſeroit bien aiſe d'aprendre comment il doit s'introduire dans le monde. J'ai crû que l'homme, occupé de choſes ſérieuſes, du ſoin de ſa fortune, & ſurtout de l'éducation de ſes enfans, me ſçauroit bon gré de lui fournir le moïen de ſe délaſſer & de les inſtruire. La politeſſe, un goût juſte & délicat, beaucoup de Religion, & une probité à toute épreuve, m'ont toujours paru les qualités les plus eſſentielles. En effet, qu'avons-nous de mieux à faire que de ſçavoir vivre, de penſer juſte, & de bien régler notre cœur ? Mais combien de cœurs faux ! combien d'eſprits gauches ! combien d'hommes groſſiers ! Une éducation attentive à tous égards, m'a paru le moïen le plus propre à arrêter le progrès de la corruption. Le défaut d'attention dans les peres & de docilité dans les enfans, ſont les deux motifs qui m'ont déterminé à écrire.

Depuis que je lis, je n'ai rien vû de plus beau dans la Littérature que le Livre de la Bruïére. De là vient que je le cite ſi ſouvent : mais il ne convient qu'à des hommes faits ; moi, j'ai eſſaïé de faire un homme. Son Livre eſt plein, fort, nourriſſant, tout eſt principe, maxime, ſujet de méditation. Le mien eſt plus dévelopé, plus à la portée de ceux dont l'eſprit n'eſt pas encore tout à fait formé. Qu'on ne s'imagine pas pourtant que je me place à côté de ce grand homme : nous régentons dans le même Collége ; lui, la Rhétorique ; moi, la ſixiéme. J'ébauche la matiére ; il la finit : le principal objet de mon Ouvrage eſt de tracer le plan d'une bonne éducation.

Je crois qu'un pere, curieux de la perfection de ſon fils, ne ſçauroit lui inſpirer trop tôt ni trop ſouvent d'être vrai, bon, poli, de n'avoir point d'humeur, d'abhorrer le vice & la pareſſe, & d'aimer l'étude. La peine eſt courte, & le profit dure toujours. Cette premiere leçon convient dès l'enfance, & peut conduire juſqu'à quinze ans.

Alors il eſt tems que le pere judicieux redouble ſes ſoins, ſon attention, ſa dépenſe. Il doit hauſſer le ton, & ouvrir à ſon fils la porte du monde. Le moment eſt venu de faire concourir en lui tendrement & noblement tout ce qui peut perfectionner le caractere & la figure. Il faut ſurtout lui faire éviter pour toujours les femmes ſuſpectes, & les hommes qui ne ſont propres qu'à lui gâter le cœur & l'eſprit. Il faut lui faire aimer le commerce des plus honnêtes gens, & par préférence, de ceux qui ſont au-deſſus de lui ; le bien perſuader que c'eſt aſſez d'être mis proprement, mais modeſtement, & qu'il ne s'imagine pas, comme les jeunes fous, que le mérite perſonnel dépende d'une vaine parure ; qu'il doit écouter avec attention, parler peu, & parler juſte, ſuivre les plus grands Maîtres en tout genre d'éloquence, ne manquer ni beau Sermon, ni Plaidoïer d'aparat, ni Diſcours académique, ni bonnes Piéces de Théâtre. Qu'il doit lire, mais ne lire que des Livres choiſis, & ſurtout faire de bonnes remarques : qu'il doit enfin partager ſon tems entre la lecture, ſes exercices, & les plaiſirs innocens qui ſont de ſon âge. Ce plan bien exécuté, j'oſe annoncer au pere de famille qu'il fera de ſon fils, s'il eſt bien né, un ſujet excélent, le ſoutien de ſa vieilleſſe, & la conſolation de tous ſes jours.

Ce n'eſt pas tout ; le projet eſt beau, & le

succès est sûr ; mais il demande trois précautions qui me paroissent décisives. La premiere, c'est de se faire rendre compte de l'emploi du tems & de l'argent, pour éviter l'abus. La seconde, d'introduire le jeune homme dans des maisons imposantes ; ce sont des garde-fous, qui l'empêcheront de tomber. La derniere, c'est de lui composer une petite Bibliotéque de tout ce qu'il y a de plus propre à étendre & orner l'esprit, & par préférence, de ce qui convient mieux à l'état pour lequel on commence à entrevoir en lui plus de talent & plus de vocation. La meilleure terre ne sçauroit fructifier sans culture.

Ces devoirs étant bien remplis de la part d'un pere, en qui la nature parle tendrement, par combien de soins un fils n'en doit-il pas marquer sa reconnoissance ? Quoi, mon pere n'exige de moi que ma propre perfection ! puisque je dois faire la récolte, il est bien juste que je contribuë au labeur. Jeune homme, si le cœur ne vous dit rien, il ne me reste plus rien à vous dire.

Mais est-ce un travail immense que d'acquérir un peu de politesse & d'érudition ? Posséder Horace, & sçavoir vivre, c'est tout ce que j'exige à quinze ans. Assurément, je ne suis pas cher ; bien entendu pourtant que peu à peu le Cabinet & l'usage du monde feront le reste. Je citerai souvent Horace par mon propre goût : &, sur le sentiment du Pere du Cerceau.

J'étois pour Ovide à quinze ans,
Je suis pour Horace à quarante ans.

En effet, partout il est plein d'une morale solide, partout il est orné de traits brillans : quoi de plus beau, par exemple, que la dixième Ode du second livre ? Le *rectius vives* nous procure la paix intérieure, qui ne peut être

que le fruit d'un attachement inviolable à l'eſprit de juſtice & aux bonnes mœurs ; l'*auream mediocritatem* nous aprend à modérer nos deſirs ; le *littus iniquum* déſigne bien une fortune faite à la hâte ; & il me ſemble que le *beuè præparatum pectus* eſt une leçon bien ſalutaire dans les diſgraces.

Dès qu'un jeune homme bien conduit a exprimé tout l'eſprit & tout le ſuc de Cicéron, d'Horace, & de Virgile, il doit s'attacher avec une très grande attention à tous les exercices qui conviennent à ſon tempérament & à ſa condition. Je crois que le deſſein eſt très utile ; mais quand on ſçait attraper un point de vûë & ébaucher un plan, on doit en demeurer là, à moins qu'on ne ſoit deſtiné au génie & aux fortifications ; ſans quoi, ſi l'on va juſqu'à la peinture, on contracte un goût dangereux, on ſe ruine en originaux, & l'on reſte un original. Tel, qui devoit ſçavoir camper, juger, parler, ne ſçait que peindre.

Pour la danſe, c'eſt un ornement qu'il eſt bon de ſe procurer ; mais il ne dure qu'un quart-d'heure : à trente ans on ne danſe plus, & alors c'eſt le plus petit mérite du monde d'être bon danſeur ; ce n'eſt pas que la danſe ſoit un exercice inutile ; elle aprend à ſe preſenter de bonne grace, à marcher de bon air, à bien placer la tête & le corps, elle donne de l'oreille. Autrefois même on étoit charmé de bien voir danſer une courante. Sénéque nous aprend que Scipion aimoit à danſer ; & Loüis XIV. le Prince de l'Europe le mieux fait, étoit le meilleur danſeur de ſon Roïaume. Mais aujourd'hui qu'on ne va aux aſſemblées que pour courir comme des fous, ou pour faire le rôle de Polichinelle ; aujourd'hui que les jeunes gens s'étudient à devenir boſſus & à faire la révérence le pied en

l'air, on se trompe si l'on croit aller au bal. C'est renouveller les bacchanales des païens, c'est aller au-devant de la pleurésie. Lisez l'Article du bal dans le Dictionnaire de Trévoux.

Je pense mieux de la musique ; c'est une ressource pour toute la vie ; mais dès que l'on sçait déchiffrer un air & faire sa partie, ç'en est assez. Rien de plus mépriſé qu'un homme de qualité qui ne sçait faire que le musicien. Il est fort à craindre qu'il ne joue du thuorbe quand il faut monter à l'assaut, ou qu'il ne fredonne à l'audience. Six mois d'armes suffisent ; il est aussi utile de sçavoir se défendre que dangereux & mépriſable de faire le gladiateur. Le cheval est absolument nécessaire ; mais un an c'est assez. On ne monte plus long-tems que par amusement, ou pour remplir le vuide du tems qu'on ne sçait pas mieux emploïer. Procurez-vous tous ces ornemens, ils sont gracieux, ils font honneur au pere & au fils. Mais préférablement à tout, attachez-vous à la lecture.

Il faut surtout sçavoir l'histoire : c'est de toutes les sciences celle dont on doit faire le plus de cas ; c'est le témoin des tems, l'ame de la mémoire, la lumiere & l'oracle de la vérité. Elle nous aprend la morale, en nous proposant des exemples de vice & de vertu, pour suivre les uns & pour fuir les autres. Rien même n'est plus à desirer que la faveur des Historiens, puisque leur plume est celle de la renommée & de l'immortalité. Enfin tout le monde devroit sçavoir l'histoire, puisqu'elle est faite pour tout le monde, & que son principal objet est l'instruction générale. Mais il faut sçavoir que la carte & la chronologie sont moins des sciences détachées, que des parties essentielles de l'histoire, sans lesquelles on ignore les époques importantes & le théâtre des grands événemens.

Vous qui voulez bien sérieusement tendre à la perfection, recueillez tout le fruit que vous pouvez tirer de l'éducation précieuse que vous donne un pere tendre, connoisseur & attentif. Les momens sont bien chers, mettez-les à profit. Vous êtes libre, ô l'heureuse situation! Qui sçait si quelque jour vous ne serez point possédé de la fureur d'amasser de l'argent? Aujourd'hui faites valoir au centuple celui de votre pere, amassez du mérite; chaque chose & chaque occasion vous en fournissent les moïens. Ne vivez pas au hazard; examinez, réfléchissez, écrivez, & songez par avance que rien n'est si beau ni plus utile pour vous, que de vous faire estimer par des endroits qui ne dépendent que de vous-même. Tôt ou tard les dons & les talens ont leur part à la distribution des graces; & l'honnête homme ne veut devoir sa fortune qu'au mérite & à la vertu.

Si l'on vous fait voïager, ne ressemblez pas à ces évaporés, qui ont couru tout le monde & qui n'ont rien vû. Aïez toujours sous vos yeux la carte & l'histoire du païs; aprenez quels en sont la Religion, les mœurs, les forces, le commerce; la source & le cours des fleuves; la propriété & l'étendue de l'Etat; sçachez-en toutes les révolutions, & voïez-en, s'il se peut, tous les anciens monumens. Un peu de courage, mon enfant, devenez homme.

Vous sçavez sans doute les principaux événemens qui regardent les hommes depuis leur création jusqu'à Moïse. Vous sçavez que les Hébreux, les Israëlites, les Juifs & le Peuple de Dieu ne sont qu'un même peuple; & comme il n'est pas permis d'ignorer tout ce qui regarde un peuple que nous representons par adoption, nous examinerons tout ce qui lui est arrivé d'important, depuis que Moïse l'aïant tiré mi-

riculeuſement d'Egipte, ce peuple ſe trouva mêlé avec les Grecs. Nous verrons combien d'Etats ſe ſont trouvés confondus dans tout ce qui s'eſt apellé Grece. Nous ne perdrons rien de tout ce qui regarde cette Monarchie ſi renommée par la valeur, par la ſageſſe & par l'érudition. Nous verrons la petiteſſe & la ruſticité des Romains dans leur fondation, en comparaiſon de la ſplendeur des Grecs. Après le regne des ſept Rois de Rome, qui fut environ de deux cens cinquante ans, & la durée de la République, qui fut de cinq cens ans, nous entrerons dans les Céſars, & nous toucherons à cette époque adorable du ſalut de l'homme. De là nous paſſerons legerement ſur le regne des quarante Empereurs, qui dura trois ſiécles, pour admirer & pour méditer Conſtantin le Grand.

A ce nom ſi révéré vous ſentez qu'il y a bien du plaiſir à étudier en galant homme. Vous franchiſſez les bornes où l'enfance vous reſſerroit. Vous êtes charmé du zele de Conſtantin contre les Donatiſtes dans les Conciles de Rome & d'Arles, & vous redoublez votre admiration au Concile de Nicée. C'eſt là que l'Arianiſme eſt foudroïé, & que J. C. eſt déclaré conſubſtantiel à ſon Pere. C'eſt là que Conſtantin le maitre du monde, le premier du nom, & le premier Empereur Chrétien, dépoſe toute la pompe de la Majeſté pour faire plus d'honneur à l'humilité chrétienne. On y voit ce nouveau Proſelite ſe confirmer dans ſa foi, & confirmer la foi des autres. Il n'accepta qu'avec une politeſſe infinie la place qui lui étoit dûë; il prouvoit par cette démarche qu'il ne rougiſſoit pas de ſe trouver à la tête des Confeſſeurs de J. C. ſi cruellement outragé par Arius.

Voulez-vous remonter à la ſource de ces pro-

diges ? C'eſt l'ouvrage de la foi. Dieu inſpire à Conſtantin de croire, & il croit. C'eſt à lui qu'étoit réſervée la gloire d'arborer le premier l'étendart de la Croix, *in hoc ſigno vinces*. A peine a-t'il ſanctifié ſes drapeaux de ce ſigne triomphant, que le Dieu des armées vient à ſon ſecours. Maxence, plus fort de moitié que Conſtantin, ſort de Rome, il s'aproche, il eſt battu. Ces réfléxions, jointes au ſouvenir de tous les ſecours que les Romains avoient prêtés aux Juifs de la Grece, me font ſentir que Dieu avoit réſolu de tous les tems de faire de Rome la Jeruſalem du Chriſtianiſme, & le ſiége principal de ma religion.

J'admire encore Conſtantin le Grand dans ſa nouvelle Rome, autrefois Biſance, aujourd'hui Conſtantinople, & Stamboul chez les Turcs. Je me ſouviens en paſſant que Conſtantin I. la bâtit en 330. & que Conſtantin XV. ſurnommé Paléologue, la perdit en 1453. triſte époque pour le Chrétien !

Sur ces grands événemens je partage mon attention entre le progrès de l'Egliſe & les événemens des deux Empires. Je tombe enfin ſur l'Hiſtoire des Muſulmans. J'examine ce qu'ils étoient avant le quinzième ſiécle, qu'ils prirent Conſtantinople ; je parcours tous les événemens de l'Europe ſur l'Hiſtoire de chaque Etat qui la compoſe, & j'acheve ma courſe hiſtorique par ce qui concerne ma Nation, dont je me fais une impreſſion plus circonſtanciée, parce que ſes intérêts me paroiſſent perſonnels.

N'oubliez pas de paſſer de l'Hiſtoire aux différens ſiſtêmes de Philoſophie, à quelque connoiſſance des beaux Arts & à la Fable ; de là au Droit Romain, aux Coutumes particulieres, aux Uſages, ſurtout à ceux de votre Province, pour ne point demander mal à pro-

pos, & pour ſçavoir vous défendre : étudiez les intérêts des Princes & les négociations, afin que, muni des principes généraux & eſſentiels, vous ne ſoïez neuf ſur rien, & que vous aïez au moins l'ouverture néceſſaire pour tirer plus de fruit de l'attention que vous ſerez obligé de donner aux devoirs de votre état ; mais pour vous délaſſer d'une ſorte de lecture que vous pourriez regarder comme un travail, liſez quelques volumes choiſis dans tous les genres de l'aimable Littérature, qui rafinent le goût en ornant l'eſprit.

A l'égard de la pluralité des langues, convenons que ſur cet article nos Voiſins ſont plus habiles que nous ; il n'en eſt point parmi eux qui ne regarde notre Langue comme un ſurcroît d'agrément & de politeſſe ; & nous nous négligeons tous leurs idiomes à un point qui nous fait accuſer d'orgueil, ou ſoupçonner d'incapacité ; d'ailleurs quand nous ſommes obligés de commercer en païs étranger, nous tombons dans la néceſſité de nous ſervir de truchemens, qui ſouvent trahiſſent nos ſecrets, ou qui nous rendent mal ceux des autres. Et que me ſervira de vivre ſous un Roi qui ſoit le pere de ſes Peuples, ſi mon inſuffiſance ne lui permet pas de me confier ſes intérêts ? C'eſt tout à la fois une eſpece de honte, & un obſtacle à la fortune d'ignorer tous les idiomes de l'Europe. Nous avons mille bonnes choſes en Eſpagnol, en Anglois & en Italien. On ne peut diſputer à l'Allemagne une profonde érudition ; ſi la langue eſt un peu difficile, auſſi eſt-elle plus néceſſaire, non-ſeulement par reſpect pour la premiere Cour du monde chrétien, mais encore par raport à nombre de Princes très puiſſans, auprès deſquels on peut être chargé de quelque commiſſion, & dont il eſt auſſi honorable qu'u-

tile de mériter la bienveillance. Pourriez-vous vous ſouvenir ſans émulation que Ciceron courut toute la Grece & toute l'Aſie pour aprendre ?

Déja l'on a compris que cette Préface n'eſt que le *Compendium* de la Philoſophie dont je vais dicter les cahiers, & l'on juge bien par cet abregé qu'elle n'eſt barbouillée ni de *Ceſare Cameſtres*, ni de *Baralipton*. Elle ne ſentira point la pouſſiere de l'Ecole, & par là même elle ſcandaliſera le tiers ordre du païs Latin. Mon but eſt de ſaiſir le cœur d'un jeune homme avant qu'il s'embarque ſur la mer orageuſe du monde, où l'exemple ſéducteur & la vivacité des paſſions font faire ſi ſouvent naufrage à la vertu ; *principiis obſta*. Il faut préſerver, conſerver, améliorer le caractere ; il faut que la raiſon prévienne l'âge, ſans quoi la jeuneſſe a tout à craindre. C'eſt ce qui a fait dire à un Auteur très délicat.

Que c'eſt une zone torride,
Qui coûte beaucoup à paſſer. Le P. du Cer.

Si nous voulons que nos conſeils ſoient de quelqu'utilité, commençons par flater l'attention de ceux qui nous écoutent ; c'eſt le moïen le plus ſûr de la fixer. Gagnons d'abord la confiance ; bientôt après nous gagnerons le cœur. Meſurons nos matieres & notre ſtile ſur la pénétration de notre éleve. Conduiſons-le par dégrés aux ſujets les plus intéreſſans ; égaïons ſurtout les raiſonnemens les plus forts par des traits qui délaſſent l'eſprit & qui le raniment. Les ſentimens tiennent bien mieux, quand c'eſt l'eſprit qui les introduit dans l'ame.

On ne peut aſſez ſouvent ni en trop de façons rapeller aux jeunes gens l'idée de leurs devoirs. On blâmera peut-être la maniere aiſée dont je traite une matiere ſi importante ; mais je ne

ſçaurois me refondre, ni ſur ma maniere de penſer, ni ſur le tour que je donne à ce que je penſe : enfin je veux aprendre à un jeune homme à réfléchir. Il eſt vrai que portés à nous livrer à nos paſſions, nos réflexions les plus judicieuſes ſont ſouvent impuiſſantes ; mais, ſi l'on ne doit pas ſe flater qu'à force de réfléchir on parviendra à une ſageſſe conſommée, du moins, avec le ſecours de l'âge, qui aprend à penſer & qui amene quelquefois le bon eſprit, on corrige aujourd'hui un défaut, demain un vice ; & ſi l'on ne devient pas tout-à-fait ſage, on devient moins fou ; c'eſt, je crois, à ce moins de folie que ſe réduit la ſageſſe des hommes.

Nous ne ſommes ni aſſez raiſonnables, pour nous fixer à jouïr des plaiſirs que la Religion permet, ni aſſez ingénieux pour corriger par le ſecours de la raiſon l'amertume de nos diſgraces. Otez de la raiſon cette affreuſe auſtérité que lui prêtent ceux qui la craignent, parce qu'ils ne la connoiſſent pas, ou qui la haïſſent, parce qu'elle les bleſſe par l'endroit ſenſible ; ôtez de la paſſion ſon opoſition au Chriſtianiſme, arrachez-en tout ce qui peut nuire à la réputation, à la ſanté & à la fortune ; aſſujettiſſez-la à des principes, & ne vous en laiſſez pas tiranniſer, vous n'en deviendrez que plus heureux. En un mot, que la raiſon ſoit votre paſſion dominante. Je crois que c'eſt là la Philoſophie qu'un jeune homme doit aprendre avant que la corruption attente à ſon cœur : C'eſt donc une aſſez louable occupation que de ſonger à former un vraiment honnête homme Rien n'importe plus à la gloire d'un Etat, que de jetter dans l'ame de ceux qui peuvent devenir d'excélens ſujets, les ſemences de la plus haute vertu.

Il eſt vrai qu'on ne convertira jamais tous les hommes, ils pécheront toujours, & c'eſt une raiſon de toujours écrire. Je crois pourtant qu'ils ne ſe corrompent de plus en plus, que parce qu'on ne leur tient que des diſcours de ſpiritualité, ou qui ſentent trop l'Ecole. La dévotion ou l'étude leur font également peur. Je prens une autre route, la ſeule qui me convient; je ne fais point le docteur avec mon éleve; je dépouille ma morale d'une ſévérité rebutante; je le flate par les plaiſirs innocens, pour le ramener plus ſurement à ſes vrais intérêts. Ce moïen m'a paru le plus ſûr pour percer juſqu'au fond de l'ame.

A un pédant ou à un hipocrite, propoſer de la conformité entre les plaiſirs innocens & les bonnes mœurs, quel paradoxe! Quelle héreſie! C'eſt Epicure reſſuſcité. D'autre côté, la fougueuſe jeuneſſe traitera mon ſiſtême de viſion: accoutumée depuis quelque tems à préférer la groſſiereté, l'ignorance & la débauche à la politeſſe, à l'érudition, au bon eſprit, elle regarde le don des manieres comme une puérilité, le don de bien penſer comme un aprentiſſage académique, & la médération des déſirs comme une vertu de Chartreux; ainſi en cas d'examen & de cenſures de ces deux parts, je ſerois diſpenſé de répondre, puiſque les deux objections ſe détruiſent mutuellement.

D'ailleurs, les plus ſcrupuleux ſçavent bien que le monde demande une autre éducation que le Cloître: & mon projet eſt de faire un galant homme, un parfaitement honnête homme, un homme de merite, un homme de bien. Que la jeuneſſe commence par ſe faire un eſprit de vérité, d'équité & de droite raiſon, on ne peut pas lui demander moins. A ce commencement de caractere ajoûtez la bonté d'ame, le bon eſprit,

le don des manieres, & le goût des bonnes œuvres ; c'eſt tout ce que je demande de vous ; & c'eſt par ces quatre parties principales de caractere que j'eſſaïe de vous conduire au vrai mérite.

A quelle extrêmité la corruption du monde nous réduit ! quelles précautions elle exige ! Il faut ruſer avec l'homme pour le ſervir efficacement, il faut entrer dans ſon cœur avec art, il faut prévenir ſes préjugés ; car quel moïen de les détruire ? Il faut ménager ſa pareſſe, & laiſſer pourtant quelque choſe dans l'eſprit de celui, qui trop tôt rebuté ne voudroit pas tout lire. Il faut à ſon gré montrer ou ſuprimer de l'eſprit, faire briller le ſien aux dépens du nôtre, & recevoir comme une grace de ſa part, la peine qu'il trouve à lire ce qu'on n'écrit que pour lui.

Jeune homme que je veux moins flater qu'inſtruire, accommodez-vous à mon eſprit, prenez aujourd'hui ce qui vous convient, & gardez pour un âge plus avancé les réfléxions qui vous paroîtront au-deſſus de vous. Raprochez toutes les ſaiſons de l'homme & de tous les états de la vie. Peut-être trouverez-vous tout ce qui vous eſt utile depuis le matin juſqu'au ſoir de votre âge, & pour toutes les ſituations où vous pourrez être : peut-être même que ce qui ſera vraiment inutile pour vous, vous paroîtra néceſſaire par raport aux autres. Aſſujettiſſez donc votre pénétration à l'étenduë de mes ſoins, & prouvez par un redoublement de vertu l'efficacité de mon zele.

Un exemple bien reſpectable devroit, ce me ſemble, donner quelque autorité à mes conſeils. Pere de Famille, réveillez-vous, multipliez vos ſoins, paitriſſez le pain de vos enfans avec le levain de la raiſon. Aimable jeuneſſe, ſentez une bonne fois tout le prix du mérite perſonnel. Laiſſez loin de vous le tourbillon des

pervers, formez-vous un excélent caractere ; ſoïons tous amis, mais ſoïons encore plus amis de la vertu, & ſouvenons-nous tous enſemble d'un grand trait le plus propre à nous y conduire.

Philippe de Macédoine n'eut rien tant à cœur que l'éducation de ſon fils. De là le choix d'un Gouverneur & d'un Précepteur l'élite de la Gréce. Peres, voilà pour vous. Olimpias eut les mêmes vûës que Philippe : elle n'étoit pas moins curieuſe de la perfection d'Alexandre ; & comme ſi elle eût deviné qu'il deviendroit le vainqueur de l'Aſie & le modéle des héros, elle tourna dès ſon enfance toutes ſes penſées & tous ſes ſentimens du côté de la grandeur. Elle ne ſongeoit pas, comme la plûpart des femmes, à faire de ſon fils *un petit Maître* ou un Adonis. Meres, voilà votre leçon. Enfans, voici la votre. Dès qu'Alexandre, élevé par ces grands maîtres, eût défait Darius, la caſſette du vaincu enrichie de tout ce qu'il y avoit de précieux en Orient, & qui ne ſervoit pourtant qu'à contenir des parfums, devint pour le vainqueur un coffre fort reſpectable, ſeul digne de contenir l'Iliade d'Homere. Aléxandre mépriſa la molleſſe qui perdit Darius : il aima les belles lettres qui illuſtrerent Ariſtote, & il eut une même avidité pour l'éloquence & pour la gloire. Que chacun de nous, proportion & ſubordination gardées, mette ſuivant ſon état cet exemple à profit : c'eſt tout le fruit que j'attens de mon ſiſtême.

Ne pouvant pas prévoir de quel côté votre goût portera votre eſprit, je ne puis mieux faire que de vous propoſer des réfléxions utiles ſur la matiere qui s'offre quand j'écris. Remarquez un moment avec moi juſqu'à quel point on portoit la ſuperſtition avant le Chriſtianiſme. Le jour même qu'Alexandre vint au monde, Eroſtrate, ce fou ſi fameux dans l'hiſtoire, croïant

s'immortaliſer

s'immortaliſer, brûla le temple d'Ephèſe conſacré à Diane. Les Fabuliſtes de ce tems-là ont dit que la Déeſſe uniquement occupée de cette naiſſance, aima mieux préſider aux couches d'Olimpias que de ſauver ſon temple de l'incendie. Ne ſeroit-ce point ce ſoin officieux de Diane, qui dans la ſuite auroit porté Alexandre à vouloir ſe faire diviniſer ? Peut-on lire toutes ces extravagances ſans réfléchir que les plus grands hommes ſont ſujets à de grandes foibleſſes, que les Princes ſont bien à plaindre quand ils ſe livrent à de lâches adulateurs, que les Dieux de la fable étoient bien ornés, & que le temple d'Ephèſe n'étoit pas bâti ſur la pierre dont parle Saint Matthieu ?

Si vous me liſez avec ce bon eſprit dont je vous parlerai, vous ne croirez pas que par ces citations je veuille faire parade d'épiſodes hiſtoriques qui ſont ſçus de tout le monde, mais que je veux vous aprendre à lire avec fruit. Que ces exemples vous ſervent pour tout ce que vous lirez. N'oubliez pas ſurtout ce conſeil déciſif que je vous répéterai cent fois : faites de bonnes remarques. Donnez à cet uſage précieux du tems, deux heures par jour, vous ne ſerez jamais homme inutile, vous vous ſuffirez à vous-même, & vous amaſſerez de bons matériaux.

Quelque trait que je cite, quelque ſtile que je prenne, jeune homme, tout eſt conſeil pour vous. Uſez ſobrement de celui que je vous ai donné ſur la pluralité des langues. Rien ne vous doit diſpenſer d'aprendre préférablement à toutes, la pureté & la délicateſſe de la vôtre, & il n'eſt donné qu'aux Dames de parvenir à ce point ſans le ſecours de la latinité. Le Latin bien conçu conduit à l'intelligence des grands Ecrivains, & le Latin joint au François fait déchiffrer aiſément l'Eſpagnol & l'Italien. De

même ceux qui poſſédent le bon Allemand ; ont une grande ouverture pour l'Anglois, le Hollandois & les autres langues du Nord. Je ne dis rien du Grec, parce qu'il n'eſt utile qu'aux Sçavans de la premiere claſſe, qui veulent remonter à la ſource, & conférer le texte avec la traduction. Mais rien ne m'étonne plus que de voir quelques Sçavans farcis d'idiomes étrangers, & qui ſçavent à peine bégaïer celui qui leur eſt propre. Comment peuvent-ils devenir gens de mérite, ſi, paſſant toute leur vie à décliner & à conjuguer, ils ne font pas attention que toute la langue ne peut ſervir qu'à aprendre des choſes ?

Quel triomphe pour la vertu ! Il n'eſt point d'homme vicieux qui ne veüille la tranſmettre dans ſa famille. J'ai ſaiſi ce ſentiment qui fait ſeul le mérite de ce Traité. Le pere, que j'attaque, ne quittera ni ſes paſſions, ni ſes préjugés, mais il me pardonnera les reproches que je lui fais, en faveur des conſeils que je donne à ſon fils. Si ce fils prend du goût pour des principes certains & pour des conſéquences juſtes, il ſubſtituëra aux ſiens un nouveau ſiſtême d'éducation : & c'eſt le ſeul moïen de rendre les hommes tels qu'ils devroient être.

Je leur démontrerai que ce qu'on apelle la Philoſophie des honnêtes gens n'eſt autre choſe que le ſecret d'allier la ſageſſe & la gaïeté, l'érudition & la politeſſe, la fermeté & la complaiſance, beaucoup de raiſon & un peu d'eſprit. Sans ſageſſe on prodigue ſon repos, ſa fortune & ſa ſanté. Sans gaïeté, vous écartez les gens aimables dont vous avez beſoin, & vous vous livrez au chagrin qui vous tuë. Sans érudition, vous ne ſçauriez vous ſuffire à vous-même, & les fâcheux vous aſſomment. Sans politeſſe, vous reſtez comme un ours dans votre taniere,

vous faites brutalement grande chere, & vous vivez seul. Sans fermeté, les élémens ou les scélérats vous persécutent, & le moindre revers vous accable. Sans complaisance, vous passez pour un féroce ou pour un tiran. Sans raison, vous n'agissez, vous ne parlez, vous n'écrivez que par caprice. Sans esprit, vous gâtez les meilleures choses, & vous déplacez jusqu'à la vertu.

Nous cherchons tous les moïens de devenir heureux; ce sentiment est de l'essence de notre nature; & de tout ce qui nous flate, rien n'échape à notre attention. Qu'on se marie, on attend un fils. Jusques là tout est dans l'ordre, si on concilie ses plaisirs sur ses devoirs: enfin ce fils vient, & le plus souvent on confie son éducation à un homme grossier qui ne sçait pas lire. Pourquoi? Le bon marché fait tout prendre, & on ne veut pas réfléchir qu'on ne sçauroit assez païer un excélent Précepteur: voilà le premier principe du mal. L'enfant de son côté craint son thême comme le pilote craint l'écueil. Cicéron, Virgile & Horace sont ses grands ennemis: s'ils l'accusent de paresse, il les traite de calomniateurs, & le Précepteur de bourreau. Enfin, il est peu de Précepteurs capables de convaincre la jeunesse que l'étude n'est ni un métier ni un fardeau, que c'est une peine courte & légere, qu'elle ouvre l'esprit, & qu'elle nous rend propres à tout. Le Maitre, souvent plus borné que le disciple, ne l'instruit qu'à la façon des perroquets. Il ne sçait point aplanir la voie ni adoucir la dureté des termes. Jamais de ces traits historiques qui trouveroient si bien leur place dans la conversation. La matiere qu'on traite, & l'esprit de l'écrivain ne sont point sentis; cependant la traduction est faite, la leçon est repétée, l'écolier gagne l'i-

mage, le pédant s'aplaudit. Avec tout cela le Précepteur mal choisi, par avarice, fut toujours & sera toujours un sot, & l'enfant qui promettoit, mal dirigé, reste un ignorant. Ce désordre finira quand on changera de système.

Quel affreux renversement! Mille gens distinguent fort bien l'eau de la Barbade, de la *fine orange*, & donneroient des leçons de trictrac & d'échecs, qui ne sçauroient définir un substantif & un adjectif. On veut sçavoir les choses, & on est effraié de la maniere de les aprendre. Si j'avois dit aux Dames d'Allemagne qu'aimer est le plus joli verbe du François, que tendresse & beauté sont les plus riches substantifs de notre langue, & que constance *éternelle* est un adjectif rare parmi nous, elles m'auroient regardé comme un Précepteur assez galant. Mais si je dis tout uniment à nos Dames que toutes les choses de la vie sont autant de substantifs, & que l'adjectif est l'épitéte qui exprime la qualité de chaque chose: si j'ajoûte que deux adjectifs ne sçauroient former un substantif, elles me prendront pour un second *Trissotin*. En un mot, nous craignons d'aprendre ce que nous devons sçavoir. Nous ne voulons pas remonter jusqu'à la racine des choses. On haït les principes, on se croit assez habile, quand on sçait effleurer le bon de la superficie. On ne veut pas parler mal, & on ne veut pas aprendre à parler bien: on ne veut pas sçavoir définir, & on voudroit raisonner juste. C'est de cette contradiction monstrueuse que naissent tous les barbarismes dans le langage, & tous les sophismes dans le raisonnement. Ceci n'est qu'un canevas: j'ai tâché de le remplir en nourrissant & en multipliant mes Chapitres.

J'ai lu & relu ce Traité avec plus d'attention que jamais, non en Auteur qui s'admire, mais

en Ecrivain qui cherche de bonne foi à connoître ſes fautes & à les corriger. Je ne voudrois avoir plus de talens que pour contenter plus parfaitement mes lecteurs. Je ſuis homme ; donc je ſuis foible, & je puis ſans honte avouer ma foibleſſe. J'attendois mes derniers exemplaires avec quelqu'empreſſement : j'avois même emprunté de nos meilleurs Ecrivains, les embelliſſemens, qui me paroiſſoient convenables pour introduire mon livre chez les curieux plus honorablement que la premiere fois. Hélas ! j'eus peine à le reconnoître, tant il étoit mutilé, & je ne pus m'empêcher de jurer tout bas.

En effet, quoi de plus rebutant pour le lecteur, que d'être obligé de deviner une période traveſtie, & de rétablir une conſtruction deshonorée par une ponctuation ridicule ? Ce défaut, plus important qu'on ne penſe, pourroit gâter les livres les plus reſpectables, & dont nous tirons nos régles les plus infaillibles pour les mœurs. La régularité ou l'irrégularité de la ponctuation rendent le même texte ſuſceptible de deux interprétations diamétralement oposées. L'eſprit vivifie, mais la lettre tue : tout le monde ne ſçait pas bien lier, & ſi la ponctuation eſt très importante dans la langue Latine, mille fois plus abondante & plus énergique que la nôtre, comment le François peut-il être entendu, ſi l'impreſſion le défigure ?

Mais enfin la pénétration des connoiſſeurs a ſupléé en ma faveur aux fautes de cette eſpéce, & il y auroit de ma part de la mauvaiſe humeur à me plaindre amérement de ce que le Public a obligeamment pardonné. Je ne ſerai pas ſi indulgent ſur mes propres fautes, je les ai ſenties, je les avoue, & j'ai tâché d'en réparer une partie : car combien en reſtera-t'il encore que l'exactitude, toujours la dupe de l'a-

mour-propre, n'aura pas même remarquées? On se pardonne un tour défectueux en faveur d'un joli trait, on sacrifie la raison à l'esprit; tous les Auteurs en sont là; mais pourquoi cette réfléxion? On m'a compris dans l'amnistie générale.

Je suis tombé dans des négligences grammaticales, que tout autre Ecrivain plus clairvoïant & plus circonspect que moi auroit aperçuës. Il est vrai que souvent il en échape de pareilles à la legereté de la plume, qui, quand l'esprit est de belle humeur, vole rapidement de période en période. Chacun a ses termes favoris, & on se fait un stile d'habitude. De là des tours & des expressions qui reviennent sans cesse malgré l'Auteur. Tantôt occupé à exprimer un sentiment ou à polir une pensée, tantôt plus attaché aux traits qu'à la draperie, je n'ai point réfléchi, que quand on peint d'imagination, on emploïe trop souvent les mêmes couleurs. Une idée, que je trouvois heureuse, aidoit à la vivacité à me séduire. Enfin, je ne me suis aperçu, qu'après l'impression, de ces répétitions involontaires qui gâtent le stile: les réfléxions les plus judicieuses & la narration la plus coulante ont également besoin des graces de la variété.

Les défauts dans le plan sont plus importans & moins pardonnables, parce que la vivacité ne peut pas servir d'excuse, & que le parfait arrangement d'un ouvrage est la preuve la moins équivoque d'une bonne judiciaire. J'ai eu tort de laisser subsister pour le premier Chapitre de mon Livre, ce qui n'en étoit que le discours préliminaire. C'est porter trop loin la singularité, que de comprendre dans le corps d'un ouvrage ce qui est nécessairement un hors-d'œuvre. Cette faute de ma part est d'autant plus grossiere, que

je ſuis convenu dans la ſeconde édition, que ce premier Chapitre n'étoit que le *Compendium* ou l'abregé de ma Philoſophie. Cette contradiction de ma part ne pourroit-elle pas s'apeller par un Philoſophe rigoriſte *contrarium in objecto?* Je réduis donc le nom de Chapitre à celui de Préface. L'enflure des mots ne fait pas la valeur des choſes.

Voici ſelon moi la plus groſſiere de mes fautes. A peine mon éleve ſçavoit bégaïer l'idiome des Latins, que je le conduiſois en homme de mon âge, ſans réfléchir que j'écrivois pour un homme de quinze ans. Je venois de dire que j'eſſaïois de faire un homme, & je croïois parler à un homme fait. Tout le monde ſçait qu'un diſcernement juſte & délicat ſur les ouvrages d'eſprit, eſt le fruit le plus précieux qu'on puiſſe tirer de l'érudition; & il eſt vrai que ſans cette juſteſſe de goût, on ne ſçauroit acquérir les grands dons de bien penſer, de bien parler, de bien écrire. Or ces dons ne ſont aſſurément pas à la portée du jeune homme dont l'eſprit s'émancipe, mais dont la raiſon n'a pas encore atteint ſes années de majorité. Je devois donc lui donner quelques conſeils ſur les moïens de les acquérir. Vouloir conduire quelqu'un à la perfection ſans lui fraïer le chemin qui y méne, c'eſt paſſer du commencement à la fin, *omiſſo medio*: c'eſt reſſembler à ces faux Prêtres qui uſurpent le Sacerdoce *per ſaltum*. Il ne faut pas d'avis trop élevés à l'homme qui commence, & de l'aprentiſſage au chef-d'œuvre l'intervale eſt grand.

Au commencement de cette Préface, j'ai montré qu'une fade critique ne m'ébranloit pas: ici je donne un exemple de la ſévérité avec laquelle on doit ſe critiquer ſoi-même. Mais ce n'eſt pas aſſez de ma part de ſentir & d'avouer

mes torts, je dois sur tous les chefs une sorte de satisfaction; & je souhaite qu'on la trouve dans les changemens que j'ai faits, & dans le nouveau Chapitre que je donne par suplément sur les premiers élémens de la littérature. Je sçai qu'il est difficile de remplir des lacunes: il en coûte pour ajuster un milieu entre ce qui le précéde & ce qui le suit; nous ne voïons même personne qui veuille finir l'ouvrage d'un autre. S'il est mauvais, il ne mérite pas qu'on l'acheve; & s'il est au mieux, on ne veut point travailler d'après un grand Maître. Le Roman de Voiture, & le Virgile travesti de Scaron sont restés imparfaits. Si j'avois été meilleur architecte, j'aurois mieux entendu le dessein & l'éxecution: je n'aurois pas été obligé d'épaissir mes fondemens & de travailler dans œuvre.

Pourquoi voit-on tant d'ignorans, de paresseux, de libertins, d'hommes grossiers & inutiles? C'est qu'on ne met point à profit cet âge fortuné, que j'ose apeller intermédiaire entre les détails répugnans de la scholastique & les vûes sérieuses d'un établissement. On peut dire en général qu'un jeune homme est aussi charmé d'avoir fini ses classes à quinze ans, qu'un portefaix qui se débarrasse de son fardeau, il ne voit plus que de cent lieues le College qu'il vient de quitter, il en abhorre le souvenir, il se croit tiré d'esclavage; & ce nouvel affranchi ne s'occupe plus que de ses exercices, de son entrée dans le monde, des agrémens extérieurs, des plaisirs folâtres, de la compagnie des jeunes fous, & de la nécessité prochaine d'opter entre l'épée & la robe. Dans le fort de cette séduction de toute espéce, que devient la précieuse érudition dont les premiers principes lui ont coûté tant de tems & tant de soins? C'est un avorton qui périt avant que de naître: C'est

une fleur qui ſe fane avant que d'épanouir : ſemblable au foin qui croît ſur le toit d'une mauvaiſe chaumiere, & dont on ne recueille rien, *ſicut fœnum tectorum, &c.* Je ſçai que ce trait du Prophete Roi, regarde plus les pervers, que les ignorans, auſſi je n'en tire qu'une comparaiſon. Si on en veut voir la traduction littérale, on la trouvera dans Malherbe ; mais je crois qu'on me ſçaura bon gré de raporter du moins ici ces quatre beaux vers de Heſnault.

Toi qui meurs avant que de naître,
Aſſemblage confus de l'être & du néant,
Triſte avorton, difforme enfant,
Rebut du néant & de l'être, &c.

Les jeunes gens donnent dans deux extrémités étonnantes. Si on tâche de leur inſpirer du goût pour les belles Lettres, ils croïent qu'on veut les ramener à pas d'écreviſſe juſqu'à la méchanique de la Grammaire, ou qu'on va les élever par degrés juſqu'aux langues Orientales. Ils ne ſçavent pas que le Rudiment du monde eſt le plus néceſſaire de tous les livres. Mais celui qui a un peu de ſéve & de raiſon penſe bien autrement. Il veut ſçavoir l'étimologie des termes qui lui avoient fait peur, & il ne veut pas ſe reprocher d'avoir perdu dix ans de ſa vie à défricher un champ raboteux. Il veut connoitre à fond ces illuſtres morts qu'il n'avoit qu'entrevus, & dont il avoit craint le commerce. Il forme ſon eſprit & l'enrichit aux dépens du leur. Ce qu'il avoit trouvé un métier pénible, lui paroit le plus beau de tous les Arts. La mine eſt découverte, & il creuſe. Le fond eſt cultivé, & il recueille au centuple. Enfin, il s'introduit courageuſement dans le ſentier qui méne à la gloire, & c'eſt là que commencent

les prodiges de l'émulation, ſans laquelle on ne verroit pas de grands hommes.

Voilà ce que j'attens des ſujets aimables & dociles, qui voudront bien me regarder comme leur ami, & tirer quelqu'utilité de mes conſeils. Prêt à me réjouir avec eux, qu'ils s'inſtruiſent avec moi. Il ne s'agit entre nous ni de décliner *Muſa*, ni de ſoutenir au Collége Roïal une Thèſe en langue Hébraïque. Je ne leur propoſe qu'un milieu judicieux & amuſant entre l'ignorance & le profond ſçavoir. J'admire les hommes vraiment doctes comme les vrais dévots. Mais je ſuis ſi perſuadé qu'il eſt peu de ſçavans qui d'ailleurs aïent du mérite, que j'ai toujours craint de me gâter le peu que j'ai d'eſprit, ſi je me hériſſois d'un ſçavoir inutile. Le Chevalier de Cailly penſoit de même.

Dieu me garde d'être ſçavant
D'une ſcience ſi profonde:
Les plus doctes le plus ſouvent
Sont les plus ſottes gens du monde.

Il faut ſçavoir; mais préférablement à tout, il faut ſçavoir vivre. Je crois qu'on a l'eſſentiel de la ſcience, quand on ſçait tout ce qu'un galant homme doit ſçavoir, quand on a aſſez de fond pour bien remplir les devoirs de ſon état, & aſſez d'acquis pour être ſouhaité dans un monde poli. En un mot, je demande un eſprit plus orné que ſurchargé. Mais, pour ſe former l'eſprit que je ſouhaite, il faut une grande juſteſſe & une grande délicateſſe de goût, & c'eſt ce qui fait que le vrai mérite eſt ſi rare Ce goût ne ſe peut gagner que par le commerce des livres choiſis & des honnêtes gens, de ces gens qui nous gagnent le cœur en nous inſpirant le deſir de leur reſſembler. Ces hom-

mes, seuls propres à piquer l'émulation d'un jeune homme bien né, vous ne les verrez point donner dans les obscénités, dans l'équivoque, dans le quolibet, dans la fadaise, dans l'esprit romanesque. Ces fades ornemens ne devroient se debiter que sur le Pont-neuf. Tout cela sent le goût dépravé & le faux bel-esprit.

Ces deux défauts, tout odieux qu'ils sont, gâtent bien des caracteres. Les Dames ne sont pas moins intéressées que nous à s'en garantir. Non que je veuille être leur Pédagogue; c'est d'elles que nous tenons la maniere de bien écrire & de bien parler. Elles ont une Rhétorique naturelle qui les dispense de l'étude; & si celles qui sont nées avec d'heureuses dispositions, vouloient substituer de bonnes lectures à de fades Historiettes & à de misérables Romans, la sage défiance à la présomption, & des principes sûrs aux préjugés & à l'entêtement, elles se trouveroient de niveau avec tant de femmes illustres, dont le catalogue se trouve dans tous les livres. Ces Dames sçavoient beaucoup, mais elles n'étoient pas *les Femmes sçavantes* de Moliere: leurs talens étoient précieux, mais elles n'étoient pas *des Précieuses ridicules*, & *Trissotin* n'avoit pas été leur Précepteur.

Je voïois autrefois avec admiration nombre de femmes distinguées courir dès cinq heures du matin pour entendre nos grands Orateurs. Je voïois les jeunes gens former entr'eux de petites Académies, prémices heureux du mérite naissant. On ne rougissoit pas alors d'avoir de l'esprit. Aujourd'hui ce goût est usé, cette mode est passée: il semble même qu'il y ait du danger à devenir homme de mérite. De là vient qu'imperceptiblement les belles lettres vont rentrer dans le cahos, d'où les tira le Cardinal

de Richelieu. Le tems des Homeres, des Plautes, des Pindares, des Anacréons, des Démosthènes, voilà la gloire des Grecs. Le siecle d'Auguste, voilà la gloire des Latins. Le Regne de Louis XIV. voilà la nôtre. Mais peu curieux de la conserver, la paresse & les plaisirs nous replongent dans l'ignorance. Il est vrai que nous avons encore aujourd'hui de grands sujets dans tous les genres, mais ils sont plus rares faute d'émulation.

Nous admirons encore un peu, mais insensiblement nous en perdons l'habitude. Un changement si subit démontre sans réplique la décadence du bon goût, dont le P. du Cerceau parle si bien. Cette décadence ne se borne pas à deshonorer l'esprit, elle s'étend à toutes les parties de l'éducation, & c'est ce qui désole les partisans du mérite. Je crois pourtant qu'un bon Gouverneur auroit grand plaisir à former des éleves dignes de ses soins. Pourquoi donc le succès est-il si rare? C'est qu'il demande deux hommes, un qui sçache instruire, un qui veuille écouter.

Mais quel homme est assez habile
Pour hâter un esprit tardif,
Ou contenir un esprit vif?
Ce chef-d'œuvre n'est pas facile.
D'ailleurs la jeunesse indocile.
A des yeux & ne veut pas voir;
Et rebuté au moindre obstacle,
Elle voudroit par un miracle
Ne rien apprendre & tout sçavoir.

Je ne sçai si j'aurai bien placé mes suplémens. Un de ces morts, avec qui je suis en commerce, m'avertit de ne pas coudre de la bure avec de la pourpre. Le conseil est judicieux; mais à qui est-il donné de le suivre? A tous hazards, si-

dèle sectateur d'Horace, j'ai tâché de réunir partout l'agréable & l'utile. J'avois fondé le gué à la premiere édition, je me suis démasqué à la seconde, à la troisième je m'enhardis : j'augmente mon Livre, la matiere est vaste, & mon zele est sans bornes. Cette disposition me tient lieu de talens.

On dit toujours bien ce qu'on dit,
Quand le cœur fait parler l'esprit.

Il est pourtant vrai qu'un Livre, qui se fait jour en faveur de la nouveauté, paroîtroit bien meilleur, si le Lecteur & l'Ecrivain se trouvoient même intention, même pénétration, même façon de penser. Ce Traité auroit besoin, plus que tout autre ouvrage, de trouver cette convenance que je crois une espéce de simpathie. O que cette simpathie d'esprit auroit du pouvoir sur le cœur ! Les nœuds secrets dont parle Corneille, qui nous préviennent subitement, & qui sont les commencemens d'une liaison imprévûë, peuvent se rompre aussi rapidement qu'ils se sont formés. Un travers dans l'humeur, un entêtement, trop de sécheresse dans les manieres, la différence des sentimens, un rien enfin détruit en moins d'un quart d'heure ce que le premier mouvement avoit produit. Il n'en est pas de même de cette simpathie, qui procéde non seulement d'une phisionomie qui plaît, mais encore de la conformité dans la façon de penser, & du même goût pour la littérature. Le mérite qu'on reconnoît ou qu'on suposse dans l'Ecrivain, justifie la prévention du Lecteur. Son estime lui paroît moins hazardée, & quelquefois devient par gradation le fondement légitime de la tendre amitié. Que j'aimerois à écrire, si un connoisseur, en me lisant, m'honoroit

De ce je ne ſçai quoi, qu'on ne peut expliquer.
Corn.

Balthaſar Gracian dit excélemment, qu'il y a une parenté de cœurs & de génie, que cette ſimpathie n'en demeure pas à l'eſtime, qu'elle va juſqu'à la bienveillance, d'où elle arrive enfin à l'attachement : qu'elle perſuade ſans parler, & qu'elle obtient ſans recommandation.

J'ai lû en quelqu'endroit, qu'il eſt permis à la vertu de ſouhaiter de la réputation; à plus forte raiſon doit-on permettre aux Ecrivains de ſe repaître d'un peu de fumée. De là combien de recherches, de veilles, de travaux, combien de feuilles retouchées vingt fois! Souvent même ce qui paroît le plus aiſé, eſt ce qui a coûté le plus; il faut bien de l'art pour ne laiſſer voir que du naturel, & malgré toute cette étude, on n'eſſuïe que trop ſouvent le ſort dont M. Rouſſeau vous parlera dans la ſuite. Si vous écrivez par penſées détachées, cette maniere ne convient pas à un diſcours qui doit être ſuivi. Si vous ſuivez trop votre ſujet, vous ne connoiſſez pas l'heureux enthouſiaſme. Mêlez-vous l'une & l'autre ? Une *précieuſe* dira que votre ſtile n'eſt pas décidé. Revenez-vous quelquefois à la charge pour faire plus d'impreſſion? Vous tombez dans des redites ou des déplacemens. En un mot, les prétextes ſpécieux ne manquent jamais à la critique, ſurtout quand elle eſt ſoutenuë par l'eſprit gauche ou par le mauvais goût. Que peut faire de mieux un Ecrivain qui ne ſe déconcerte pas aiſément, que de s'en dédommager par la flateuſe eſpérance d'être honoré de l'aprobation du Public ? C'eſt le ſeul piége que m'a tendu l'amour-propre, & c'eſt le ſeul prix que j'ai oſé attendre de mes ſoins. Rien ne pourroit me flater autant, que

d'inſpirer aux jeunes gens du goût pour le vrai mérite.

Malgré toutes les raiſons qui m'ont déterminé à groſſir conſidérablement mon Livre, peut-être aurois-je bien fait de m'en tenir là. Le Public étoit content, le ſera-t'il encore ? Les goûts changent, l'eſprit eſt quinteux, l'imagination ſe refroidit ; toute beauté s'uſe, & juſqu'au titre d'un Ouvrage : en tout on voudroit du tout-neuf. Il eſt vrai que mon plan étoit irrégulier ; mais auſſi je n'ai pû reparer cette irrégularité qu'en traitant une matiere ſéche, ennuïeuſe, & rebattuë mille fois. N'eſt-ce point corriger un défaut par un autre défaut, & devois-je m'expoſer à devenir fatiguant par reconnoiſſance ?

Quand mon Livre parut, j'eus peur que le titre ne revoltât. Je le trouvai trop impoſant ; & s'il eſt dangereux de donner des conſeils qu'on ne nous demande pas, je devois encore moins dogmatiſer ſur une matiere vaſte, qu'on regarde comme arbitraire, & dont je n'ai qu'une légere teinture. J'avois intitulé cet Ouvrage ; la vraie Philoſophie pour tous les âges & pour toutes les ſituations de l'homme : mon célébre Examinateur, M. de Fontenelle, trouva que ce titre effraïant ſentoit trop l'école ; il décida, j'obéïs ; & j'égaïai mes raiſonnemens. Heureux ſi, en écrivant ſur le vrai mérite, j'avois attrapé l'art de former le cœur & l'eſprit.

Le cœur n'a beſoin que de ſentimens : mais l'eſprit a beſoin de principes ; & c'eſt à ces principes que je me ſuis attaché dans mon Chapitre nouveau. Peut-être qu'à ce moïen j'aurai déſarmé les Cenſeurs, qui vouloient trouver plus de nerfs dans mon ouvrage, & qui me demandoient une diſtribution plus géométrique ; mais auſſi qu'ils ne forcent pas toujours l'eſprit & la raiſon à ſe trop aſſujettir à la régle du com-

pas : des conſeils ſérieux, il eſt vrai, mais offerts d'une façon légere & avec cordialité, ne ſont pas une leçon de Mathématiques.

J'ai compris qu'il faut former l'eſprit avant que de l'orner ; c'eſt la pierre angulaire du mérite. Il ne s'agit pas de ſe faire un clinquant d'allégories & d'antithèſes ; il faut aprendre à bien parler ; c'eſt la Réthorique du monde. Il faut raiſonner juſte ; c'eſt la vraie Philoſophie. Il faut abhorrer les lectures obſcènes & le commerce des impies & des libertins ; c'eſt le ſeul moïen de conſerver la pureté des mœurs. Il faut aimer les Livres exquis & les honnêtes gens ; c'eſt la ſource de la politeſſe, du goût & de l'érudition. Voilà l'eſprit de mon Livre ; & c'eſt dans les jeunes gens ce concours heureux, que j'apelle le Rudiment de la ſageſſe. On peut bien paſſer cette métaphore à un Profeſſeur d'eſpéce ſinguliere, & à un Auteur de nouvelle édition. Pourrois-je craindre de faire le rôle de Maître ès Arts, ſi je plaiſois aux hommes choiſis.

J'ai déja accoutumé l'oreille aux termes d'axiome, d'hipothèſe & de ſubſtantif. Il m'en eſt échapé quelques autres qui ſont néceſſairement du métier, & je me juſtifie de cette liberté ſur l'exemple de la Fontaine. Quand il rajeuniſſoit un vieux mot, qui lui fourniſſoit une rime, ou qui racourciſſoit ſa Fable par un tour plus laconique ; il peſtoit contre l'uſage qui avoit proſcrit ce terme : mais enfin, ce terme étoit bien placé. C'eſt grand dommage, dit-il, qu'on ait répudié ce mot.

Il m'a toujours paru d'une énergie extrême.

M. Rouſſeau, en lâchant tous les foudres du Parnaſſe contre le ſophiſme impoſteur, auroit-il beſoin, pour ſe faire entendre, de nous

peindre un esprit de travers, dont tous les raisonnemens sont gauches ? Si, pour faire concevoir les choses, on se sert de termes qui sont uniques, est-ce un pédantisme ? Ne sçauroit-on en aprendre l'étimologie, sans gagner la migraine ? Je sçai qu'il est plus agréable de retenir une scène d'Andromaque & des fragmens de Quinault : aussi les termes de l'école ne sont-ils pas faits pour la ruelle. Mais j'en conviens là ; il faut en tout remonter aux principes. C'est à l'Ecrivain circonspect à ne pas ennuïer en instruisant. Les meilleures choses déplacées perdent tout leur prix. Quintilien donne là-dessus une leçon bien utile à ceux qui se mêlent d'écrire. *Non tam refert quid dicas, quàm quo loco.* C'est sur cette régle que j'ai corrigé cette huitième édition.

J'ai peine à entamer ce qui me reste à dire pour rendre complet l'argument de ce Traité. J'ai crû devoir ajoûter des exemples de ma façon, aux conseils que je donne sur la Littérature. Ces exemples sont de deux espéces, mes amusemens & mes occupations. Pendant quatre ans que les affaires du Roi me retinrent à la Diette de l'Empire, je me fis un devoir de remplir utilement le vuide de chaque jour, & je commençai par craïonner le plan du Livre auquel on a fait grace. Cette premiere idée m'en fit naître une seconde, qui demandoit moins d'attention. Je ramassai ce qui m'amusoit & ce qui m'occupoit alors, & j'y joignis ce que j'avois fait de plus suportable depuis ma tendre jeunesse. Voilà les matériaux d'un second Ouvrage, non de même goût que le premier, mais de même encre & tendant à même fin. Il est vrai qu'il n'est pas également fait pour tout le monde ; mais il sera plus instructif pour ceux que des circonstances particulieres peuvent en-

gager dans la même ſituation où je me trouvois. Ainſi, amuſant pour quelques-uns, plus utile aux autres, les jeunes gens pourront former le deſſein d'écrire légerement dans tous les goûts & dans tous les genres, & parvenir à ce grand art que je n'ai point attrapé, de paroître homme de mérite.

Cet art qui pourroit effraïer les puſillanimes, n'eſt pas auſſi difficile à acquérir qu'on le croiroit au premier coup d'œil; il ne s'agit que de vouloir & ſçavoir profiter de ce qu'on voit tous les jours. Eviter les défauts, imiter les vertus, mettre à profit la lecture & l'uſage du monde, connoître la folie, adorer la ſageſſe, faire emplette de mémoire, d'eſprit & de goût, à ce moïen, l'eſprit le plus bouché pourra faire fortune avec les plus imparfaits. Si l'on en vouloit eſſaïer, l'oiſiveté feroit moins de vicieux, & la République des Lettres ſeroit mieux peuplée.

Les goûts ſont ſi différens, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un Ouvrage ſoit partout du goût de tout le monde; mais par la même raiſon, il n'eſt pas poſſible que chacun ne trouve pas quelque choſe qui lui convienne dans celui que je propoſe; & ſi l'oreille bien délicate n'eſt pas toujours chatouillée, du moins la plus ſcrupuleuſe ne ſera bleſſée en nul endroit. Au reſte ceux qui ſçavent bien lire, doivent ſçavoir un peu deviner. Il ne faut jamais dire que la vérité, mais il ne faut pas toujours la dire.

Je ſçai que le manuſcrit, dont je hazarderai peut-être l'impreſſion, venant à ſe placer à la ſuite d'un Ouvrage ſuivi, intéreſſant & déja goûté, ne paroîtroit pas aſſez aſſorti au Traité du vrai Mérite; mais auſſi j'ai laiſſé entrevoir que mon deſſein étoit d'inſpirer à ceux qui me ſuivront, de ne ſe pas endormir dans l'ignorance & dans l'inutilité.

Les peres, comme on ſçait, ſe flatent aiſément.
Madame de Villedieu.

Je ſçai encore qu'un *in-folio* d'Ouvrages d'eſprit, fuſſent-ils de main de Maître, pique moins la reconnoiſſance de ceux qui nous ſuccedent, que nombre de zéros utilement multipliés. Combien de gens préférent les Comptes faits à la Littérature, & Barême à Cicéron? Il n'eſt guéres d'héritiers qui ne fuſſent bien-aiſes d'être fils d'un ſot heureux,

. . . . . *Qui ſçait pour tout ſecret,*
Cinq & quatre ſont neuf, ôtez deux, reſte ſept.
Boileau.

Mon héroïne s'écrie admirablement.

Il eſt paſſé ce tems où d'un bon mot,
Stance ou dizain l'on païoit ſon écot, &c.

Et Quinault étoit bien plus embarraſſé de l'établiſſement de ſes filles que de fournir des paroles à Lulli.

Mais à ſuivre Apollon on ne s'enrichit guére,
C'eſt avec peu de bien un horrible devoir
De ſe ſentir preſſer d'être cinq fois beau-pere.
Quoi cinq actes devant Notaire
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir!
O Ciel! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire?

Enfin, chacun à ſon aſcendant, nous ſuivons l'étoile qui nous guide: & quand nous écrivons, des vûes louables peuvent juſtifier le projet, mais la bonne volonté ne répare pas l'inſuffiſance.

Pline dit qu'il vaut mieux ne rien faire que de s'amuſer à faire des riens. Mon Traité à plû

aux honnêtes gens ; ils ont pris plaiſir à s'y reconnoître. Il a plû aux autres qui, charmés de paraphraſer les défauts d'autrui, ne reconnoiſſent jamais les leurs. Mais ici comment ſoutenir l'index auprès d'un cenſeur trop ſévere, ou de ces eſprits ſubtiliſés qui ne veulent que du merveilleux ? Ce que j'ai fait à Ratisbonne importe-t'il au public ? Mes badinages poëtiques valent-ils l'impreſſion ? Comment les concilier avec un Traité de Philoſophie, & avec la préférence que je donne à la proſe ? Voici ma réponſe.

Pour badiner quelquefois avec les Muſes, il n'eſt pas néceſſaire de faire auſſi bien que les Maîtres de l'art ; & les délaſſemens de l'eſprit ne déſignent point un poëte de profeſſion. Le ſtile épiſtolaire ne demande pas l'éloquence des Patru ; & l'on peut, ſans mourir d'ennui, aprendre quelque choſe du Corps Germanique. Enfin, je fais le métier d'un Maître à écrire, qui écrit le mieux qu'il peut, mais qui n'eſt pas obligé de ſçavoir peindre. Soit en vers, ſoit en proſe, on eſt accoutumé à ma diction. Les premieres graces du Public me permettent d'en eſpérer de nouvelles ; & ſi l'on doit blâmer la préſomption, on doit pardonner la confiance.

Il eſt encore vrai que l'âge, la ſituation, l'occaſion peuvent faire valoir des amuſemens, qui, réduits à leur juſte valeur, ne reſtent tout au plus que de jolies bagatelles ; mais tout devient ſérieux, quand il eſt inſtructif. A ceux qui ont l'eſprit mauvais, les choſes paroiſſent des riens : pour ceux qui ont l'eſprit bon, les riens deviennent des choſes. On profite de tout, quand on ne lit point au hazard.

Dans tous les tems & dans tous les lieux la parabole, la fable & l'allégorie n'ont ſervi que d'envelope à la vérité. Ma fable allégorique

de la fortune & de la raiſon ne tend qu'à guérir la lépre des cœurs qui n'adorent que Plutus. Mon dialogue entre l'himen & l'amour, juſtifie, par un exemple impoſant, ce que je dis du mariage. Je me déchaîne ſouvent contre le faux bel-eſprit, pour montrer que ſans un heureux naturel il n'eſt point de vrai mérite. Par le contraſte des paſſions qui nous déchirent, je fais ſentir aux hommes combien ils ſe deſhonorent, quand, à l'exemple des extravagans & des pervers, ils ſe livrent *à la férocité* de leurs mouvemens. Quand j'ai peint la mer dans mes vacances, j'ai pris plaiſir à foudroïer les incrédules, qui croïent ſe juſtifier par l'impoſſibilité de concevoir nos miſteres : tous les miracles de la nature ne ſont pas plus à la portée de notre eſprit. J'admire le flux & reflux de la mer, & je ne le conçois pas. Ses flots irrités me repreſentent la cruelle agitation d'un cœur, qui ne ſçait pas modérer ſes deſirs. Sa fécondité pique ma reconnoiſſance, ſes dangers & ſes bornes rapellent à mon eſprit l'idée d'un Etre ſuprême, dont je médite la puiſſance & la bonté ; & ſi de ces grands objets je deſcens juſqu'à parodier quelques Vaudevilles, c'eſt pour aprendre aux jeunes gens, que même dans les chanſonnettes on doit être modeſte & délicat. En un mot, mon deſſein n'eſt pas de prouver que je fais bien, mais d'aprendre aux autres à bien faire.

Si vous voulez tirer parti de mon Traité, liſez-le avec un bon eſprit ; tout en ira mieux pour vous & pour moi. Jeune homme, vous ne ſçavez pas à quoi la Providence vous deſtine : rendez-vous donc propre à tout, réparez le tems perdu, faites bon uſage de celui qui vous reſte : je vous en indique les moïens. Mon Livre eſt l'abregé du monde, cette Préface eſt

l'abregé de mon Livre. Si les fots ſe trouvent bleſſés, & ſi les malhonnêtes gens craignent de me comprendre, je m'en conſolerai avec Martial.

Me raris juvat auribus placere.

TABLE DES MATIERES

Contenuës dans la Préface ci-devant.

CEtte Préface contient le plan, les motifs & l'argument de toutes les parties de ce Traité : Des réfléxions pour & contre la Critique : Un nouveau ſiſtéme d'éducation, avec des principes de conduite pour tous les âges & pour tous les états de la vie, page 1

Premier Exorde de l'Auteur, juſques-là anonime, ibid.

L'Auteur ſe manifeſte & répond à des critiques différentes, 4

Motifs perſonnels de l'Auteur, 7

Commencemens d'une bonne éducation, des exercices d'un jeune Cavalier, & de ce qu'il doit aprendre, 9 & 10

Le plan de tout ce Livre, avec de grands exemples ſur l'éducation des enfans, 17

De la pluralité des langues, 20 & 21

Exemples & principes de Littérature, 30 & 31

Fin de la Table de la Préface.

TRAITÉ
DU VRAI MÉRITE
DE L'HOMME,

Considéré dans tous les âges & dans toutes les conditions.

CHAPITRE PREMIER.

Dissertation sur la Naissance, & sur le Mérite personnel.

DEPUIS la desobéissance du premier homme, toutes les passions semblent être convenuës entr'elles de gouverner despotiquement tout le genre humain. Qui ne croiroit qu'elles ont fait un traité de partage, qui les met en droit de s'emparer de tous les cœurs ? A une ligue aussi redoutable, nous ne sçaurions opposer que la Religion & la Raison.

La plus tirannique & la plus impertinente de ces passions, c'est l'orgueil. C'est lui qui inspire

à l'homme vain de ſe parer de cent diſtinctions extravagantes & chimériques : au contraire, l'émulation, infiniment plus meſurée & plus circonſpecte, redreſſe nos vûës & dirige nos projets ; c'eſt elle qui inſpire à l'homme ſage de mériter des diſtinctions réelles, que je réduis toutes à la naiſſance & au Mérite perſonnel.

Il eſt vrai que les préjugés ont autant de part que la raiſon à l'idée que nous nous faiſons des choſes ; mais il eſt vrai auſſi qu'une idée univerſellement reçuë peut bien tenir lieu de Loi : d'ailleurs la diſtinction & les prérogatives attachées à la Nobleſſe ne ſont point des avantages équivoques. Enfin, dans tous les tems le bon ordre impoſa la ſubordination, & la ſubordination ſupoſe abſolument la ſupériorité. Ici des Rois, là des Bourguemeſtres ; & dans toutes les façons de gouverner, il faut des chefs. Or il eſt admis par les plus vils de tous les hommes, qu'à quelqu'eſpéce de diſtinction que nous aſpirions tous, l'homme de qualité devra toujours l'emporter ſur ſes concurrens dans les cas mêmes où il s'agira de conſulter autant le mérite perſonnel que l'avantage de la naiſſance.

De ce principe il ne s'enſuit pas que le Gentilhomme ignorant & vicieux ſoit préférable à un homme de lettres & à un homme de mérite, pour remplir une place qui demande de l'acquis & de la vertu ; mais il s'enſuit néceſſairement qu'entre deux concurrens d'un mérite égal, & également reconnu, la nobleſſe ajoûtée au mérite doit être préférée ; c'eſt un point qu'on ne ſçauroit conteſter.

Ce n'eſt pas tout : cette égalité de mérite peut n'être pas reconnue, & ne ſçauroit l'être, ſi les compétiteurs n'ont fait preuve ni de vice excluſif, ni de qualités déterminantes ; & dans ce cas, il eſt plus naturel de ſupoſer le mérite néceſſaire

néceſſaire dans le Gentilhomme que dans l'homme commun. Ce ſecond avantage vaut bien le premier ſelon moi, & voici ma raiſon.

Nous ne ſommes pas toujours à portée de nous faire connoître; le don & l'occaſion de briller ne ſe rencontrent pas aiſément, & par les premieres places qu'on nous confie, on ne décide pas que nous valons, on nous met dans le chemin de valoir. Or, il eſt certain que ceux qui diſtribuent les graces, hazardent moins leur confiance a l'égard d'un homme de qualité qu'à l'égard de l'homme ordinaire. Le ſang plus épuré épure les ſentimens; les exemples domeſtiques élevent l'ame & piquent l'émulation: non qu'il ſoit impoſſible qu'un Bourgeois ſoit capable des emplois les plus importans & les plus délicats; mais cet eſpoir eſt aſſurément mieux fondé dans un jeune Gentilhomme.

Il eſt donc infiniment avantageux d'être né avec cette prérogative du ſang, qui, indépendamment du mérite perſonnel, nous ouvre le chemin de la gloire & de la fortune; & quel cas ne devons-nous pas faire des alliances? Une ſuite de meres nobles achevent de purifier toute la maſſe du ſang; elles tranſmettent en nous tout le mérite de leurs peres, qui deviennent les nôtres: exemples, leçons, protecteurs, parens reſpectables, on eſt en droit de tout attendre d'un mariage qui fait honneur.

Je n'ai pas beſoin d'ajoûter que le Gentilhomme eſt reçu partout, que la Nobleſſe a la préſéance ſur la fortune: & qu'entre gens qui tiennent à peu près les mêmes places, on a pour le moins autant d'égard pour la naiſſance, que pour l'honneur attaché à la ſituation.

Voilà, ſans doute, de grands avantages, mais ſouvent ils ſont plus enviés par ceux qui en ſont exclus, que profitables à ceux qui en ſont hon-

norés; parce que la Nobleſſe, qui a tant de prérogatives, impoſe de grandes charges aux petites ames; elle aſſujettit à des devoirs dont on ne s'accommode pas, ou nous expoſe à de triſtes revers, ſi nous n'avons pas de quoi ſoutenir notre état. Combien de gens ſe vantent à tous propos d'être Gentilshommes, qui devroient rougir cent fois par jour de mériter ſi peu de l'être! Si un diſſipateur ne laiſſe que des exemples affreux avec les malheureux lambeaux d'une terre délabrée, tout eſt à craindre pour ſa poſtérité, on ne reſpecte plus ſa naiſſance. Madame Deshoulieres l'a dit avant moi.

Ils font oublier leur naiſſance,
Quand ils ne s'en ſouviennent pas.

Qu'un diſſipateur prépare de chagrin à ſa famille! Dans ſon fils, ou la miſere produit le vice, ou le défaut de courage le force de préférer un emploi déshonorant à un mouſquet, & il ſe trouve réduit à la gloire honteuſe de crier à tous les paſſans, je ſuis Gentilhomme.

Mais auſſi qu'un beau nom paſſe de mâle en mâle vingt & trente générations, eſt-ce un titre de ſe remercier ſoi-même? C'eſt l'affaire du hazard. Ce n'eſt ni le fruit de nos travaux, ni la récompenſe de notre mérite; c'eſt l'ouvrage d'autrui, c'eſt un bien ſucceſſif qu'on n'auroit peut-être plus, ſi on avoit pû l'aliéner; mais cette ſubſtitution, parce qu'elle eſt inaliénable, peut-elle juſtifier l'uſufruitier indigne?

Quel déſaſtre de traîner un grand nom qu'on ne ſçauroit ſoutenir, & quelle honte pour tout le Corps de la Nobleſſe, de voir un Gentilhomme qui ne ſçait pas lire, qui inſulte tout le monde, ou qui ne ſe défend contre perſonne, qui uſurpe le bien d'autrui, qui manque de parole, qui eſt paraſite ou menteur, qui boit &

s'encanaille avec des païſans ! Qu'on y réfléchiſſe bien : l'avantage le plus réel de la naiſſance, c'eſt d'impoſer plus abſolument la vertu ; mais il faut l'avouer à la honte de nos jours, la vertu eſt un fardeau bien peſant pour ceux qui n'ont ni le goût ni la force de vivre en Gentilshommes.

Une Demoiſelle, déja reſpectable par ſon ſexe & par ſon nom, & qui l'eſt beaucoup plus, ſi elle joint au mérite de ſa naiſſance des agrémens extérieurs & de la vertu, n'eſt-elle pas infiniment à plaindre, ſi elle ſe trouve ſans fortune & dans le goût de s'établir, ſurtout dans un ſiécle où l'on s'attache bien plus à la dot qu'au caractere ? Sa nobleſſe ne s'eſt-elle point uſée avec la fortune de ſes aïeuls ? Lui en reſtera-t'il aſſez pour ſe réduire au célibat ? Ses doigts, faits pour toucher le claveſſin, ſçauroient-ils s'impoſer la néceſſité de s'accoutumer à l'aiguille ? En ce cas je ne puis trop l'eſtimer.

Mais qu'une petite écervelée ſe livre à l'effronterie ou à la baſſeſſe, qu'elle faſſe des avances dans l'eſpoir d'attraper un ſot, ou qu'elle contracte ſans pudeur un engagement que toute une famille déſavoue ; c'eſt proſtituer ſon nom ; c'eſt tout à la fois déroger à l'honneur & à la nobleſſe ; c'eſt manquer aux autres, & ſe manquer encore plus à ſoi-même : en un mot, c'eſt prouver au Public qu'elle eſt capable de tous les vices du tempérament, du cœur & de l'eſprit.

Il eſt donc vrai que la Nobleſſe a de grands avantages, mais qu'elle impoſe de grands aſſujettiſſemens. Sa prééminence même ſe tourne en deshonneur, quand on n'en remplit pas les devoirs. La Nobleſſe bien ſoutenue, rien de plus eſtimable ; la Nobleſſe deshonorée, rien de plus mépriſable. Après avoir vanté ſes prérogatives, & bien établi ſa réalité, diſons un mot de ſes chimeres.

Que ſignifient deux façons nouvelles de parler, qui ont cours aujourd'hui, & que vraiſemblablement le bon ſens ne tardera pas à proſcrire ? Qu'entend-on par homme de condition, & par être né d'une certaine façon ? Rien n'eſt plus diſtingué que les conditions, chacun a la ſienne. Pourquoi ne pas déſigner clairement les choſes dont on parle ? Entend-on par homme de condition, celui qui tient le milieu entre la haute qualité & la bourgeoiſie ? Et rien eſt-il plus énigmatique que d'être né d'une certaine façon ?

Je ne comprens pas non plus pourquoi la Cour, Paris & la Province penſent & parlent ſi différemment au ſujet de la qualité. Eſt-ce donc la différence des gens, des lieux & des manieres qui empêche de décider unanimement, ſi tous les Gentilshommes de vingt-quatre heures, de cent ans ou de cinq ou ſix ſiécles, ſont également gens de qualité, quoiqu'ils ne ſoient pas d'une qualité également ancienne ? A quelle époque fixe-t'on entre Gentilshommes, la différence de Famille à Maiſon ? Celui qui, à la ſuite d'Aïeux illuſtres, ne ſçait plus que boire, jurer, battre des Païſans, & ne point païer ſes dettes, reſte-t'il un homme noble ? De belles charges, de grands emplois, des ſervices réels, ſurtout les militaires, une foule de parens illuſtres, tout cela ne produit-il point une compenſation réguliere contre le plus d'ancienneté d'une Nobleſſe obſcure, qui depuis ſa création n'eſt d'aucune utilité à l'Etat, & ne s'eſt alliée qu'avec le Peuple ? De toutes ces circonſtances dont on pourroit fournir un volume, concluons que la datte & le motif de l'annobliſſement, que le caractere perſonnel, la ſituation, la fortune & les alliances du Gentilhomme, ſont autant de dégrés de différence, ſur leſquels les gens curieux de penſer & de parler juſte,

auront toujours quelque peine à s'accorder.

Rien n'honore plus un Etat & ne le soutient mieux que la noblesse, mais la vicissitude des choses éteint souvent de grandes Maisons ; celles qui suivoient les remplacent ; ainsi de la tête à la queue chacun gagne un dégré comme dans un corps particulier. Il faut donc de tems en tems décorer quelques familles les plus propres à remplacer celles qui s'éteignent ; il faut maintenir la Noblesse dans toutes les distinctions qui lui sont dues ; mais comment établir une Loi qui fixe le degré de considération ? Cependant les querelles les plus vives se meuvent tous les jours sur le plus ou le moins d'ancienneté, & sur les annexes du Gentilhomme. L'Ordre de Malthe, il est vrai, n'exige que quatre générations & cent ans, parce qu'il a crû ces conditions suffisantes pour rendre la valeur inséparable de la naissance : Aussi fait-on au Chevalier une Loi inviolable d'être brave homme. Il faut des Caravanes, il faut défendre la Religion ; il faut humilier le Turban ; il demande des alliances, il faut seize quartiers. Un Ordre si respectable devroit bien fixer notre maniere de penser de la Noblesse.

Outre une infinité de discussions qui produisent bien-tôt la haine entre les Gentilshommes qui disputent d'ancienneté, de préséance, & de pain benit, ce qui réjouit fort le spectateur malin : je trouve encore que la plûpart se font une chimere favorite ; & telle est la folie de presque tous les hommes, que fût-on Gentilhomme de cinq-cens ans, on seroit au desespoir d'aprendre au Public la véritable condition du pere de l'annobli. Parle-t'on de naissance ? on ne peut plus se résoudre à être vrai. Ce vice n'est pas seulement le vice de la Noblesse, c'est celui de toutes les conditions. Tous les hommes affectent de ne

ſe pas connoître ; il en eſt très-peu qui oſent remonter à leur biſaïeul ; & combien en voit-on qui méconnoiſſent leurs peres ? Mon Dieu, que les hommes ſont vains ! qu'ils ſont fous ! qu'ils ſont faux !

Il eſt des peres aſſez ſots & des meres aſſez folles pour impoſer à leurs enfans ſur la vérité de leur état. J'ai vu une femme très-bourgeoiſe apeller ſon fils très-roturier, Monſieur le Marquis. Ce ſoin de s'aveugler ſoi-même, cette étude à vouloir tromper juſqu'à ſa propre famille, & la malignité du Public à deprimer ceux qui depuis long-tems ne ſont plus de ſa ſphere, forment ſur la plûpart des familles une ſorte de nuages qu'on a bien de la peine à éclaircir. De-là, l'air impoſant d'un effronté, & quelquefois ſon avancement aux dépens de l'homme modeſte ; de-là, tant de mépriſes dans les procédés, dans les converſations, & même dans les choix les plus importans.

Un ſot parle toûjours de ſa qualité, un honnête homme n'en parle jamais. Heureux celui qui eſt honoré d'un beau nom, s'il ſçait bien le porter ! mais loin de la ſociété civile, quiconque le proſtitue ! Ceux qui n'ont pas pour eux le mérite de la même ancienneté ou de la même illuſtration, ont cent moyens d'y ſupléer en partie ; la guerre, de belles charges, de grands emplois, ſur-tout des alliances honorables, & en tout état, du mérite perſonnel ; ainſi l'orgueil réduit à l'émulation, & la chimere à la vérité, nous commencerons par nous connoître nous-mêmes, nous mériterons d'être nés ou de devenir Gentilshommes par un caractere aſſortiſſant aux diſtinctions de la Nobleſſe ; mais par quelqu'endroit que nous vallions, faiſons tous nos efforts pour valoir mieux, ſans envier tout ce qui eſt au-deſſus de nous, & ſans mépriſer ceux qui,

loin de nous encore, ſeront demain nos camarades ou nos confreres, & peut-être nos ſupérieurs.

S'il eſt heureux d'avoir de la naiſſance, dit la Bruïere, il ne l'eſt pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus ſi vous en avez. Mais il dit ailleurs que les grands n'aiment pas les premiers tems, parce qu'il eſt triſte pour eux d'y voir que nous ſoïons tous ſortis du frere & de la ſœur. Si cette réfléxion faiſoit ſur tous les eſprits l'impreſſion qu'elle doit faire, on verroit moins d'orgueil & plus d'affabilité. Mais un jeune Provincial, qui ſe croit le premier né des Préadamites, évite le commerce de ceux qui ne ſont venus qu'après le déluge, de peur de *méſallier ſa converſation* : & il aime mieux ſe faire *Monſeigneuriſer* par le barbier de ſon village, que de prévenir des gens qui lui aprendroient l'uſage du monde & la vraie valeur des choſes.

Si la Nobleſſe bien ſoutenue donne un grand relief au mérite perſonnel, on peut dire auſſi que le mérite perſonnel, ſeul moïen de la bien ſoutenir, lui rend, par un juſte retour, le brillant qu'il reçoit d'elle ; & il eſt avoüé de tout l'Univers, que la naiſſance & le mérite, réünis dans le même ſujet, en font un compoſé merveilleux. La naiſſance & la vertu ſont deux perfections qui comprennent tout, quand elles ſont unies ; on diroit qu'elles forment une nuée de gloire, qui environne de ſplendeur ceux qui en ſont revétus ; mais la Nobleſſe ſeule n'eſt qu'une lumiere qui fait paroître davantage les défauts de ceux qui la poſſédent. La vraie Nobleſſe doit venir de la vertu ; il n'y en a point d'autre. Songeons que la vie éclatante des grands Hommes couvre d'infamie les actions lâches de leurs deſcendans. La gloire de nos

ancêtres eſt un héritage, dont ſe ſeul mérite peut nous donner la poſſeſſion. Se glorifier de la Nobleſſe de ſes aïeuls, c'eſt rechercher dans les racines les fruits que l'on devroit trouver ſur les branches; ſouvent la ſource eſt bien claire, que ſes ruiſſeaux ſont fort troubles; & quand vous orneriez votre maiſon d'un nouveau luſtre par tout ce que vous valez, vous en perdez tout le mérite, dès que vous l'étalez avec oſtentation.

Mais, ſi l'on ne raſſemble pas le mérite & la naiſſance, lequel devroit-on préférer, ſupoſé qu'on pût choiſir, ou du mérite ſans naiſſance, ou de la naiſſance ſans mérite? Cette queſtion eſt délicate; cependant il paroit que dans tous les lieux du monde on aime à commercer avec un homme de mérite, & partout on évite un ſot de qualité. Cette réfléxion, toute ſimple qu'elle eſt, devroit bien piquer l'émulation de tous les hommes. L'obſcurité ou la nouveauté du nom, & la plus haute qualité impoſent également, quoique par différens motifs, la néceſſité d'acquérir du mérite. Qu'eſt-ce donc que le mérite perſonnel tant vanté qui doit être toujours l'accompagnement, ou ſervir de ſuplément à la naiſſance? Je tâcherai dans tous nos entretiens de vous en laiſſer au moins une legere idée.

Mérite naturel, mérite acquis, mérite commun à tous les hommes, mérite de l'état qu'on embraſſe, mérite ſuperficiel, vrai mérite: voila, ce me ſemble, aſſez de quoi nous occuper. Définiſſons en peu de mots toutes ces eſpéces de mérite.

Une phiſionomie qui plaît, des yeux qui annoncent de l'eſprit, d'heureuſes diſpoſitions, de la bonté, de la docilité, & le deſir d'aprendre, voilà le mérite naturel. De là vient ce beau

mot, bien trivial, mais bien énergique, *gaudeant benè nati.*

Il faut cultiver ces heureuſes diſpoſitions, afin que les dons de la nature produiſent les talens. A meſure qu'on les acquiert, le diſcernement s'épure, les connoiſſances ſe multiplient & ſe perfectionnent ; voilà le mérite acquis.

Toutes les vertus morales compoſent le mérite qui doit être commun à tous les hommes, & le mérite particulier de l'état qu'on a choiſi, conſiſte à en remplir éminemment les devoirs. Le métite ſuperficiel ne va pas juſqu'au fond du caractere ; il n'embellit que les dehors : c'eſt un vernis qui dure peu. Sous cette idée je comprens les hommes ſans fond qui ont acquis de ces graces fugitives qu'on eſtime tant aujourd'hui. C'eſt le mérite à la mode ; mais la mode paſſe vîte, & le vrai mérite eſt de toute ſaiſon.

Qu'eſt-ce donc que le vrai mérite ? Tout ce Livre ne tend qu'à vous l'aprendre. Liſez & pratiquez. S'il eſt difficile de réunir en ſoi toutes les qualités qui le compoſent, heureux du moins ſi ma Philoſophie inſpire à mes Lecteurs le goût des talens & des vertus convenables à leur âge & à leur ſituation. Le ſeul titre de cet Ouvrage dévelope tout mon deſſein.

Si le vrai mérite n'eſt pas d'un grand prix dans l'eſprit de ceux que j'apelle les faiſeurs de fortune, il n'en eſt pas moins, au ſentiment de la Bruïere, une des graces de la nature, une de ces choſes qui embelliſſent le monde, qui ont toûjours plû, qui plairont toûjours, & à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques-uns ne ſçauroit nuire. C'eſt dans le même eſprit qu'il ſe récrie dans un autre endroit, s'il eſt ordinaire d'être vivement touché des choſes rares, pourquoi le ſommes-nous ſi peu de la vertu ?

La vertu & le vrai mérite ſont ſinonimes. L'é-

tude de la sagesse en est la source ; l'estime des honnêtes gens en est le fruit. Pour y atteindre, il faut être né un peu Philosophe ; mais que ce terme pompeux ne déconcerte pas les simples, pour qui la moindre littérature est de l'Hébreu. Comme l'homme vain ne croit jamais son mérite assez récompensé, qu'au contraire l'homme modeste ne se plaint pas de ses disgraces ; de même un Sçavant peut être un sot parfait, & un Jardinier peut être bon Philosophe.

Mais toute Philosophie ne mene pas à la vertu. Quoi de plus faux, par exemple, que le système des Stoïciens & des Athées ? Leur dogme & leur morale révoltent la droite raison. Les Stoïciens veulent que les hommes ne soient susceptibles de peine ni de plaisir, & les Athées ne econnoissent point de Créateur. Ils éternisent la nature que les Stoïciens veulent détruire. Combien d'horreurs ! que d'absurdités ! quelle contradiction !

Si dans les enfers on régentoit une morale perverse, je m'imagine que les avares y seroient de grands Docteurs. Leur secte grossit tous les jours ; ce sont assurément les plus inhumains de tous les hommes, & les plus extravagans de ceux qui se croïent sages. Inhumains, ils laisseroient périr toute la nature pour un écu : Extravagans, ils trouvent du plaisir à mourir de froid & de faim. Voilà une façon de se deshonorer & de se damner bien bizarre.

Je ne conseille donc que l'usage d'une Philosophie aisée, raisonnable, naturelle & chrétienne. C'est une Philosophie de sentiment, indépendante de la Scholastique. Remplir les devoirs de son état, sçavoir un metier & le bien faire, se proposer une fin, & prendre les moïens qui y conduisent, voilà la Philosophie naturelle. Que cette fin soit louable & conforme à la reli-

gion ; que les moïens ſoient convenables & légitimes, voilà la Philoſophie chrétienne. Cette définition, qu'un enfant concevroit, prouve bien que je ne prétens pas enſeigner l'algèbre ; mais elle prouve encore que l'étude de la ſageſſe eſt la ſource du vrai mérite.

J'ai dit auſſi que l'eſtime des honnêtes gens en étoit le fruit ; cette propoſition n'eſt pas problématique, mais peut-être qu'elle ne ſuffiroit pas pour piquer l'émulation des jeunes gens. Voici donc une reflexion que je croi plus preſſante, parce qu'elle me paroit le moïen le plus ſûr de raccommoder en faveur d'un cœur noble le mérite avec la fortune.

C'eſt de l'autorité & de la bonté de nos maîtres que nous tenons preſque tous nos avantages ; il eſt vrai que le bonheur doit concourir avec nos ſervices pour en obtenir des graces : mais il faut commencer par ſe rendre utile. Le bonheur qui nous manque ſouvent, n'eſt pas une diſpenſe légitime du mérite perſonnel qui ne doit jamais nous manquer.

Servons le Roi, ſervons l'Etat ; c'eſt un devoir étroit. Mais auſſi, de tous les devoirs, c'eſt celui qui nous conduit plus infailliblement à la gloire. Dès qu'une fois un ſentiment auſſi noble s'introduit dans le cœur, il met en mouvement juſqu'à la pareſſe. De-là l'art militaire, l'éloquence, les grandes négociations, la culture des beaux arts. De-là par conſéquent la plus grande gloire d'un grand Roi, l'ornement de la Monarchie, l'avancement des Sujets privilégiés, l'heureuſe harmonie entre le chef & les membres qui ne ſont qu'un corps : de-là enfin la ſage œconomie de toute la ſocieté. Le Sujet ſert ſon Roi, le Roi récompenſe ſon Sujet ; & de quoi n'eſt pas capable celui qui s'attire la confiance de ſon maître, & que le ſeul honneur conduit aux honneurs !

Mais un ordre auſſi beau ne produiroit pas tout le fruit qu'on en doit attendre, s'il n'avoit d'aplication qu'aux noms fameux, aux grands poſtes, aux actions déciſives. Il faut préparer de longue-main ce qui n'eſt bon qu'à devenir meilleur; il faut des acteurs qui puiſſent doubler les grands rôles pour pouvoir reparer le vuide que fait imperceptiblement la révolution des choſes; il faut abſolument des ouvriers de tous les ordres & de toutes les claſſes pour faire mouvoir toute la machine, & cette néceſſité produit des effets merveilleux; elle réveille notre attention, & rend plus piquant le goût naturel que nous avons pour notre avancement; elle nous met dans le chemin qui peut le plus ſûrement nous y conduire; elle nous impoſe le ſoin de nous perfectionner dans notre état, & nous inſpire enfin le deſir ardent d'acquérir du mérite, parce qu'il faut mériter pour obtenir.

Ne croïez pas pourtant que le mérite ſoit le chemin qui mene le plus infailliblement à la fortune. Au contraire, il fait plus de jaloux que de prôneurs. Peu de gens aiment à le ſentir, moins encore à le recompenſer. Un homme en place a-t'il le loiſir d'entrer dans l'examen des ſujets, & ſon plan eſt-il de faire des heureux? Si ce cas arrive, méritez d'être placé dans le catalogue des élus. Mais il eſt plus ſûr pour vous d'étudier la Philoſophie de la Bruïére. Quelle fauſſeté de ma part, ſi j'oſois la traveſtir pour m'en aproprier le mérite! La voici. Il y a, dit-il, une Philoſophie qui nous éleve au-deſſus de l'ambition & de la fortune, qui nous égale: que dis-je? Qui nous place plus haut que les riches, que les grands, que les puiſſans, qui nous fait négliger les poſtes, & ceux qui les procurent, &c. Il y en

à une autre, ajoûte-t'il, qui nous soumet & nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches & de nos amis. C'est la meilleure.

Jeune homme, en attendant que le hazard vous mette dans l'heureux embarras d'opter entre ces deux Siſtêmes, commencez toujours par vous former le cœur & l'esprit. Si vous êtes bien né, bien élevé; si vous ne connoissez pas encore le vice, vous avez raison d'être content de vos mœurs. Si avec cela vous sçavez faire une définition, poser un principe inconteſtable, tirer de ce principe une conséquence juſte, vous croirez sçavoir raisonner. Cette idée peut convenir à un Ecolier de quinze ans; mais entrez dans le monde; aprenez, s'il se peut, à compter toutes les extravagances qui gâtent l'esprit, & toutes les passions qui assiégent le cœur, & & vous conclurez que rien n'est plus rare ni plus précieux que de bien raisonner & de se bien conduire.

Vous voulez parvenir à la vraie vertu; je voudrois bien vous la faire connoître & vous la faire aimer. Elle consiſte surtout à vivre avec équité, force & sageſſe; nous l'adorons même dans nos ennemis; & si Dieu pouvoit être un composé, la beauté seroit son corps, & la vertu seroit son ame; mais tel est le malheur de l'homme, qu'il va bien lentement à la vertu, & qu'il en revient bien vite. Je vais tenter de vous développer tous les misteres du cœur & de l'esprit; il faut vous aprendre à connoitre l'homme.

Montagne, qui ne pensoit pas mal, dit que c'est un sujet bien vain, bien divers & bien ondoïant. Ces vieilles expressions sont bien énergiques. La Bruïére ne connoissoit pas moins le cœur & l'esprit de l'homme; méditez tout ce qu'il en dit; & si vous êtes encore tenté de croire que le bon esprit soit bien commun, la

plaisanterie très judicieuse du Chevalier de Cailly va vous détromper.

En mon cœur la haine abonde,
J'en regorge à tout propos;
Depuis que je hais les sots
Je hais presque tout le monde.

Ne croïez pas non plus qu'il soit fort aisé de se connoître soi-même. Voici ce qu'en pensoit un des hommes de France qui a le plus vécu, & le mieux réfléchi, l'Abbé Regnier.

Connois-toi toi-même est un mot
Où toute la sagesse abonde,
Mais qui n'est pas pour tout le monde;
Ce n'est pas l'affaire d'un sot.
Il n'apartient même peut-être
Qu'à des Socrates, qu'à des gens
D'un esprit droit & d'un grand sens
De parvenir à se connoître.

C'est quelque chose, mais ce n'est pas assez, que de sçavoir éviter d'être un sot. Il faut vous former, sans exception & sans mélange d'aucun vice, à toutes les vertus qui peuvent vous rendre tout à la fois un galant homme, un honnête homme, un homme de mérite, un homme de bien; c'est par ces quatre parties de caractere que je veux vous faire philosophe, & c'est un homme de cette espéce que les Allemands apellent un *virtuosus*.

Leur façon de parler est bien plus énergique que la nôtre. Sous le terme de vertueux, nous ne comprenons guéres que religieux, pieux, dévot: & dans leur *virtuosus* ils supposent la valeur dans la guerre, l'habileté dans les arts, les dons de la nature, les talens, l'érudition, l'excélence du cœur, la justesse & la force de l'esprit, la fidélité à Dieu & à son Roi, voilà

leur *virtuoſus* ; & c'eſt au dernier période de cette vraie vertu que nous devons atteindre.

Il eſt aſſez ſingulier que j'aïe formé en Allemagne le deſſein de faire d'un François un *virtuoſus*, & qu'un des Traducteurs de Balthaſar Gracian, nous ait rendu ſon *el diſcreto* Eſpagnol ſous le titre d'homme univerſel. Une même intention rend comme ſinonimes des termes tous différens : cette petite remarque peut être utile aux Traducteurs. Laiſſons les mots, attachons-nous à la choſe. Penſez donc, jeune homme, que la vraie vertu dont l'éloge eſt une leçon pour vous, ſera toute la matiere de nos entretiens : c'eſt un compoſé dont je ne puis vous donner qu'une définition compoſée : en effet, un homme vertueux & un Philoſophe Chrétien ſont, ſelon moi, termes ſinonimes ; &, comme a dit un habile homme, le propre du Sage eſt de ne ſe laiſſer conduire qu'à la vertu.

La plus grande preuve qu'on a de l'eſprit, & qu'on l'a bien fait, c'eſt de bien vivre, & de ſe conduire toûjours comme on le doit ; cette ſageſſe de conduite conſiſte à prendre en toute rencontre le parti le plus honnête, & à le bien ſoutenir ; & le parti le plus honnête eſt celui qui ſe trouve le plus conforme à notre état. Un homme, qui ſe connoiſſoit bien en morale, a dit : Reconnoiſſez un Dieu, retenez votre langue, réprimez votre colere, faites acquiſition de ſcience, choiſiſſez la meilleure Religion, abſtenez-vous de faire le mal, fréquentez les bons, couvrez les défauts de votre prochain, ſoulagez les pauvres, & attendez l'Eternité pour récompenſe. Voilà d'excélens principes dont nous ferons l'analiſe, parce que c'eſt en quoi conſiſtent toutes les parties de la bonne Philoſophie & de la vraïe vertu.

On peut dire que nous ne ſommes vraiment

des hommes, que quand nous commençons à devenir vertueux. Distinguez bien, avec Abadie, l'homme qui périt, de l'homme quine périt pas. L'homme mortel, dit-il, considéré dans ses états différens, est constamment une créature misérable qui trouve le peché dans la conception, le travail dans sa naissance, les peines dans sa vie, la nécessité d'une mort inévitable.

Nous avons deux beaux Vers latins qui rendent la même pensée.

Undè superbit homo, cujus conceptio culpa;
Nasci pœna, labor vita, necesse mori?

Chaque homme, ajoûte Abadie, est une République en abregé, très difficile à conduire, quoique de petite étenduë. C'est un petit monde: parce qu'aïant l'être avecl es élémens, la vie avec les bêtes, & la raison avec les Anges, il semble par une heureuse rencontre que toutes les créatures se trouvent en lui. Il parcourt toutes les parties de l'Univers sans se mouvoir; il assemble, dans la simplicité du même sujet, le passé, le present & l'avenir, la vie & la mort, la lumiere & les tenebres, les élémens les plus contraires, & les qualités les plus incompatibles.

Cet ouvrage est bien magnifique; c'est l'Ouvrage du Tout-Puissant; mais si la vertu ne venoit épurer la matiére, & si par impossible l'ame restoit dans l'inaction, nous ne serions tous qu'une masse de chair organisée. Paitris de même pâte, le mérite de tous les hommes seroit égal, & ce mérite ne consisteroit qu'à être des hommes; c'est donc à la vertu, infiniment supérieure à la nature, que nous devons notre plus grande dignité.

L'homme étant défini en général par tout ce qui le compose, reste à sçavoir ce qui fait le galant homme, l'honnête homme, l'homme de mérite & l'homme de bien; connoissez, acquérez

& pratiquez tout ce qui a relation à ces quatre parties différentes, dont le tout réuni, fera de vous un *virtuoſus*.

Vous ſçavez bien, mais tout le monde ne ſçait pas, qu'un galant homme n'eſt pas un homme galant ; & à cette occaſion, il faut convenir que notre langue, tant eſtimée de nos voiſins, ne laiſſe pas d'avoir de certains tours qui embarraſſent fort l'Etranger : par exemple, le Bourgeois-Gentilhomme de Moliére, & une autre piéce qu'on pourroit intituler le Gentilhomme Bourgeois, ſeroient deux Comédies différentes, compoſées de caracteres tous différens ; de même, par un homme galant, nous entendons un coureur de ruelles, un conteur de fadaiſes, & un diſeur de rien, un profeſſeur d'amour & d'amourettes ; en un mot, un homme deſœuvré, à charge à tout le monde ; il aproche du fat, caractere que vous ne ſçauriez trop éviter. Au contraire, par un galant homme nous entendons un homme poli, dont le commerce eſt tout à la fois ſûr & agréable, qui a des dons & des talens, en qui on ne reconnoît point de défauts eſſentiels ; c'eſt un homme qui a déja acquis la premiere moitié des qualités qui font l'homme de mérite.

L'honnête homme eſt different. Il peut n'être pas un galant homme, mais, s'il vaut moins au dehors, il n'en eſt pas moins eſtimé. Sa réputation méritée par ſes faits, ſa probité toujours uniforme & ſans faſte, la bonté, la douceur dont il ne ſe départ jamais ; voilà quelles ſont ſes qualités eſſentielles, qui n'excluent pas celle de galant homme, & en faveur deſquelles on doit bien paſſer à l'honnête homme le défaut de quelque petit commerce accidentel. La ſcience commence un honnête homme, le commerce du monde l'acheve.

L'homme de mérite eſt néceſſairement galant homme & honnête homme, mais il ajoûte beaucoup à l'une & à l'autre. Il a plus d'ornemens & plus de profondeur, plus de dons, plus de talens : ſentimens plus élevés ou plus délicats ; ſçachant également tout mépriſer & tout avoir ; ſe paſſant de briller, brillant éminemment quand il le faut dans toutes les ſituations où il ſe trouve ; ne craignant point d'être effacé par le mérite des autres, au contraire, s'inſtruiſant & aplaudiſſant toujours au mérite d'autrui.

L'homme de bien peut n'avoir pas autant de mérite ; mais ſon mérite eſt bien plus déciſif : ſimple, vrai, humain, généreux, régulier, pieuſement avare du tems, il en met tous les momens à profit pour l'Eternité. Il doit la tranquilité de ſon ame au témoignage intérieur d'avoir fait ſon devoir ; il cherche toujours ce que Dieu demande de lui pour la place qu'il occupe dans le monde ; ſa vie eſt ſi ſuivie & ſi réglée, que ſon exemple eſt la plus pathétique de toutes les leçons. S'il a des ennemis, il les aime, en ce qu'il retrouve même dans leur haine un nouvel engagement de mieux remplir ſes devoirs : en un mot, l'homme de bien commence par être un parfaitement honnête homme. Il craint Dieu, il l'aime, il le ſert, il lui raporte ſans ceſſe le peu de bien qui eſt en lui, & il travaille ſans relâche à acquérir celui qui n'y eſt pas. Ces quatre parties, ainſi réunies dans un même caractere, nous permettent bien d'y ſupoſer la vraie vertu.

Si je la peins par ſes effets, je trouve qu'elle nous tient toujours dans une paix intérieure, mais dans une paix fort éloignée du quiétiſme & de l'oiſiveté. Active au dehors, elle ne ſe nourrit que de bonnes actions, & conſerve en nous cette tranquilité d'ame, qui nous rend

ſupérieurs aux événemens ; elle connoît toute l'amertume des remords de la conſcience & des reproches de la probité, & toute ſon étude eſt de nous les épargner par la bonne conduite qu'elle nous impoſe, parce que partout où eſt le trouble & l'inquiétude, point de vraie vertu. Elle nous aprend à eſperer modérément, à ſouffrir patiemment, à jouir agréablement, à ſouhaiter peu, & à ne ſouhaiter que ce qui convient ; elle fait de notre devoir & de notre pouvoir les deux regles de nos plaiſirs ; elle nous fait vivre autant pour les autres que pour nous ; elle nous fait éviter toute ſorte de mal ; elle nous porte à faire toute ſorte de bien ; & par la plus grande force d'eſprit, autant que par le goût plus rafiné qu'elle nous prouve, elle nous rend plus heureux dans le bonheur, & moins malheureux dans la peine ; en un mot, nobleſſe d'ame, force & juſteſſe d'eſprit, fineſſe de goût, mais d'un goût purifié & ſubordonné aux regles de la Religion ; voilà tout ce qui eſt le plus propre à nous rendre ſolidement heureux & véritablement vertueux.

Examinons un moment les raports de la vertu, avec l'honneur, la raiſon & la Religion, & ſentons la différence de l'homme vertueux d'avec celui qui n'a d'autre regle que ſes paſſions. Un homme qui vit ſans principes de conduite, qui ſe livre à tous ſes caprices, qui n'écoute que ſes plaiſirs, ne peut paſſer chez ſes pareils que pour un galant homme, un aimable homme, & dès-là il eſt homme d'honneur à leurs yeux : mais moi je l'apelle homme vicieux & groſſier : c'eſt un homme qui ne vit que pour manger, qui n'aime dans le vin que la quantité, dans les femmes que la débauche. Au contraire, la vraie vertu entretient, cultive & fait fructifier le germe du vrai honneur, qu'un heureux na-

turel, ſoutenu d'un bonne éducation, a mis dans notre ame, elle éclaire notre raiſon au lieu de l'obſcurcir: & loin de murmurer du frein que le Chriſtianiſme impoſe à nos paſſions, elle trouve ſa force & ſa ſatisfaction dans une regle ſi ſûre & ſi ſalutaire.

N'attendez pas de trouver de vrai honneur dans un libertin de profeſſion, ni dans tous ceux qui n'ont que le plaiſir des ſens pour guide. La délicateſſe de l'honneur n'eſt connue que des ames débarraſſées de la matiere; il faut un eſprit plus délié, mieux ordonné, & une ame plus noble pour bien ſentir les plaiſirs purs & délicats que l'honneur, la raiſon & la Religion permettent. Elévation de ſentimens, droiture d'eſprit, principes de conduite, penchant continuel à faire du bien, force dans la privation, délicateſſe dans la jouiſſance; c'eſt-là tout ce qui entre dans la compoſition de cette pâte fine, dont ſont pétris les hommes du premier ordre, qui ſeuls ſont les vrais vertueux. N'en doutons point, la vertu nous fait trouver plus de goût dans les loix de l'honneur, & dans les regles de la raiſon, & rend bien plus faciles les préceptes & les conſeils de la Religon.

Plus vous êtes délicat ſur l'honneur, & plus vous flatez votre vertu; au contraire, ſi vous cherchez à vous étourdir ſur de certains traits que vous voudriez bien vous permettre, vous retrouverez cette vertu au fond de votre ame, qui vous crie de toutes ſes forces: Arrêtez-vous, n'achetez point à un prix trop vil, ne prêtez point à un intérêt indû, rendez juſtice à tous ceux à qui vous la devez, réprimez vos deſirs, vivez tranquille, ſans vous amuſer à deſirer toujours. Mais quoi! vous cherchez à vous ſouſtraire à l'équité par de mauvais détours; vous allez faire un malheureux, vous marchandez à ſecourir un

miſérable, vous allez vous proſtituer au menſonge, à l'avarice, à l'yvreſſe, à la débauche: quoi! vous vous ruinez en folles dépenſes; vous faites le magnifique, le généreux, cependant vous ne païez ni le marchand ni l'ouvrier; & au moindre revers on vous retrouve la foibleſſe d'un enfant. Voilà ce que vous dit la vertu dans ces foibles momens, où vous ſentez que votre ame chancelle; voilà par quelle ſage importunité elle ſauve les droits du vrai honneur; & quand une fois la tentation eſt paſſée, ſans avoir pû éfleurer votre probité ni déranger votre conduite, quelle ſatisfaction la vertu ne vous fait-elle pas ſentir au dedans de vous! Sera-ce ma faute, ſi ce langage n'eſt pas entendu de ceux qui ne rempliſſent aucuns de leurs devoirs? & qui ſe permettent les actions les plus indignes?

Je dis donc, & c'eſt mon premier principe, que l'auſtere attachement aux plus petites regles du vrai honneur eſt tellement eſſentiel à l'homme vertueux, que ſans cela il ne ſçauroit goûter le plaiſir infini que produit la vraïe vertu. Un groſſier peut digérer une infamie & une inſulte atroce, ſe familiariſer avec la baſſeſſe, ramper auprès d'un fat pour aller à ſes fins; un plaiſir brutal le conſole de tout, tous moïens lui ſont indiférens, tout chemin qui l'avance eſt bon; mais un homme vraiment vertueux ne ſçait être heureux que par des ſentimens louables. L'accompliſſement de la Loi, le commerce des plus honnêtes gens, la nobleſſe de ſon ame, & la jouiſſance délicate de tous les biens qui lui ſont propres: voilà tout ce qui fait ſes plus doux, ſes ſeuls plaiſirs. Il ſe rend digne de la fortune & des honneurs, & les attend ſans inquiétude, parce qu'il les deſire ſobrement, & qu'il les deſire quelquefois plus pour les autres que

pour lui-même. En un mot, il se rend propre à tout, il devient digne de tout, il sçait se passer de tout.

Si la vertu est inséparable de l'honneur, elle n'est pas moins assujettie aux regles de la droite raison. En effet, dans un homme qui a de l'usage & du goût, comment pourroit-elle subsister avec mille & mille traits que la réfléxion desavoue ? des sottises hazardées, des marchés extravagans, des entrepriſes bizarres ; rien de tout cela ne peut convenir à un homme sage qui est toûjours raisonnable autant qu'il le faut, & ne l'est jamais plus qu'il ne faut ; il se rend volontairement esclave de la droite raison, & ne l'est jamais de l'idée qu'on aura de sa raison. Il ne se livre point à l'espoir séducteur de justifier sa conduite par des succès qui dépendent bien plus du hazard que du mérite : mais indépendamment de la trompeuse opinion du Public, il fait toûjours de sa raison sa premiere regle, & ne se permet rien dans toute sa vie qui puisse, par des reproches intérieurs, affoiblir en lui le sentiment de la vraie vertu.

Si la vertu s'aproprie indistinctement tout ce qui caractérise l'honneur le plus délicat & la raison la plus saine, elle ne s'attache pas moins scrupuleusement à l'observance réguliere de tout ce que la Religion prescrit. L'homme sage n'est jamais plus content de lui-même, que quand il a réprimé de folles passions ; toûjours occupé à s'étudier, & uniquement curieux de se connoître, il craint ses foiblesses & s'en défie, il sçait le peu de fond qu'il doit faire sur son cœur, trop disposé à être seduit par les objets. Convaincu par de tristes expériences que la foible humanité marche, comme à tâtons, entre la lumiere & les ténèbres, & qu'elle flotte entre l'attrait pour la vertu & le penchant pour

le vice, il eſt charmé de trouver ſes inſtructions & ſa force dans l'accompliſſement de la plus ſage Loi qui fût jamais, parce que dans cet accompliſſement ſeul réſide cette plenitude de ſatisfaction que ne connoiſſent pas ceux qui vivent au hazard ou dans le deſordre ; les déſirs inquiets, les craintes ſerviles, les dépits ſecrets du mérite perſonnel ou de l'avancement des autres, les emportemens féroces, l'odieuſe inhumanité, les attentats à l'innocence, ne ſont point le partage des hommes vertueux.

La vraïe vertu eſt donc un compoſé d'honneur, de raiſon, de Religion ; mais ici je dois remarquer que la plûpart des hommes, au lieu d'acquérir la vraïe vertu, ne prennent que le faux de chaque vertu. Tel paſſe pour homme d'honneur, qui n'en a que l'aparence ; tel paſſe pour un homme raiſonnable, pour un ſage, qui dans le vrai eſt un bizarre, un homme inſupportable, & un fou ; tel paſſe pour très-fidèle aux devoirs de la Religion, qui dans le fond n'eſt qu'un ſuperſtitieux, un viſionnaire, & qui peut-être n'a eu que le ſecret de bien cacher ſes vices. Combien de gens nous éblouiſſent par des dehors brillans, par des biens immenſes, par de grands poſtes, & ſouvent par de fauſſes vertus, qui nous feroient pitié, ſi, moins ſuſceptibles de préventions, nous voulions bien nous donner la peine de les aprofondir, & de les examiner par les mœurs, par le cœur, & par l'eſprit ?

On voit des hommes qui ſe piquent d'une exceſſive délicateſſe en fait d'honneur, qui ne connoiſſent pas le véritable honneur ; qui toûjours guindés ſur des échaſſes, toûjours hériſſés, prêts à s'offenſer de tout & contre tout le monde, donnent une fauſſe interprétation à tout procédé, à tout diſcours dont ils s'imaginent avoir lieu de ſe plaindre. Tout mérite, autre que le

leur, qui se trouve placé, leur paroît une injustice monstreuse. Ils se croïent deshonorés par tous les honneurs qu'on ne leur rend pas ; ils justifient en eux tout ce qu'ils condamnent dans les autres ; la valeur, les services, le mérite, les talens d'autrui les blessent ; tout discours malin qui peut nuire, actions équivoques, mais commises à huis clos, ils se les permettent sans scrupule. Est-ce-là le caractere d'un honnête homme ? En vérité non. Un habile homme a dit.

Toûjours faux, toûjours vains, toûjours pleins
d'injustices,
Nous crions dans tous nos discours
Contre les passions, les foiblesses, les vices
Où nous succombons tous les jours.

L'Ab. R.

Au contraire, l'homme d'honneur, prenant bien ce qu'on fait & ce qu'on dit, sévére envers lui-même, indulgent sur les défauts d'autrui, attentif & régulier sur tous ses devoirs, modeste dans la bonne fortune, & patient dans l'adversité ; toûjours disposé à s'édifier & à profiter du mérite des autres ; toûjours content du bien qui leur arrive, sans se repaître de l'idée, souvent fausse, qu'il en étoit plus digne ; également incapable de toute bassesse, de plaintes injustes, & de s'offenser de tout, toûjours prêt à obliger, parlant bien, même de ses concurrens, & voulant tout devoir à la justice ; c'est-là, ce me semble, le caractere du vrai honneur.

Il est tout aussi aisé de se tromper sur ce qui regarde le bon sens. Quoi de plus commun que de voir des hommes peu raisonnables par le mauvais usage qu'ils font de leur raison ! Est-ce avoir bien de la raison que de déclamer en tous lieux & à toute heure contre l'aveuglement de la fortune, que d'emploïer sans cesse son esprit à faire d'inutiles

tiles retours sur le passé, & à se livrer ou à de continuels murmures sur le présent, ou à d frayeurs paniques sur l'avenir.

Usons mieux de l'heure presente,
En attendant toujours celle ou l'on doit finir,
Et toujours sur la foi d'une vie innocente,
Espérons bien de l'avenir. L'Ab. R.

L'homme raisonnable se contente dans sa situation, il adoucit ses humeurs, polit ses maniéres; tranquile sur le present, il attend l'avenir sans le craindre, il sçait jouir, & ne se repait point de desirs vains & vagues: au lieu de fatiguer le Public de ses réflexions, il ne songe qu'à les mettre à profit; il choilit un genre de vie convenable à sa fortune, & se fait des amis conformes à son caractére: par-là il fait preuve de sageſſe & de goût pour cette vraïe vertu qu'on ne trouve pas chez ces petits génies, qui s'imaginent que le sublime de la piété consiſte en des scrupules de toute espéce, & qui, n'aïant pas assez de discernement pour placer chaque chose dans son ordre, se font un Dieu toujours prêt à les punir. Ainsi, toujours tourmentez par la crainte de la Justice divine, sans être jamais rassurez par la miséricorde, leur vie, d'ailleurs assez innocente, devient, par raport à leur dévotion mal entendue, un supplice continuel. Mais, comme le plus parfait de tous les plaisirs vient sur-tout du témoignage intérieur d'une conscience pure & sans tache, je dis, non pas d'un *dévot*, mais de celui qu'on apelle un homme de bien, que, s'il a du goût & de la raison, il est le plus heureux de tous les hommes. Culte de Dieu continuel & sans partage, pratique réguliére des maximes les plus saines, attachement inviolable à la doctrine la plus pure, sensualité à faire du bien au prochain; toujours égal & doux, toujours raisonnable, exempt de

prévention & de préjugés : voilà le caractére précieux de ces hommes privilégiez qui ſont ſelon le cœur de Dieu ; & c'eſt le plus grand prix que puiſſe eſpérer l'homme de bon ſens dont la conduite eſt ſage.

A Dieu ne plaiſe que je ſoutienne ici, que beaucoup d'honneur, de raiſon & de Religion ſoit ſuffiſant pour nous procurer une volupté pleine, inaltérable, immuable ; ce bien nous eſt réſervé pour l'autre vie : celle-ci, où le plus parfait caractére n'eſt méritoire que par la grace de Dieu, eſt une vie de tentations & de combats. Je n'entends donc, par l'acquiſition de la ſageſſe, que le don de ſe rendre heureux autant qu'on peut l'être dans le monde, ſans que les moïens du bonheur preſent ruinent les eſpérances de l'avenir.

Jeune homme qui m'écoutez, voulez-vous réduire tout ce que j'ai dit à une idée plus préciſe ? comprennez par un homme d'honneur celui qui, plein des ſentimens les plus nobles, eſt toujours prêt à développer ſon ame par toutes les actions que l'occaſion offre à ſon zèle, qui penſe, qui ſent, qui agit par le plus pur mouvement de la vertu, auſſi attentif à cacher le bien qu'il fait, que l'orgueilleux trouve de plaiſir à [illegible]faire parade.

Comprenez par un homme raiſonnable, celui qui ſçait également ſe défier & ſe ſervir de ſa raiſon, qui, ſans rechercher le ſuffrage public, vit de façon à le mériter. Aſſez judicieux pour connoître ſes fautes, ſoigneux de n'y pas retomber, aſſujetti aux uſages, ſans être eſclave des préjugés, circonſpect dans les délibérations, ferme dans l'éxécution, prudent ſans inquiétude ; c'eſt-à-dire, aſſez raiſonnable pour retrouver ſa force & ſa dignité dans ſa raiſon, pour n'en pas faire ſon ſuplice, & pour ne la pas proſtituer juſqu'à juſtifier l'erreur ; c'eſt pourtant ce que nous

voïons tous les jours. M. Rouſſeau l'a dit avant moi.

Loin que la raïſon nous éclaire
Et conduiſe nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'Orateur de nos paſſions.
C'eſt un ſophiſte qui nous joue
Un vil complaiſant qui ſe loue,
A tous les fous de l'Univers,
Qui s'habillans de nom de ſages,
La tiennent ſans ceſſe à leurs gages
Pour autoriſer leurs travers.

Comprenez enfin, par l'homme de bien, celui qui, apliqué par préférence & ſans relâche aux devoirs de ſon état, ajoûte au vrai honneur & à la droite raiſon, une conduite réguliére & chrétienne, & qui, dans l'attente ſouvent méditée d'un avenir, s'étudie plus par amour que par crainte à corriger ſes mœurs, perſuadé néanmoins que ce ſera toujours au ſeul mérite du Médiateur qu'il dévra la grace qu'il eſpere du Dieu qu'il adore; grace ſur laquelle il oſe compter avec une humble confiance. Supoſez dans un tel homme un peu d'eſprit & de goût, & voilà le *virtuoſus* des Allemands, voilà l'homme univerſel ou l'*el. diſcreto* des Eſpagnols, voilà notre modèle; en un mot, voilà l'idée que Platon nous donne du Philoſophe, un amateur de la ſageſſe univerſelle.

Quelque long-tems que nous aïons à vivre, nous trouverons toujours en nous des défauts à corriger & des perfections à acquérir: mais ne nous effraïons pas à la vue d'un travail long & pénible. Le vrai mérite, le mérite conſommé eſt le but que tout honnête homme doit ſe propoſer. Pour l'atteindre plus vîte, il faut commencer par éviter tous les écarts qui nous détour-

nent du droit chemin, ſans ſe rebuter par les difficultés qui ſe preſentent ; & comme le Navigateur habile ne perd jamais de vue ſa bouſſole; le jeune homme, qui veut bien conduire ſa barque, a toujours ſes principes ſous ſes yeux. La premiere regle de conduite eſt donc de bien ſçavoir, & la route qu'on doit ſuivre, & les écueils qu'on doit éviter.

Après avoir expliqué quelles ſont les parties eſſentielles dont je compoſe la vraïe vertu, il eſt aiſé de conclure que le plus ou le moins de ces parties, réunies dans un même ſujet, font la meſure de ſon mérite ; & l'on pourroit déclarer avec raiſon que celui-là ſeroit un ſujet excélent, qui raſſembleroit en lui dans un dégré ſupérieur l'honneur, la raiſon, la Religion & la délicateſſe du goût dont j'ai parlé.

Le danger le plus commun & le plus inévitable, auquel eſt expoſé un jeune homme qui entre dans le monde ; c'eſt le méchant exemple ; on peut ſe flâter de réuſſir en travaillant ſur un cœur ſuſceptible encore de mouvemens vertueux. Les leçons de ſageſſe, dont on prémunit une ame avant le moment déciſif où elle s'ouvre aux premieres impreſſions, peuvent prévenir l'éfet des paſſions les plus vives ; mais vous manquerez votre coup, & la vertu de votre Eleve vous échapera, ſi vous attendez que l'exemple ſuborneur ſe joigne au premieres bouraſques des paſſions naiſſantes. Vous plantez un arbre en plein vent, commencez par le ſoutenir contre les vents, armez-le contre les bêtes, ſans quoi bientôt il eſt ébranlé, déraciné, arraché. Le jeune homme, agité tout à la fois par ſes propres ſaillies, & tenté par toute la corruption que le monde étale à ſes yeux, aura bien de la peine à ſe contenir, ſi vous ne l'affermiſſez. Soutenez-le, armez-le de bonne heure des plus ſages conſeils contre le

méchant exemple ; revenez à la charge à mesure que le péril augmente ; ne vous laſſez pas juſqu'à ce que le caractere ſoit tout-à-fait formé ; c'eſt la premiere & la plus eſſentielle de toutes les précautions.

Faſſe le Ciel que vous ne ſçachiez jamais par expérience combien ſont funeſtes les éfets que produiſent les mauvaiſes compagnies ; combien de fois n'a-t'on pas vû ruinez ces fondemens de mérite, qu'un pere attentif avoit jetté dans le cœur de ſon fils, cet heureux naturel, ces dons naiſſans, ces talens commencez ; en un mot, tous les fruits précieux d'une éducation polie & circonſpecte !

A voir juſqu'à quel point la brutalité & la debauche maîtriſent les eſprits & les cœurs, & avec quelle affectation les hommes s'étudient à valoir peu, je ſerois tenté de douter de cette prophétie d'Horace, qu'ils ſe corrompront toujours de plus en plus ; car enfin, quel chemin leur reſte-t'il à faire pour arriver au dernier période de la corruption ? Les jeunes gens ne ſont pas gâtez, ils ſont perdus, menteurs, effrontez juſqu'à l'impudence, groſſiers dans ce qu'ils diſent, brutaux dans ce qu'ils font, peu curieux de plaire, trés-ſoigneux de publier fauſſement qu'ils ont plû : apliquez ſans relâche à rafiner ſur le vice, ils regardent le vrai honneur comme une chimere, & la raiſon comme un frein importun ; ils reléguent la Religion chez les petits eſprits ; la politeſſe n'eſt pour eux qu'une puérilité, ou tout au plus une vertu de femme ; la délicateſſe du goût n'eſt qu'une viſion ou une acquiſition importune qui géneroit trop leurs premiers mouvemens ; toute action qui n'eſt pas marquée au coin de la débauche & de la crapule, & tout diſcours ſans obſcénité, leur paroît inſipide : les moins fous d'entr'eux ſe croïent ſa-

ſez ſages quand ils ſont réglés dans leurs déréglemens ; & ceux qui ſe plongent plus avant dans l'abîme, s'imaginent que, comme chefs de parti, ils méritent plus d'admiration.

Ah, mon enfant ! ah, mon ami ! qui que vous ſoïez, évitez, comme la peſte, le commerce de ces ſortes de gens, puiſqu'ils ne s'occupent qu'à deshonorer la ſociété civile ; regardez-les comme le rebut du genre humain, ou comme une nouvelle eſpece d'hommes qui fait claſſe à part ; ſauvez-vous vîte auprès de ceux dont l'âge a poli les maniéres & mûri les deſirs ; & ſi un malheureux quart-d'heure vous livre à la compagnie de ces Docteurs en libertinage, qui font gloire de préſider dans leurs *conciliabules* d'impiété, apelez promptement à votre ſecours tout ce que vous avez entendu, tout ce que vous avez lû de bon depuis votre enfance, & fortifiez-vous par le ſouvenir de toute l'horreur qu'en vous a inſpirée pour le vice, en faiſant attention au mépris profond que s'attire un débauché.

Commencez à mettre en pratique la néceſſité de vous garantir du méchant exemple, en fuïant, avec toute la précaution dont vous êtes capable, tous ceux qui ſont reconnus & même ſoupçonnez de manquer d'un ſeul des quatre dons que j'apelle eſſentiels, & dont j'ai fait les quatre parties principales de la vraïe vertu.

Songez que le méchant exemple la ruine imperceptiblement : & que me ſervira de vous inſpirer les maximes les plus ſaintes pour le choix de vos amis & de vos plaiſirs, ſi vous commencez à contracter des liaiſons dangereuſes ? Vous marchanderez peut-être quelqu'inſtant entre l'exemple & le ſouvenir de mes inſtructions ; mais bien-tôt le premier l'emportera. Vous direz ce que vous entendrez dire, vous ferez ce que vous verrez faire. Rien de plus éloquent que

l'exemple, le précepte n'en aproche pas; ſoïez donc infiniment circonſpect dans les premiers commerces de votre vie; ſouvenez-vous bien de ces quatres beaux Vers de Boileau:

Dans le crime une fois il ſuffit qu'on débute,
Une chute toûjours attire une autre chute:
L'honneur eſt comme une Iſle eſcarpée & ſans bords,
Où l'on ne rentre plus, dès qu'on en eſt déhors.

Tel juſqu'à un certain âge reſte ſcrupuleux ſur les plus petits défauts, & ignore juſqu'au nom des vices, qui peut-être en compte bientôt après pour peu de choſe, & le nombre & la qualité: d'où vient un changement ſi ſoudain & ſi funeſte? des mauvaiſes compagnies qu'on n'a pas pris ſoin d'éviter. Il eſt vrai que d'abord on voit avec horreur les profeſſeurs publics de libertinage, mais on commence par ſe familiariſer avec les libertins du ſecond ordre, avec ces fauts petits maîtres dont le goût eſt débravé. De cette dépravation du goût vient celle des mœurs, & de-là le progrès de la corruption.

Mais, me direz-vous, à quelle idée préciſe dois-je me borner pour me repreſenter au juſte le jeune Homme dont le goût eſt gâté, & dont, par conſéquent, je dois éviter la compagnie? Hé quoi! ne remarquez-vous pas dans cet étourdi tous les indices d'une conduite déplorable? Peut-il prendre ſur lui d'écouter ceux qui ont de l'âge & de l'expérience? Ne le voïez-vous pas lié par préférence avec de jeunes fous? Peut-il chanter ou lire autre choſe que des obſcénités? Juſqu'à ſa maniere de ſe mettre, tout le dénonce. Le menſonge & l'impudence ſont tout l'ornement de ſes diſcours depuis que le libertinage eſt devenu la regle de ſes mœurs. Tous ces traits prouvent la dépravation du goût & de la conduite; &

c'eſt de cette ſecte de gens, ſecte fort étendue, que l'exemple meurtrier ne peut être évité avec trop de ſoin, par celui qui veut reſter honnête homme. Quelqu'un qui plaiſantoit avec eſprit, en parlant de ce tourbillon d'étourdis, diſoit que l'air étoit bien complaiſant d'animer de telles machines.

Si le caractere que je viens de peindre vous paroît indéfini & trop général, parce qu'il renferme trop de défauts, tirez-en le précis vous-même, & réduiſez-le aux défauts eſſentiels que vous avez le plus d'intérêt d'éviter. Vous vous apercevez que le menſonge domine, c'en eſt aſſez, rompez le commerce: Ne vous a-t'on pas dit cent & cent fois qu'il n'eſt point d'homme plus mépriſable qu'un menteur? Et ſi l'on vous voit en liaiſon avec gens de cette trempe, ne ferez-vous pas dire de vous avec fondement, que vous aimez le menſonge, & que vous aprenez à mentir? On vous a bien dit que le plaiſir de la table eſt très-gracieux; mais auſſi l'on vous a dit que rien ne dégrade tant la raiſon que l'ivrognerie, que rien n'eſt plus dangereux que l'ivreſſe; rompez donc tout commerce avec ces hommes trop dominés par le goût du vin; vous n'avez rien à eſpérer pour l'eſprit ni pour le cœur, vous avez tout à craindre des extravagances & des fureurs d'un ivrogne. Vous ſçavez le peu de cas qu'on fait de ces hommes inutiles qui ne ſortent point de chez ces femmes que Boileau apelle *Brelandieres*, & qui n'ont d'autre métier que le jeu: vous avez entendu dire que mille gens ſe ſont ruinés par le gros jeu; vous avez vu combien il dérange la fortune, l'humeur & la conduite, & vous avez été témoin ſouvent que la politeſſe dégénéroit en férocité; vous ne ſçauriez donc mieux faire que d'éviter des liaiſons étroites avec des ivrognes &

dès joueurs de profeſſion. Je vous en parlerai plus au long dans la ſuite. Vous vous êtes aperçu que cet homme, en qui d'abord on a cru de l'eſprit, parle beaucoup & dit peu de choſes; que ſouvent on le prendroit pour un muet, ſi l'on ſuprimoit de ſes diſcours les ſaletés & les juremens: vous ne ſçauriez le fuir d'aſſez loin; c'eſt un aprentif débauché, à qui il ne manque que l'eſprit pour devenir peſte de République. Cet autre eſt un libertin déclaré, qui ne voit que des femmes décriées; fuïez encore plus vite; ſi vous faites ſociété avec lui, vous êtes perdu: fuïez enfin, qui ne va à la Meſſe que pour cauſer & rire, à la Comédie que pour être également à charge au Parterre & aux Acteurs, à la promenade que pour étaler des airs impudens. Prodigue quand il a de l'argent, exeroc quand il en manque, il aproche du fripon; c'eſt un fat, un étourdi, un libertin, il y a même à parier qu'il eſt un ſot.

L'Abé Regnier, dont le témoignage doit être crû, a dit avant moi, que les jeunes gens ne ſont pas à beaucoup près auſſi polis qu'autrefois; voici comme il s'en explique.

La politeſſe ainſi que le courage
Fut des François autrefois le partage,
Et là-deſſus ſes nobles nourriſſons
Auroient partout pû donner des leçons.
Des jeunes gens la derniere volée
Qu'a-t'elle fait? Elle s'eſt ſignalée
Sur le courage, & l'a même porté
Juſqu'à l'audace, à la témérité.
Mais de leurs airs l'exceſſive licence
Dément en eux l'air poli de la France.
Une Dame entre; On lui tourne le dos;
On s'émancipe en de libres propos.
Et lui marquer la moindre politeſſe
Paſſe auprès d'eux pour un air de vieilleſſe.

Ajoûtez au ſentiment de l'Abé Regnier celui de Madame Deshoulieres, & liſez avec attention ſa belle Epitre.

Hé bien, quel noir chagrin vous occupe aujourd'hui ?

& vous prendrez aſſurement du goût pour la politeſſe.

Après vous avoir inſpiré le mépris & l'horreur que vous devez avoir pour tout ce que j'apelle mauvaiſe compagnie, j'entens les hommes dangereux par raport à ce qui regarde vos mœurs; c'eſt à vous à achever par vos diſpoſitions ce que j'ai commencé par mes conſeils, & à vous fortifier dans cet éloignement par de courtes réfléxions, toujours utiles, & ſurtout à votre âge : Dites-vous à vous-même : Un jour j'aurai quarante ans, que ne donnerois-je pas alors pour avoir mieux rempli l'intervale de mon âge, depuis quinze ans juſqu'à quarante ? L'expérience nous aprend qu'il eſt plus aiſé de ſe garantir du vice que de s'en guérir quand on en a contracté l'habitude : donc vous ne ſçauriez faire trop d'efforts ſur vous-même pour conſerver toujours dans toute leur intégrité cette vraie probité ſi reſpectable chez les hommes, & cette pureté de mœurs ſi précieuſe devant Dieu. Songez que l'honneur & la bonne conduite ſont l'eſſentiel de la vertu, & qu'en comparaiſon les talens & l'eſprit ne ſervent que de ſuplément au mérite. Faites dans votre eſprit un parallèle du commerce de ces hommes choiſis, avec qui, pendant la plus longue vie, on trouve à profiter toujours, & du commerce de ces étourdis dont j'ai parlé. Les uns vous tournent, vous poliſſent, vous conduiſent gracieuſement à la perfection ; avec les autres vous devenez vicieux, & vous reſtez brute ; leur ſouffle vous empoiſonne, leur aproche vous

deshonore & vous perd. Quelle intervale des uns aux autres! & si vous les aprochez, quel contraste! Voulez-vous enfin devenir homme sage, combattre vos passions dès que vous commencez à les sentir, fuïez le méchant exemple dès que vous commencez à le connoître.

Ce conseil demande deux choses, de l'attention & du discernement. Votre âge ne vous dispense pas de l'attention; à l'égard du discernement, c'est à l'usage du monde à vous le procurer. Le combat des passions est l'affaire de toute la vie, & c'est l'affaire de tous les hommes, je ne puis vous l'épargner, ni même l'accourcir. Vous avez besoin de force, demandez-en, vous en obtiendrez, si vous êtes attentif, & si vous vous défiez de vous-même: mais tel est le malheur des hommes nés foibles, que le même monde qui leur donne du discernement, leur fait négliger la vigilance qui leur est pourtant toujours nécessaire. Veillez donc toujours, voilà votre armure contre vos passions. Etudiez bien les hommes & ne vous attachez qu'à ceux qui ont du mérite & de la vertu: voilà votre armure contre le méchant exemple.

Contre une loi qui nous gêne
La nature se déchaîne,
Et cherche à se révolter;
Mais l'exemple nous entraîne,
Et nous force à l'imiter. L'Ab. R.

Si une fois vous devenez tel que vous méritiez d'être admis dans le commerce des plus honnêtes gens, tout ce qui ne sera, ni grand, ni beau, ni bon, ni délicat, ni spirituel, ni vertueux, vous paroitra fort insipide: au contraire, vous vous sentirez piqué par cette douce émulation qui produit peu à peu le vrai mé-

rite. Eſtimez un honnête homme, travaillez à vous en faire eſtimer, & bientôt il vous eſtimera.

En attendant qu'un jour vous vous rendiez digne de cette eſtime univerſelle, qui n'eſt due qu'aux grandes qualités & aux grands dons; en attendant qu'on reſpecte en vous des talens rares, un génie ſupérieur, des ſentimens nobles & délicats, & préférablement à tout une probité à toute épreuve; en attendant enfin, que vous vous ſoïez formé ce caractére ineſtimable auquel les plus envieux n'oſent refuſer une tendre admiration, commencez par acquérir les petits dons & les qualités moïennes qui ſont de votre âge, & qui ſuffiſent pour vous introduire chez les hommes choiſis. Le connoiſſeur le plus critique ne vous doit demander que ce que vous devez avoir.

Un ami de confiance commence par vous montrer à ſes amis; il vous ſert de caution auprès d'eux, il vous mene dans le monde pas à pas, il vous conduit comme par la liſiére. Si l'on vous trouve un maintien noble & modeſte, on le remercie de vous avoir introduit; & ſi vous avez l'eſprit doux, on vous redemande; mais il faut être ſouffert avant que d'être ſouhaité.

Les hommes ne different guéres moins entr'eux par l'eſprit que par le viſage. Les uns ont l'eſprit ſolide, fort, & cette ſorte d'eſprit marque aſſez la force de l'ame; mais cette eſpece de mérite n'eſt pas ordinairement le mérite du premier âge; d'autres ont l'eſprit pénétrant & délicat. Il eſt des eſprits plus foibles, plus timides, plus ornés, plus épais, qui ne laiſſent pas d'être juſtes, & je crois la juſteſſe la partie eſſentielle de l'eſprit. Le tems viendra que j'exigerai de vous la force, l'é-

tendue, la délicateſſe & la juſteſſe que l'âge & le monde pourront vous donner. Aujourd'hui je me rens plus facile, je ne vous demande que l'eſprit doux, dont le premier fruit eſt la docilité. La docilité eſt un ſuplément à la juſteſſe d'eſprit, & produiroit infailliblement les mêmes effets ſur tous les hommes s'ils étoient bien conduits; mais, ſi l'on n'a pas l'eſprit doux, on n'aime point à ſe laiſſer conduire.

Que la douceur de l'eſprit ſeroit un grand don, quand elle ne procureroit à l'homme que de le rendre docile! L'indocilité eſt la premiere cauſe des plus grands deſordres; & les plus indignes ſujets ne ſont devenus tels, que pour avoir refuſé d'entendre ceux qui les portoient au bien. On trouve une mauvaiſe honte à conſulter ſes meilleurs amis, & l'on ſe fait un faux honneur de ne ſe gouverner que par ſoi-même. Ce défaut paroit peu de choſe dans ſon principe; cependant les effets en ſont terribles. De-là, la prévention, la bonne opinion de ſoi-même, l'entêtement; de-là, les faux jugemens, les fauſſes conjectures, & par conſéquent les fauſſes meſures; de-là enfin, les plus grandes fautes de certains hommes, qui, s'ils avoient été dociles dès leur enfance, ſeroient devenus de grands hommes. Au contraire, des hommes vraiment grands ne ſeroient peut-être jamais parvenus à cette ſupériorité, qui les a élevés juſqu'au faîte des grandeurs, ſi l'eſprit doux & docile ne leur avoit d'abord captivé la bienveillance de ceux dont le commerce eſt la ſource du vrai mérite, ſource à laquelle étant une fois admis, ils ont acquis le droit de puiſer toujours.

Dans l'eſprit d'un jeune homme, la modeſtie & la douceur doivent être comme deux ſœurs inſéparables. Le recevra-t'on deux fois dans

ces maisons accréditées par la vertu, respectées par les connoisseurs, s'il n'y porte qu'un esprit effronté, qui ne sçachant rien, veut décider de tout, ou qu'un esprit aigre qui commence par contredire au lieu d'écouter? Un homme sage ira-t'il déployer son mérite à un fat qui ne cherche pas à le connoître?

Les jeunes gens, qui ne croïent sçavoir beaucoup que parce qu'ils ne sçavent rien, commencent par rougir quand on les surprend en faute. Si cette honte venoit du regret d'avoir manqué, ce seroit une espece de réparation de la faute commise; mais le plus souvent elle ne vient que du même fond d'orgueil, qui leur a fait négliger des conseils par le secours desquels ils n'auroient pas manqué.

L'homme sage ne rougit pas de consulter les autres, mais il ne se rend pas esclave de leurs conseils; quelquefois gens très habiles prennent l'avis de gens d'un esprit inférieur, mais capables de réflexions judicieuses qui peuvent échaper aux plus éclairés: De-là, je conclus qu'à tout âge, en tout état en toute matiere, on peut tirer un grand fruit d'une prudente docilité. Choisir un bon conseil, grand trait de prudence; donner un bon conseil, preuve d'habileté, marque d'amitié; un conseil sage est le fondement des grandes actions. Il faut prendre conseil de ses amis, pour n'être pas la dupe de ses ennemis; la force qui n'a point le conseil pour soutien, se détruit d'elle-même; mais les insinuations sont plus propres à faire agréer les conseils que l'autorité.

Si l'esprit modeste est une excellente qualité pour tous les âges, il est encore plus nécessaire aux jeunes gens: mais ne confondez pas cette modestie de l'esprit avec l'inactive timidité. Il est un âge & un degré de mérite acquis,

auquel il eſt permis de hazarder ce qui, hors de-là, ſeroit téméraire : Les allûres ſont bien différentes de celui qui eſt entré dans le monde, & de celui qui n'eſt qu'à la porte. On a vu d'heureuſes hardieſſes achever la fortune de l'homme de guerre & la réputation du Poëte & de l'Orateur déja accrédités, mettre le Courtiſan plus avant dans la confiance de ſon maître, hardieſſes qui déplacées n'auroient pas eu le même ſuccès ; le Profès, quelqu'humble qu'il ſoit, oſe agir & parler plus librement que le Novice.

Celui qui ne doit qu'écouter & qui parle trop & trop haut, fait conclure, indépendamment de ce qu'il dit, qu'il eſt un fat, ou du moins un étourdi ; & s'il ne dit pas de bonnes choſes, il eſt tout enſemble un fat, un étourdi & un ſot.

Trop de hardieſſe dans l'eſprit d'un jeune homme eſt le préliminaire de l'effronterie ; on eſt en droit de croire qu'il ira bientôt de la témérité juſqu'à l'impudence. Mais s'il parle moins ne le prendra-t'on pas pour une bête ? Non ; beaucoup d'eſprit ne ſçauroit ſe cacher ; & ſi l'on a peu de génie, le ſilence cache au moins le défaut d'eſprit. Commencez donc par réprimer la demangeaiſon d'étaler un brillant précoce, couvrez votre eſprit de pudeur. La modeſtie eſt un voile délicat qui ne dérobe point aux yeux les dons de la nature, mais qui en rehauſſe le prix ; d'ailleurs ce qui ſe montre trop aiſément & mal à propos, ne pique ni le goût ni la curioſité ; ſçavoir ſe taire eſt un ſi grand don, que ſouvent les perſonnes les moins ſûres & les moins fidèles nous deviennent les plus utiles, en nous obligeant à veiller davantage ſur nos paroles, & à éviter tout ce qui peut leur donner ſujet d'en abuſer. Quel-

que talent qu'on ait, on n'eſt bon à rien ſi l'on ne ſçait pas ſe taire. Celui qui garde le ſilence avec peine, ne ſera jamais capable de parler juſte; peu de paroles ſuffiſent au ſage, le ſilence eſt la nourriture de ſon ame & de ſes penſées; c'eſt le ſanctuaire de la prudence, & l'eſprit y reprend des forces nouvelles. C'eſt le parti le moins dangereux pour ceux qui doivent ſe défier d'eux-mêmes. Souvenons-nous ſur tout que le ſecret qu'on nous a confié doit être mis au rang des choſes les plus ſacrées. Nous ne ſçaurions le révéler ſans commettre une eſpece de ſacrilége.

Il eſt vrai que l'eſprit fat, le haut ton, le grand parleur, celui qu'on apelle un diſeur de riens, prend le pas ſur l'eſprit modeſte: mais celui-ci ne tarde guéres à regagner les devans. Le premier ne garde ſes avantages qu'un quart d'heure, tout le fruit qu'il en tire eſt un redoublement de fatuité: il s'aime, mais s'aime ſeul; il s'admire, mais il s'admire ſeul. C'eſt l'homme dont la Fontaine dit:

Un homme qui s'aimoit ſans avoir de rivaux.

Au contraire, l'eſprit modeſte commence par ſe faire aimer par ſa ſeule modeſtie; & quand plus d'eſprit vient à ſe montrer à propos, on finit par l'admirer.

Fixez un moment votre attention ſur l'excellence de la modeſtie & de la douceur de l'eſprit, & jugeant d'un contraire par l'autre, redites-moi naturellement ſi vous n'avez pas un regret bien ſenſible de ce que cet homme, avec des talens, avec du ſçavoir, & beaucoup d'eſprit, eſt un homme inſuportable. Vous vous ſouvenez combien il prit feu à l'occaſion d'une nouvelle indifférente, & quels regards il vous lança, quand il crut que vous l'interrompiez

Ce tiran de la converſation devient le fleau d'une compagnie ; cet eſprit a commencé par n'être pas aſſez doux : de-là il a paſſé au bruſque, & a fini par être féroce.

Au contraire, vous ne craignez rien tant que le moment où l'on perdra ce vieux Sénateur ſi reſpectable par ſon nom, par ſa dignité, par le long uſage qu'il a du meilleur monde ; il fait les délices des plus aimables ſociétés, & le charme des converſations les plus délicates. Ne voïez-vous à table au milieu de jeunes gens qui viennent chez lui également pour ſe réjouir & pour s'inſtruire ? Il eſt tout à la fois leur pere, & le pere du plaiſir : Il cherche moins à montrer ſon eſprit qu'à faire briller le leur ; délicat dans ſes goûts, pur dans ſa morale, régulier dans ſes mœurs, aiſé dans ſes manieres, obligeant & poli dans tous ſes diſcours ; il eſt comme le diſpenſateur des graces ; il diſtribue ſans oſtentation & avec affabilité tout le mérite que ſa douceur & ſa docilité lui firent autrefois acquérir auprès des autres.

Je ſçai bien que par l'eſprit doux dont je parle, & par le bon eſprit dont je parlerai dans la ſuite, on entend deux dons un peu différens, qui ne s'excluent pas, & qui ne ſe ſuposent pas abſolument l'un l'autre ; mais il eſt vrai que l'eſprit doux fait partie du bon eſprit : De même je ne confonds pas l'homme dur & l'eſprit dur : & il eſt vrai que quelquefois ce ſont deux hommes ; cependant, les défauts ou les vertus qui partent de même principe, forment entr'eux, pour l'ordinaire, une eſpece d'enchaînement.

Je ſuis perſuadé qu'il eſt des hommes en qui l'infléxibilité de l'eſprit a produit la dureté du cœur, & qui ne ſeroient pas devenus tels ſi

l'on avoit pris soin de bonne heure de les rendre doux & plians.

Si l'on pouvoit mesurer les défauts & les vices, on trouveroit peut-être le même degré de distance entre l'esprit dur & le brutal, qu'entre le très-ménager & l'avare.

On ne doit pas absolument conclure que le jeune homme qui n'a pas l'esprit doux, l'ait éfronté, impérieux, dur, & qu'il soit indigne de la société, mais quand on commence par se faire éviter, on ne tarde guéres à se faire mépriser. Quelques-uns n'entendent par esprits durs, que ces hommes tardifs dont l'imagination trop envelopée a peine à concevoir; qui travaillent encore, & s'occupent à déchiffrer le sens littéral du premier point d'un discours, quand l'Orateur en est à la peroraison, & pour qui la proposition la plus simple, exposée en termes propres & clairs, dans une période courte & précise, paroît une énigme. Cette étimologie peut être bonne; mais pour moi qui crois parler à un génie plus délié, j'entens par esprits durs ceux que nul motif ne peut ramener à une autre opinion que la leur, ou qui rendent avec rudesse le sçavoir, les pensées & les sentimens qu'ils ont pris chez les plus délicats des Anciens & des Modernes.

Toutes les sortes d'esprit dont j'ai parlé ne sont que des parties, ou des contraires de l'esprit doux; chaque partie & chaque contraire ont leur subdivision, & de-là vient la différence des caracteres. L'esprit dur reste seul, personne ne veut de son commerce; l'impérieux tyrannise, le contredisant embarrasse, le grand parleur fatigue, l'important se fait haïr, le Nouvelliste ou l'Historien est le fâcheux de Moliere, le grossier scandalise, l'impudent se fait chasser, le menteur est en horreur chez tous les hommes.

Tous ſont autant de contraires de l'eſprit doux, comme la modeſtie, l'attention & le reſpect en ſont autant de parties. Le reſpect a égard à l'âge, à la dignité, à l'habileté de ceux qui compoſent le cercle. L'attention aprend non-ſeulement à écouter avec fruit, mais encore à ne rien hazarder, & à ne rien avancer dont on ne ſoit bien ſûr de rendre bon compte. La modeſtie rend circonſpect ſur le ton de voix, ſur le choix des termes, ſur le moment où l'on doit parler : toutes ces obſervations ne ſont pas difficiles ; on eſt donc moins excuſable de n'en pas contracter l'habitude ; une grande étendue d'eſprit qui a la meilleure part au mérite ſupérieur, ne dépend pas de vous ; mais vous êtes abſolument le maître d'acquérir la douceur de l'eſprit qui fait le plus grand charme de la ſociété, & qui eſt l'eſſentiel de la politeſſe.

Enfin, la douceur de votre eſprit vous a fait gracieuſement recevoir chez gens choiſis. Prenez garde que l'inégalité de l'humeur ne vienne gâter des commencemens ſi heureux : Avec tout le mérite du monde, nous avons bien de la peine à fixer en notre faveur l'eſtime & l'amitié de ceux avec qui nous avons à vivre ; du moins n'autoriſons pas leur inconſtance par nos caprices, ne nous attirons pas leur inégalité par la nôtre ; nous ne ſçaurions mieux punir ceux qui nous abandonnent, qu'en les mettant toujours dans leur tort ; nos inégalités, nos caprices commencent par refroidir, & bientôt après éloignent pour toujours ceux qui nous aimoient : O que le défaut qui nous fait perdre nos amis, eſt un grand défaut !

Un fourbe, ſi je le connois pour tel, ne me fait pas un grand mal, je m'en défie. Je ſçai ne me pas ennuier long-tems avec un ſot : mais rien ne me déconcerte & ne me déſole tant qu'un

homme inégal, qui ſans cela vaudroit beaucoup : plus ſon eſprit m'attire, plus ſon honneur m'attache, plus ſon érudition m'inſtruit, plus ſa bienveillance m'eſt utile, & plus je ſouffre de voir un ſi digne ſujet devenir par ſes inégalités un ſujet inſuportable : je me laſſe bientôt d'être l'eſclave de ſon mérite ; ſes caprices fréquens & imprévûs, ſes bizarreries accablantes me font païer trop cher le fruit que j'en tirois ; je le quitte dès que je rencontre un homme égal. Mais il vaut moins d'ailleurs? Et qu'importe ! j'aime mieux un eſprit moins orné & plus pacifique. Puis-je me charger volontairement de faire ſans ceſſe une manœuvre périlleuſe pour conjurer l'orage, & ne pas périr? Quoi ! lutter toujours contre les vents & les flots, toujours de nouveaux écueils, toujours à deux doigts du naufrage! Non : comme Boileau,

Je me ſauve à la nage & j'aborde où je puis.

Avec de la probité & de l'eſprit on vous craint, & l'on vous évite ; pourquoi ? vous êtes inégal.

Vous êtes vraiment bienfaiſant, mais vous avez d'étranges inégalitez d'humeur. Craignez que l'homme que vous venez d'obliger, & pour qui trop de reconnoiſſance eſt un peſant fardeau, n'impute à votre humeur ce qu'il doit à la bonté de votre ame. Que celui-là eſt à plaindre qui perd par ſes bizarreries le fruit de ſa générosité !

Un ſot n'eſt qu'un ſot. Tout ſon crime eſt de tenir aſſez ſouvent une place qui dévroit être mieux remplie. D'ailleurs, il ne fait peine à perſonne, & il rit depuis la ſoupe juſqu'au deſſert : il eſt quitte avec vous, il ne vous doit rien de plus. Mais cet homme à ſentimens, ce génie orné, ce convive amuſant, retenu depuis

trois jours pour faire briller la fête que vous avez préparée, se livre tout-à-coup & au milieu de la joie publique à de frenétiques imaginations ; son accès vient de le prendre, c'est son jour de folie ; bien loin de vous fournir tout ce que vous en attendiez, l'homme qui vous paroissoit doux & poli, devient brusque : l'homme gai devient sombre, & d'épaisses vapeurs viennent gâter un jour si serein : Vous n'en serez point la dupe une seconde fois.

Vous m'accablez de caresses, vous me donnez le repas du monde le mieux entendu, jamais on ne répandit tant d'esprit, rien n'égale votre joie & votre politesse : Cette femme si aimable & si pleine de raison que les Dieux vous ont donnée, de ses jours ne chanta si bien ? Oh, la bonne maison, m'écriai-je à la compagnie ! mes enfans, qu'on est bien ici! Mais qu'entens-je ? parce qu'un laquais éteint une bougie, vous le traitez de scélérat à pendre ! en se retirant il marche sur la patte de votre Chien, & vous le battez ! Ce ne sont plus des cris, ce sont des hurlemens ; la colere devient rage ! Je prens mon chapeau furtivement, je gagne l'escalier dérobé, & je viens digérer chez moi : Voilà bien de la dépense perdue.

Il est des hommes pleins de défauts & de vices, qui sçavent les cacher ; c'est un grand art. On fait tout pour l'acquérir, & que n'en fait-on autant pour se corriger ! il n'en couteroit pas davantage : mais enfin, ceux qui se fardent nous épargnent les peines de l'humeur, & c'est beaucoup. Il en est d'autres dont l'humeur nous est infiniment à charge, qui peuvent néanmoins avoir l'ame droite, & l'esprit bon ; mais pour le croire, il faut aimer à penser bien d'autrui ; & si l'ame n'influe pas toujours nécessairement sur l'humeur, du moins il est rare que l'avarice, la

colère, l'orgueil, ou quelque autre paſſion ne ſoient pas les premiers mobiles de nos humeurs. Aprenez donc à régler votre humeur, & rendez-là ſi douce & ſi égale, que je ne craigne pas votre commerce : d'ailleurs, ſongez que ſur les bouraſques de votre caractere vous courez deux riſques : Ou vous me découvrez votre foible, ou vous m'autoriſez à ſupoſer en vous un foible qui peut-être n'y eſt pas.

J'entens faire à mille gens le dénombrement de nos humeurs ; mais qu'eſt-ce que l'humeur ? d'où vient-elle ? Nous en voïons, nous en ſentons les éfets, & nous en ignorons la cauſe ; cependant il la faudroit connoître pour remédier au mal qu'elle produit ; ſans cela comment guérirez-vous l'humeur chagrine, l'humeur aigre, la bourue, la bruſque, l'inégale ? l'humeur n'eſt-elle qu'un nom, n'eſt-ce point une choſe ? où réſide cette choſe ? Ne ſeroit-ce point une réflexion des mouvemens de l'ame ou des diſpoſitions de l'eſprit ? En ce cas contenez-vous ; les humeurs qui vous échapent nous découvrent votre intérieur.

Je plains un peu le fils d'un ſtupide, je plains beaucoup le fils d'un fripon, mais je ne le plains que dans la crainte qu'il reſſemble à ſon pere. Je plains dès-à-preſent l'homme qui, avec de l'honneur, du mérite & des talens, a des humeurs fréquentes qu'on ne ſçauroit ſoutenir. C'eſt un ours : femme, enfans, amis, perſonne n'en ſçauroit aprocher. Il eſt bien triſte pour la ſociété que celui qui en pourroit faire les délices en devienne le fleau, & faſſe le ſuplice de ceux qui devoient en attendre leur avancement & leur conſolation. Pliez votre humeur de bonne heure, & vous préviendrez les plus grands maux.

On voit des gens en qui l'habitude eſt ſi forte, que leur chagrin même eſt habituel & indépen-

dant de l'occaſion. On en voit qui ſont toujours ſombres & triſtes, à une même heure, riant à huit, & grondant a neuf : ils paſſent très-aiſément de la joie à la triſteſſe, mais ils ne reviennent pas avec la même facilité de la triſteſſe à la joie. Un rien échauffe la bile, & de-là le dérangement de l'humeur. Ils ſont fort égaux dans leurs inégalitez.

Je ne crois pas impoſſible de trouver un homme qui ait enſemble l'eſprit doux & l'humeur inégale ; ce mélange peut entrer dans le caractere du diſtrait & de tout autre homme qu'un accident préoccupe ; mais en général vous ne verrez gueres d'hommes fort inégaux qui ſoient fort doux. Il eſt auſſi des eſpeces différentes, & différens degrez d'inégalité. Dès qu'une fois on la porte juſqu'au caprice, le caprice tourne en habitude, & dégénere ſouvent en brutalité qui eſt le contraire de l'eſprit doux.

Il ſemble que l'eſprit doux & l'humeur égale réunis, faſſent l'homme complaiſant. Il eſt vrai qu'ils y contribuent, mais il eſt vrai auſſi que la complaiſance ajoûte à la douceur & à l'égalité. A l'eſprit doux, à l'humeur égale joignez l'envie de plaire & de petits ſoins, vous ſerez complaiſant.

L'homme égal & doux eſt celui, qui, toujours le même, toujours tranquile & ſûr, évite toute occaſion de me faire de la peine ; l'homme complaiſant fait quelque choſe de plus pour moi, il eſt diſpoſé à penſer comme je penſe, à agir comme j'agis ; il entre dans mes vûes & dans mes goûts, & profite de la moindre occaſion de me faire plaiſir ; mais auſſi il faut avouer que la douceur de l'eſprit & l'égalité de l'humeur ne ſçauroient devenir des vertus ſuſpectes : à quelque uſage qu'on les emploie, elles ſeront toujours des vertus. Il n'en eſt pas

de même de la complaiſance. J'oſe dire qu'elle n'eſt vertu, que par l'uſage qu'on en fait.

Vous trouverez que j'ai mieux parlé qu'un autre, qui a pourtant dit la même choſe que moi: Vous aimez à partager mes plaiſirs; vous les ſervez, mais vous ne ſervez pas mes vices; vous ne vous ennuïez point en me deſennuïant, ſoit à la Ville, ſoit à la Campagne; vous ne bleſſez jamais mon amour propre par une image trop vive de mes défauts, & vous me déployez toute votre délicateſſe pour me les faire connoître; vous m'aidez de vos conſeils avec zèle, mais avec prudence; vous étudiez mon humeur à laquelle ſouvent vous aſſujettiſſez la vtre; vous ne vous montrez à moi ni trop ni trop peu: enfin, toute votre conduite ne tend qu'à me plaire, à moi qui n'ai rien fait, & qui ne puis rien faire pour vous? O l'aimable, la rare, la précieuſe complaiſance! c'eſt l'effet le plus merveilleux de la plus pure amitié.

Mais je vous vois étroitement lié avec ce jeune Seigneur, dont le caractere fait la honte de ſa maiſon; vous vous multipliez au gré de tous ſes déſirs; toutes ſes paſſions deviennent les votres; vous chantez quand il chante, & quand il jure vous jurez; vous le conſeillez au jeu; vous mettez le vin à la glace; vous courez pour ſon ſervice chez tous les Préteurs au denier dix; vous épouſez ſes airs & ſes maniéres; vous l'imitez de loin dans ſa folle parure & dans tous ſes mauvais goûts. Je vous vois & je vous demande, d'où vient cette métamorphoſe? vous me répondez qu'il faut bien avoir de la complaiſance pour ſes amis: & moi je vous dit que vous faites le mètier d'un adulateur abominable, ou d'un paraſite affamé..

Ce grand eſt décrié par mille endroits, mais il a du pouvoir? Ce vieux Magiſtrat mene une

vie

vie ſcandaleuſe, mais il eſt homme dangereux? Voïez-vous auprès d'eux ce petit cercle de Courtiſans? quels empreſſemens, quelle aſſiduité, quelle étude à leur épargner tout ce qui peut leur déplaire, & à voler au-devant de tout ce qui leur fait plaiſir! fades louanges pour eux, calomnies atroces contre les autres, œuvres abjectes, indignes ſervices, tout eſt emploïé, & tous ſe battent à qui mettra le premier la main ſur l'encenſoir. Un poſte demandé, ou un procès dont on craint l'iſſue, ſont les motifs de l'adoration, ſont-ils complaiſans? Hé, diſons plus, ſont-ce des hommes? non: que ſont-ils donc? des reptiles.

Quoi! vous ſervez les projets pernicieux de ce méchant homme, qui trame un tiſſu d'iniquités; vous ſecondez l'impunité du crime & l'opreſſion de l'innocence; & propre à tous métiers, vous devenez l'inſtrument des plus ſales plaiſirs! Loin de moi, infâme; comment ſeriez-vous complaiſant & poli? Je n'ai pas d'épithete aſſez dehonorante pour vous bien peindre.

Je ſçai qu'en géneral la complaiſance eſt une excélente qualité, qui bien miſe en œuvre, ne produira jamais des ſujets auſſi indignes que ceux dont je viens de parler; mais j'ai dû aprendre la valeur des termes au débauché, au flâteur & au coquin, qui ne ſe croïent que des complaiſans.

La complaiſance légitime & bien meſurée eſt, auprès de la baſſeſſe, de la flâterie & de la proſtitution, ce qu'une jeune Demoiſelle tout-à-fait aimable & bien élevée, eſt auprès d'une vieille folle, galante encore juſqu'à l'impudence. Là, tout eſt piquant, mais tout eſt modeſte; tout eſt beau, mais tout eſt naturel. Ici tout eſt affreux & poſtiche. De ce qui plaît à ce qui fait horreur, du vice à la vertu, quelle

comparaiſon ! Faites le parallèle d'une louange délicate & meſurée, à la baſſe flâterie, ſur ce qu'en dit Monſieur Rouſſeau.

DE LA FLATERIE.

Il n'eſt faquin ſi vil, ſi délabré,
Qui par ſon art ne ſoit défiguré,
Et qui, changeant ſa mandille en ſimarre,
Ne puiſſe atteindre au poſte le plus rare.
Il n'eſt poltron ſi connu par le dos
Qu'elle n'érige en ſuperbe Héros.
Un Tabarin mordant, cauſtique & ruſtre
Devient, par elle, un Sénateur illuſtre;
Et d'un pédant barbouillé de latin,
Elle fabrique un nouvel Auguſtin.

DE LA LOUANGE.

Une louange équitable
Dont l'honneur ſeul eſt le but,
Du mérite véritable
Eſt le plus juſte tribut.
Un eſprit noble & ſublime,
Nourri de gloire & d'eſtime
Sent redoubler ſes chaleurs;
Comme une tige élevée
D'une onde pure abreuvée
Voit multiplier ſes fleurs.

De toutes les bonnes qualités, il n'en eſt point qui demande un diſcernement plus juſte que la complaiſance : faites trop peu, vous tombez dans la rudeſſe ; faites trop, vous vous rendez rampant & ſervile. Le milieu eſt délicat.

S'il faut de l'ame pour aimer à faire plaiſir, s'il faut de l'eſprit pour faire à propos ce qu'on fait, & s'il faut beaucoup de patience pour vivre en paix avec la plûpart des hommes, la

complaisance n'est pas une moïenne vertu.

Le défaut d'éducation, l'envie de s'émanciper, la peur de se contraindre, la force de l'habitude, l'étouderie, l'attachement indomptable à ses propres goûts, l'entêtement & les fantaisies, sont les ennemis déclarés de la complaisance.

Je suis étonné que le besoin que nous avons de la complaisance d'autrui ne nous rende pas plus complaisans.

On nous prévient sur tout, on nous marque des égards, de l'attention, de la complaisance: parvenus là, nous ne sommes pas contens, nous voudrions en examiner le motif. Doucement: si nous sommes bons & affables, fondons le cœur: sinon, n'allons pas plus loin: nous serions punis de notre curiosité.

La complaisance ne connoît ni la tirannie, ni la servitude; elle n'est pas faite pour les Dieux de la terre, ni pour les esclaves: on ne demande à ceux-là que de la bonté, à ceux-ci que de la soumission. Si le mari n'a d'autre mérite auprès de sa femme que le pouvoir d'user despotiquement de ses droits, si celui qui n'est que supérieur fait trop le maître, la femme ou le subordonné n'en rempliſſent pas moins leurs devoirs, mais ils les rempliſſent sechement, & ne vont jamais au-delà des bornes prescrites. Triste situation pour les uns & pour les autres! on exclut d'un commerce la complaisance qui en eut fait toute l'onction.

La complaisance trop éprouvée a peine à durer; & celle qui ne l'est pas assez, n'est pas assez connue.

Tous les hommes sentent qu'ils devroient être doux & complaisans; &, pour se mettre plus sûrement en regle, ils passent toute leur

vie à étudier dans le cérémonial à qui il convient de commencer.

Suprimez du cœur les grands reſſorts qui le font mouvoir, l'amour, l'ambition, l'intérêt: où trouverez-vous de la complaiſance? Faites-en une loi écrite, vous en trouverez encore moins.

Un arrogant, qui ne vous connoît point, prend le pas ſur vous, il tient le dé, il abuſe pendant tout le repas de votre modeſtie; enfin, on vous nomme, & il rougit. Son orgueil dégénére en petiteſſe; n'êtes-vous pas bien vengé?

Un homme qui, meſure faite, ou papiers ſur table, n'eſt plus grand que vous que d'une ligne, ſe croit un géant: il s'élance à plein vol juſques dans la moïenne région: il cite à tous propos ſes chiens & ſon caroſſe: c'en eſt aſſez, on le croit un grand Seigneur. Il lui échape un ſourire avec un petit branlement de tête, on le prend pour un homme très-poli; enfin, il perd ſon argent au jeu. Oh qu'il eſt complaiſant & généreux. On l'admire, on l'encenſe, on l'adore dans l'apartement. On n'attend pas qu'il ſoit à la porte pour ſe dire tout bas, mon Dieu, qu'il eſt fat! qu'il eſt ſot! qu'il eſt bête! & dès qu'il eſt à l'eſcalier, on le ſifle: Voilà le monde. On abhorre l'arrogance & l'on fuit la ſtupité, mais ont court après l'argent.

Il eſt une autre eſpéce d'hommes pires que les arrogans, qu'on peut tout enſemble reſpecter & mépriſer; cette propoſition n'eſt point contradictoire. Je trouve ſur mon chemin un vraiment grand Seigneur, tout différend de la *Pagode* dont je viens de parler, je lui cede le pavé & je le ſalue. C'eſt de ma part reſpecter la grandeur, c'eſt païer le droit de péage. Mais

je ſçai qu'il eſt malfaiſant & brutal, & je le mépriſe : par-là je rens tout ce que je dois à la dignité & au caractere perſonnel C'eſt ſauver tous les droits de la ſubordination & de la juſtice.

Si je ne craignois de bleſſer la droiture, je trouverois un plaiſir malin à prévenir un fat.

Avec les Grands, la complaiſance eſt de droit étroit ; avec nos égaux, elle eſt de bienſéance ; avec nos inférieurs, elle eſt de politique.

La douceur de l'eſprit, l'égalité de l'humeur, la complaiſance, ſont les premieres qualitez qu'on demande à un jeune homme. Ce ſont-là, ſi j'oſe ainſi parler, les commencemens de ſon mérite, parce que ce ſont les parties principales de la politeſſe ; mais cela ſeul ne compoſe pas la politeſſe ; il faut encore ce que quelques-uns apellent le don des maniéres, ſans quoi la maniére, toute bien diſpoſée qu'elle eſt, reſteroit informe ; ce mérite commencé ne ſeroit qu'un mérite brute. Il reſte encore à tailler, à polir, à mettre en œuvre.

Sans politeſſe, à quoi ſeront propres ceux qui n'ont ni le génie ſupérieur, ni les grands dons ? Vous ne parlez ni trop haut, ni trop ſouvent, ni trop longuement, ni mal-à-propos : vous n'avez dans l'humeur, ni duretez, ni bizarreries : en toute occaſion vous cherchez à vous rendre agréable ; Vous n'êtes pas encore un homme tout-à-fait poli, je devine ſeulement que vous pourrez l'être.

Boutique neuve, belle enſeigne, magaſin bien rempli ; qui ne croiroit que ce Marchand va faire fortune ? c'eſt au débit que je l'attends. Déployez de la politeſſe dans toutes vos maniéres, & tout le monde ſera tenté de commercer avec vous.

Que vous aïez un jour un mèrite & des talens à tout eſpérer, tant mieux pour vous, c'eſt votre affaire ; mais commencez par avoir de la politeſſe, c'eſt l'affaire du public.

Qu'eſt-ce donc qu'un homme poli, me dites-vous ? ne me le demandez pas, définiſſez-le par vos manieres.

On dit d'une homme d'eſprit, il a de l'eſprit : de celui dont le ſtile eſt juſte, précis, clair & délicat ; il parle poliment, il écrit poliment : de celui qui eſt doux, égal, complaiſant ; il eſt aiſé à vivre : mais de celui dont toutes les maniéres plaiſent, on dit, il ſçait vivre, il eſt poli.

Il eſt certain que la politeſſe n'eſt pas la partie la plus eſſentielle du vrai Mérite : mais auſſi il eſt vrai que les maniéres polies donnent cours au mérite, & le rendent agréable. Comment faire preuve de politeſſe & de ſçavoir vivre, que par nos manieres ? Cependant les âges, les ſituations, les occaſions, les païs différens, ont des maniéres qui leur ſont propres ; c'eſt donc quelque choſe que d'être poli par tout & toujours. Auſſi eſt-ce le moïen le plus infaillible de plaire toujours & par-tout : mais ſouvenez-vous bien que, par ce qu'on apelle le don des maniéres, on n'entend pas moins la maniere de parler que les façons d'agir. N'en doutez point, chaque diſcours, chaque action a une maniére qui en releve le mérite : vous trouverez cette maniére ſi vous la cherchez. Avoir une grande politeſſe, c'eſt dire obligeamment tout ce qu'on dit, & mettre de la grace à tout ce qu'on fait.

Vous me demandez ce que c'eſt que la vraie politeſſe ? C'eſt un attention à faire que par nos paroles & nos maniéres les autres ſoient contens de nous & d'eux-mêmes. La politeſſe nous

fait paroître au dehors tels que nous devons être intérieurement. Songez que la groſſiereté eſt un obſtacle à tout auprès des perſonnes qui ont de la délicateſſe ; & ſouvenez-vous que, s'il faut très-peu de fond pour la politeſſe dans les maniéres, il en faut beauoup pour celle de l'eſprit. Ne comptez pas d'aprendre à plaire comme on aprend un métier. La ſcience de plaire eſt au-deſſus de toutes les autres ; mais ſçavoir l'art de plaire, ne vaut pas tant à beaucoup près que de ſçavoir plaire ſans art.

Vous me preſſez, & vous voulez ſçavoir en quoi conſiſte cette grace qui orne nos paroles & nos actions ? Voici ma réponſe. Voulez-vous être poli, voïez des gens polis, étudiez-les, aprenez d'eux ce que vous avez à faire, & comment vous devez le faire : dès que vous le ſçavez, faites-le ſans étude.

J'aurois juré, il y a trente ans, que le commerce des femmes éterniſeroit la politeſſe des hommes. Autrefois elles nous demandoient des ſentimens & de l'eſprit. Depuis, moins ſévéres ſur le mérite, elles n'exgigerent de nous que la politeſſe ; aujourd'hui, aſſez complaiſantes pour s'accommoder au malheur des tems, de la taille, une belle jambe, & un filet de voix leur ſuffit.

Si j'étois chargé de régler les rangs ſuivant le mérite perſonnel, je placerois l'homme poli immédiatement après l'ame noble & l'eſprit ſublime ; cette troiſiéme place eſt aſſez élevée, c'eſt celle qui dépend le plus de nous, elle eſt aiſée à mériter & à remplir ; elle nous procure plus ſûrement de l'eſtime que l'hermine & la pourpre ; ce n'eſt donc que parce qu'on ne réfléchit point à tous ces avantages de la politeſſe, qu'on voit tant d'hommes groſſiers.

Je crois un tel honnête homme, peut-être

même a-t'il quelque fonds d'eſprit ; mais qu'il a l'air plat, qu'il ſe préſente mal, quelle maniere de ſe mettre, que tout ce qu'il dit eſt épais, que tout ce qu'il fait eſt peſant ! Faut-il danſer ? il ne ſçait pas faire la révérence : faut-il jouer ? il ne ſçait pas mêler les cartes : faut-il ſervir à table ? il ne ſçait ni s'aſſéoir, ni manger. Le moindre uſage eſt nouveau pour lui, tout l'embarraſſe ; il confond les lieux, les tems, les perſonnes ; la converſation en eſt-elle ſérieuſe ? il demande combien de fois Aléxandre a défait Céſar : ſi l'on plaiſante, il lâche une miſérable équivoque dont il rit pendant une heure à gorge déployée ; s'amuſe-t'on à de petits jeux, il égratigne ; en un mot, il ne ſçait ni parler ni ſe taire, ni ſervir les autres, ni ſe faire ſervir lui-même ; il ne ſçait ni prévenir, ni conduire, ni faire, ni recevoir une honnêteté. Oh, qu'il eſt groſſier ! Je ne choiſirois pas d'autre original ſi je voulois tirer une copie de la ruſticité ; & je crois la ruſticité le contraire de la politeſſe.

Ce jeune homme, que vous connoiſſez, n'eſt pas beau, & il ne ſouhaite pas de l'être ; ce n'eſt pas un génie tranſcendant, mais auſſi ſa phiſionomie n'anonce pas un ſtupide : on voit des hommes mieux faits que lui, mais il a l'air naturel & noble ; vous ſçavez avec quel agrément il vit au milieu d'un monde compoſé de ce que nous avons de meilleur dans les deux ſexes ; Magiſtrats reſpectables, femmes impoſantes, brillante jeuneſſe, tout eſt content de lui. Meſurant ſes maniéres ſur les caracteres différens, il ſçait s'aprocher & ſe retirer à propos : que d'empreſſemens à faire plaiſir, que d'attention à ne dire que des choſes gracieuſes ! S'il fait un conté, chacun y trouve une honnêteté. S'il eſt à table, que de petits ſoins of-

ſicieux ! juſqu'à des riens, entrer, ſaluer, s'aſſéoir, tout prévient en ſa faveur ceux qui ne le connoiſſent pas : prêt à tout, ſa complaiſance n'a rien de fade, ſon reſpect n'eſt incommode ni rampant ; point d'art, point d'affectation, tout eſt aiſé, tout coule de ſource. Si la circonſpection lui ôte le plaiſir de louer ce qu'il voit & ce qu'il entend, ſes yeux en font l'éloge : & ſçachant aſſujettir ſon goût & ſes ſentimens à ceux des autres, il ne dément par aucun travers la bonne opinion qu'on a de lui : enfin, on le ſouhaite, point de parties agréables qu'il n'en ſoit, on le préfére à de beaux eſprits, ou à des gens en place, & pourquoi ? il eſt poli.

Un ſot de qualité fait ſérieuſement de profondes révérences à un Clerc de Procureur. Un jeune étourdi, qui ſe trouve à côté d'un Prince du Sang, lui offre du tabac. Un fat ſerre la bouche pour parler gras, il affecte d'étaler une main potelée, de montrer ſon brillant, & de faire un crochet de ſon petit doigt artiſtement compaſſé. Il baiſe la main d'une femme illuſtre, & l'apelle ma belle Dame. Tous ſe croïent polis.

Si cet homme très-poli eût vécu, il eût fait de ſon fils tout au moins un homme poli ; ſucceſſion plus précieuſe que les Terres & les Contrats, parce que la politeſſe une fois tranſmiſe & infuſe s'aliéne moins. Pourquoi donc les vertus & les bonnes qualités ne ſont-elles pas un bien héréditaire qu'on puiſſe ſubſtituer dans les familles ? C'eſt ſans doute pour nous laiſſer le mérite de l'acquiſition.

Comment, me dira-t'on, eſt-il donc bien difficile d'aprendre aux hommes du moins les premiers élémens de la politeſſe ? C'eſt le métier de la gouvernante la plus ſimple, & il ne faut que la plus petite attention du monde.

Quoi ! plier l'humeur d'un enfant dès qu'il a de l'humeur, lui aprendre à bien parler dès qu'il articule, à bien marcher, a bien manger, ſur-tout à bien lire de toutes façons, à écouter avec fruit, a être civil avec tout le monde, voilà préciſement à quoi ſe réduit la politeſſe de l'enfance ; on n'a qu'à perfectionner ces commencemens à meſure que l'âge avance. Se peut-il que de telles minuties entrent dans vos réfléxions ? Cette repriſe eſt juſte : mais je ne me rends pas ; tant que je ne verrai pas plus d'hommes polis, je dirai toujours qu'on dévroit l'être ; & plus il eſt aiſé de l'être, moins on eſt excuſable de ne l'être pas.

Une mere gâte ſon fils, ou le pere ne le reprend qu'avec aigreur & par caprice. Peut-être l'un & l'autre, diſſipés & inattentifs, regardent-ils de petits ſoins comme une bagatelle dont l'examen couteroit à leurs plaiſirs, & auroit un air trop bourgeois. Peut-être auſſi que, peu polis eux-mêmes, ils n'ont pû donner ce qu'ils n'avoient pas : Voilà les premiers principes de la groſſiéreté des hommes.

Le fond de la politeſſe eſt le même par tout le païs, & pour toute la vie ; mais de toutes les loix c'eſt la plus ſujette à l'uſage local ; & par-tout les uſages changent. Je ne puis donc vous donner d'autres régles de politeſſe que les deux ſuivantes, elles ſont de tous les tems & de tous les lieux. Voyez le monde & liſez

CHAPITRE II.

Des premiers élemens de la Littérature, du progrès dans l'érudition. Dissertation sur les bons & les mauvais Auteurs, & sur le stile ancien & moderne. Etablissement de l'Académie Françoise. Sur le choix des Livres. Sur le bon & le mauvais goût. Contre le faux bel esprit. Du bon esprit.

CEs deux maximes, lire & voir le monde, sont essentielles ; sans cela, point de vrai Mérite. Un ignorant peut-il être estimé ? un ours peut-il être poli ? Déja votre air modeste, l'égalité de votre humeur, votre docilité, votre complaisance, votre éloignement pour tout ce qui est décrié dans les deux sexes, & ce goût précieux qu'on démêle en vous pour les hommes choisis ; tous ces heureux commencemens d'un excelent caractere, sont, j'en conviens, les prémices flâteurs de ce que le public attend de vous. Mais défiez-vous des aplaudissemens meurtriers dont on empoisonne la jeunesse : loin d'en nourrir votre orgueil, recevez-les comme une leçon de vertu. Perfectionnez-vous dans vos exercices pour être plûtôt en état de vous occuper plus utilement. Cultivez avec un soin extrême la bienveillance des vrais amis qui s'interessent à votre perfection. Sur-tout ne perdez pas le fruit de vos études.

Un Auteur anonime nous donna en 1731. l'Introduction aux Belles-Lettres ; lisez-la avec attention & profitez-en ; les conseils en sont instructifs, la critique judicieuse, les matieres bien rangées, le stile pur, & l'élégance naturelle. Quant cet Auteur auroit écrit exprès pour venir à mon secours & me tirer de presse, sor

Livre ne conviendroit pas mieux à mon deſſein. Il y a pourtant une difference dans nos maniéres de conſeiller : il a la complaiſance de vous diſpenſer du Latin, & j'en exige de vous.

Je ſçai combien vous êtes loin des *ba be bi bo bu* fâcheux, dont le Pere du Cerceau parle avec tant de grace, & vous êtes tiré de ces *diſtinguo* rebutans dont le dénouement vous embarraſſoit. Vous commencez même à ne plus ſentir la pouſſiere de l'Ecole : mais quelle idée vous reſte-t'il de Suétone, de Céſar, de Tite-Live, Térence, Ovide, Catule, Horace, Virgile & Ciceron ? Voilà tout ce qu'on pouvoit vous propoſer de meilleur pour l'Hiſtoire, pour la Proſe & pour les Vers. Cependant, convenez qu'avec tous ces ſecours vous n'avez rien apris. La répugnance naturelle que nous avons pour le travail, auquel pourtant les hommes ſont également aſſujettis ſur le Trône comme dans la Cabane, un peu trop de pareſſe, les amuſemens enfantins, & peut-être encore votre imagination ſourde & tardive, tout cela vous tenoit dans un état de langueur : votre eſprit étoit comme dans les langes, ſemblable à un petit corps tendre, qui n'étant pas d'abord bien formé, reſte noué pendant quelque tems. Que faut-il faire pour réparer un retardement ſi préjudiciable ? Ecoutez-moi, ſecondez-moi : & ſi vous êtes raiſonnable, vous ne me trouverez pas difficile. Je vais tirer votre ame de l'inaction, & votre eſprit de ſa léthargie. Vous avez perdu votre jeuneſſe, & je ne vous demande que trois mois pour rendre cette perte imperceptible à tous les Argus de l'Univers. Ne prenez pas ma propoſition pour un paradoxe ; accordez-moi ce terme, & je répond de vous.

Non, ce n'eſt point un prodige que je

vous propoſe. Vous n'êtes pas un grand Docteur : mais le Régent que vous craigniez eſt devenu votre ami, mais vous connoiſſez un homme de Lettres, mais vous avez des Dictionnaires, & dans preſque tous les Livres vous trouvez des notes marginales, qui, en vous facilitant l'intelligence de l'Idiome, vous enrichiſſent de mille connoiſſances merveilleuſes. A ce moyen, votre eſprit dévelopé fera plus de chemin en trois mois qu'il n'avoit fait en dix ans. Je ne prends rien ſur vos exercices, ni ſur vos plaiſirs. Je vous laiſſe les Tuileries, les Spectacles, & les Maiſons diſtinguées où vous êtes ſouhaité. Je n'en veux qu'à votre friſure ; ſoyez propre, mais n'uſez pas en colifichets les jours les plus précieux de votre vie. Je connois des gens en place qui par ce ſeul défaut ne ſont pas encore ſortis de l'enfance.

L'émulation eſt le principe de toutes les vertus morales. Sans elle on n'eſt jamais propre a rien, & par elle on peut tout. Si vous n'en avez pas, vous perdez votre tems à me lire. Si vous en avez, reſterez-vous inſenſible à tous les motifs par leſquels je tâche ſi ſouvent de vous piquer ? Pénétrez-vous donc une bonne fois pour toujours de ce raiſonnement, il eſt bien ſimple. Bien-tôt vous allez vous fixer à un état de vie. Si vous êtes né pour la guerre, quel agrément ne trouverez-vous pas à vous faire aimer de vos camarades, à vous faire eſtimer de vos Supérieurs, à vous faire admettre quelquefois & par goût à la table du Général, à vous trouver élevé tout-à-coup par une action que vous aurez conduite avec prudence, & ſoutenuë avec valeur ? Si vous étiez reſté une brute, un ſot, un homme groſſier, un ignorant ; ou ſi vous étiez devenu un menteur, un débauché, un mutin, un ivrogne ; ſi au lieu

de bien recruter votre troupe, & de remplir vos devoirs ou d'état, ou de bienſéance, ou de politique, vous aviez perdu votre tems & mangé votre argent auprès des coquettes & au jeu, vous n'en ſeriez pas là.

Peut-être prendrez-vous le parti de la robe. En ce cas je ſuis bien ſûr que vous ne ſerez jamais de ces hommes odieux dont je vous parlerai : mais vous n'en ſerez pas moins la honte de votre Compagnie, ſi vous ne ſçavez expliquer un fait, & rendre compte de votre avis. Vous n'avez pas l'eſprit fort étendu ? Du moins ne l'aïez pas gauche. Sçavoir diſtinguer un ſillogiſme d'avec un ſophiſme n'eſt une fatuité que dans l'eſprit d'un fat : & le caractere le plus humiliant de la vie, c'eſt de devenir le jouet de ſes Confreres & le fleau de la ſociété. Combien d'Avocats célebres & de fameux Prédicateurs, qui à vingt ans n'en ſçavoient pas plus que vous !

Je dis donc à tous les jeunes gens, retrouvez ce que vous avez perdu, paraphraſez comme en Seconde, parlez comme en Rhétorique, raiſonnez comme en Philoſophie : mais que les Patru, les Fléchier, les Cheminais, les Fénelons, les Boſſuets ſoient vos Régens, & Cicéron votre Préfet. Cachez votre ignorance ſous le ſçavoir d'autrui, inſtruiſez-vous à *huis clos*. Le patrimoine vous manque ? ſupléez-y par des propres naiſſans ; bien-tôt on vous prendra pour un homme de mérite, & bien-tôt vous le ſerez en effet. En voici la raiſon, je la crois bonne. Si vous m'accordez de bonne grace les trois mois que je vous prie donner aux premiers élémens du ſçavoir, vous prendrez infailliblement du goût pour les Belles-Lettres ; le goût conduit à l'habitude, & l'uſage à la perfection. Voilà donc le chemin fraïé, vous

ne trouverez vous plus que des roſes où vous n'aviez trouvé que des épines. Je vous l'ai dit dans ma Préface, la mine eſt découverte, creuſez.

Cette premiere pratique me paroît de déciſion. Je la négligai quand j'étois à votre âge, & cent fois depuis j'en ai dit ma coulpe; enfin, je l'imagine aujourd'hui pour vous. Quel dédommagement pour moi ſi vous en profitez! Comme Pline, le jeune, je crois jouir des biens que je n'ai pas, quand je ſçai que mes amis en joüiſſent. J'appelle l'amuſement littéraire que je vous propoſe, la peroraiſon de vos études: ſi vous vous y apliquez avec plaiſir, aſſurément vous irez loin.

Souvenez-vous du conſeil que je vous ai dònné. Liez-vous étroitement avec gens de mérite, le profit eſt ſûr, & ces nœuds durent toûjours. Ce n'eſt pas aſſez, fortifiez votre goût naiſſant pour les Belles-Lettres par une précaution que vous trouverez fort utile. Qu'on ne vous trouve jamais ſans quelqu'un de ces Livres portatifs, qu'on apelle un *veni mecum*; par exemple, un Tome de Racine ou de Moliere, de Saint Evremond, de Scaron, de Madame Deshoulieres, Pavillon, Eraſme, ou M. de la Roche-Foucault; ſur-tout ne perdez jamais votre Horace de vuë. Nous en avons une édition en petit avec les remarques de Jean Bon; elles ſont admirables & d'une latinité ſi ſimple, qu'elles vous feront ſentir ſans peine mille beautés originales que ſans elles vous n'auriez pas aperçues. Conférez le texte & ces notes avec la traduction paraphraſée de la ſçavante Madame Dacier. Si par tous ces ſecours vous n'en devenez ni plus riche, ni plus fécond, ni plus orné, brûlez mon Livre.

Ceci pourtant demande une autre précau-

tion, je ne me défie pas de votre esprit, mais je me défie de votre mémoire. Le profit d'un jour n'est pas tout le fruit que vous devez tirer de la lecture, & votre mémoire ne peut pas contenir tout le commerce de votre vie. Il est donc infiniment important de déposer en lieu sûr le suc que vous pourrez exprimer de la lecture & de la conversation. Combien de traits instructifs ou brillans dont vous voudriez être l'inventeur ! le tems viendra que vous les mettrez en place, & quoique renouvelez, ils paroîtront nouveaux : mais vous ne recueillirez rien de votre esprit ni de l'esprit des autres, si tous les soirs vous ne vous rendez compte à vous-même du commerce de chaque jour. On a dit que le Marchand de mémoire avoit fait fortune, & que le Marchand d'esprit n'avoit pas étrenné. En effet, l'homme porte si loin l'orgueil, que suivant Madame Deshoulieres :

Nul n'est content de sa fortune
Ni m'écontent de son esprit.

C'est sans doute un très-grand avantage d'avoir la mémoire heureuse, elle est la dépositaire des richesses de l'esprit ; il y a même beaucoup de gens en qui elle tient lieu d'esprit : & quand on a lû de bonne heure, on ne perd presque jamais rien de tout ce qu'on a lû : mais il est bien plus heureux d'avoir beaucoup d'esprit. Faites donc commerce d'esprit, achetez en gros, & n'achetez que du bon : revendez en détail & à bon marché meublez bien le magasin avant que d'ouvrir, & commencez par tenir un bon regiſtre. A ce moïen, quand vous serez dans le cas de fournir un Sermon, un Plaidoier, une Rélation, une Dissertation, ou un Ouvrage plus étendu, vous trou-

verez ſous votre main de bonnes proviſions que vous aurez amaſſées ſans peine. C'eſt à cette précaution que je dois le petit mérite de ce Traité, & la réſſource ineſtimable de ne m'ennuïer jamais.

Je n'ai plus rien à vous dire du Latin, peut-être même en parlai-je un peu trop dans tout cet Ouvrage : mais j'ai crû devoir vous en inſpirer le goût par des citations énergiques. Les endroits où je les place expliquent aſſez aux Dames ce que le texte doit ſignifier. La juſteſſe de leur eſprit leur tient lieu de Dictionnaire, & leur politeſſe fera grace à la néceſſité que je me ſuis impoſée de vous inſtruire. Je vous le repete donc pour la derniere fois, perfectionnez-vous dans la bonne latinité : mais ſouvenez-vous pour toujours que cette acquiſition précieuſe ne peut devenir un tréſor que pour ceux qui ſçavent ajuſter la force du Latin avec les graces du François. Ce ſecret eſt la ſource du vrai Mérite, ce n'eſt pas l'affaire d'un jour ; mais auſſi il procure les plaiſirs les plus parfaits de la vie ; &, ſi mon ſujet me le permettoit, je n'aurois pas de peine à démontrer qu'il eſt encore le plus utile de tous les biens. Ah, que cette fortune eſt difficile à faire ! il n'y a point de rue Quinquempoix pour les talens ; ſur-tout comment vaincre ces deux obſtacles, le défaut de principes & l'inconſtance du goût ? Vouloir fixer le bon goût, c'eſt vouloir fixer le mercure : à l'égard des principes, peut-être y pourroit-on remédier, j'en parlerai dans un moment. Mais pourquoi ces réflexions ? ſi les difficultés vous embarraſſent, l'exemple de nos illuſtres prédéceſſeurs doit vous encourager. Ne nous flâtons pas d'écrire comme eux pour la poſtérité : mais qu'importe ? que cinquante Auteurs, comme moi de la ſeconde claſſe, inſpirions aux

jeunes gens du goût pour les Belles-Lettres; que débrouillés par nos ſoins, ils imitent les modeles qui nous reſtent, que du moins nous les mettions en état de ſentir les beautés qui coulent de ſource chez ces génies heureux qui ſauvent l'honneur de la Littérature : en un mot, qu'ils commencent par nos conſeils, & qu'ils finiſſent par leurs exemples, l'eſpèce ne périra pas.

Il s'agit d'aprendre à penſer juſte, de ſe conformer au bel uſage pour la diction, & d'empêcher nos jeunes éleves de retomber dans le vieux gaulois, ou de contracter ce jargon pitoïable dont la peſte a déja gangrené quelques modernes. Ce monſtre n'eſt propre qu'à rendre, comme dit Boileau, notre langue Allemande en François. Je ſçai que le ſecret d'écrire utilement & au gré des connoiſſeurs, ſupoſe un aſſemblage de dons & de talens que tout le monde ne réunit pas. Je ſçai que l'ivraïe ſe mêle avec le froment, c'eſt à l'expérience à l'éplucher : mais faut-il, comme Dom Quichotte, ſe faire des monſtres pour les combattre ? On ne demande pas que les coups d'eſſai ſoient des coups de maître, & les plus grands obſtacles ne ſont jamais invincibles pour un cœur bien placé. Qu'un pere & un fils aïent de bonnes diſpoſitions dans le cœur & dans l'eſprit, les Belles-Lettres reprendront faveur.

Le premier moïen de réuſſir, c'eſt de ſçavoir parfaitement ſa langue. Tout terme qui n'eſt pas propre & toute conſtruction hazardée gâtent la converſation la plus brillante & le diſcours le plus touchant. Le phébus, le ſtile guindé & empoulé n'eſt qu'un galimathias imaginé par le faux bel eſprit. L'enjouement de Voiture inſpira du dégoût pour l'enflure de Balſac, mais depuis peu la licence a repris ſes

avantages, elle ſuplante l'autorité légitime ; & les petits génies, ces grands parleurs qui ne doûtent de rien, introduiſent de nouvelles erreurs. Pour prévenir cette illuſion, poſſédez à fond l'uſage juſte, naturel & délicat de votre Langue. Vous avez le beau monde & les Dictionnaires : les plus habiles les conſultent tous les jours pour toutes les choſes qui entrent le plus dans le commerce de la vie.

Aprenez donc a bien parler, mais aprenez encore à bien lire. On ſe trompe lourdement ſi on croit que bien lire & bien parler ſoient des bagatelles. Reliſez cent fois les belles réfléxions de M. l'Abbé Dangeau ſur toutes les parties de la Grammaire. Combien de gens qui ne ſçavent ni la valeur ni la propriété des termes, qui les placent mal, dont l'expreſſion eſt groſſiere ou la période obſcure, qui ne ſçavent pas même aſſortir l'adjectif au ſubſtantif, dont l'accent déſigne la Province, ou qui aïant bien parlé ſe rouillent faute d'uſage. J'oſe dire que la maniere de lire demande encore plus de délicateſſe & d'attention que la maniére de parler. On ne lit point une Tragédie comme une Comédie, ni une Comédie comme une Epigramme ou un Madrigal. On ne lit point un beau Sermon comme des Contes de Fées. Il faut faire ſentir la matiere qu'on traite, & la maniere de la traiter. Ne chantez pas en déclamant, ne déclamez pas en parlant, & que ceux qui vous écoutent, en trouvant que vous ne liſez pas comme un ſtupide, ne vous ſoupçonnent pas de vouloir faire le Prédicateur ou le Comédien ; chaque genre, chaque eſpèce demande un goût particulier qui lui eſt propre ; quand on a ce goût, on ne ſort point du naturel.

Il n'eſt point de Livre, quelque beau qu'il

ſoit, qui ne perde de ſon mérite dans l'eſprit même de celui qui le lit, s'il ne ſçait pas le bien lire. La proſe a ſes hémiſtiches comme les vers, & ſes notes comme la muſique ; la ponctuation en indique le repos & les tons différens. Les poſes plus ou moins longues font ſentir toutes les parties de la période : mais ce n'eſt pas aſſez, la prononciation eſt encore infiniment importante. Nous avons des regles de juſteſſe pour la compoſition en proſe, en vers & en muſique. La proſe a ſes points & ſes virgules : les vers on la rime de plus : la muſique a ſes meſures & ſes notes. Le Latin a même cet avantage, que tel qui a apris à faire des vers Latins, ne penſoit pas aſſurément à devenir un Santeuil ; peut-être même ne lui avoit-on pas dit qu'il étoit queſtion ſurtout de bien prononcer la proſe Latine. C'eſt pourtant le premier fruit de ce qu'on apelle au College la Quantité. Quelle honte pour notre ſiécle ! tous les jours j'entends dire *Aintroibo : introibo* ſeroit trop bourgeois pour ces Meſſieurs. Nous n'avons pas pour la prononciation de la Langue Françoiſe le même ſecours de la quantité ; on pourroit y remédier par de nouveaux Dictionnaires, & je ne crois pas cette remarque inutile par raport à la plûpart des François, & à l'Etranger. Aujourd'hui, au défaut de principes j'ai recours à l'uſage ; & puiſque Brébeuf nous a apris que l'Ecriture.

- - - Eſt l'art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux,

pourquoi n'oſerai-je pas peindre les défauts d'une prononciation ridicule ? Que diroit-on de celui qui en parlant ou en liſant feroit d'un trait aimable une choſe inſuporta-ble ? Que peut-

on penſer d'un Muſicien qui a gâté de très-jolies paroles ?

Ha que l'a---mour
Va faire en ce---jour, &c.

Le premier eſt un Ruſtre, le ſecond un Albigeois. J'aimerois autant voir à l'Opéra, Roland ſe plaindre par bémol, & entendre à la Comédie déclamer tendrement les fureurs d'Oreſte. De-là je conclus que tout homme qui parle, qui lit, ou qui chante, & qui fait bref ce qui eſt long, ou long ce qui eſt bref, ne ſçait pas ſa langue, & que tout Muſicien qui place une ronde ſur une ſillabe qui demande néceſſairement une croche, ne ſçait pas ſon métier : ainſi ce qui ſeroit un agrément de plus, devient un barbariſme.

Quinault a tombé dans un autre défaut plus eſſentiel, & qui a pourtant moins frapé : il a péché en pluſieurs endroits contre la propriété des termes ; mais, grace à Lulli, on ne s'en eſt pas aperçû par deux raiſons. Nous donnons plus dans le joli que dans le juſte, & nous ſommes plus ſenſibles à la premiere impreſſion qui flâte l'oreille qu'à la réflexion qui éclaire le diſcernement.

Quand vous rencontrerez de ces fautes groſſieres, n'en confondez pas l'eſpece. Le Muſicien a péché dans le premier exemple, le Poëte dans le ſecond.

Quand il ne vous échapera plus de termes qui ne ſoient parfaitement propres, quand l'épithete ajoûtera de la force ou de la grace au ſubſtantif, quand toutes vos phraſes ſeront naturelles, & quand vous vous attacherez ſurtout à la juſteſſe du raiſonnement, on pourra dire de vous que vous ſçavez bien le François : mais avec tout cela vous parlerez mal, & vous

TAYLOR INST. OXFORD

écrirez mal ſi vous ne ſçavez pas bien prononcer & bien ortographier : & tel eſt notre malheur, que l'ortographe & la prononciation ſont devenues preſque arbitraires, depuis que quelques modernes ſubſtituent des uſage pernicieux à d'excellens principes. Pour moi, ennemi des nouveautés bizarres, je vous conſeille de prononcer *françois* & d'écrire françois : tant que ces abus dureront, notre langue n'aquérera jamais le beau titre de langue morte qui fait tant d'honneur à la latinité.

La nouvelle ortographe qu'on veut introduire auroit des ſuites bien funeſtes, ſi on écrivoit *j'avais* pour j'avois. L'Etranger, qui veut aprendre notre langue, pourroit-il de lui-même recourir au verbe *avoir* pour le bien conjuguer ? Faut-il refondre tous les Livres qu'on a imprimés depuis l'établiſſement de la Monarchie ? Ces innovations ſont pitié. Gardons-nous encore de toute prononciation qui gâte le langage. Point d'accens inutiles, ne dites ni mon *pére* ni mon *paire*. Toute affectation ſuffit pour empoiſonner le plus heureux naturel.

Les diſcuſſions grammaticales ne ſont pas fort réjouiſſantes, mais elles ſont néceſſaires. Les conſeils que je viens de vous donner de bien parler, de bien prononcer, de bien lire, ſont d'autant plus déciſifs, que notre langue eſt pauvre. Moins on a de fonds, plus on doit ſe donner de ſoins pour les faire valoir. Amoureux que je ſuis de la gloire de ma Nation & de la perfection de mes compatriotes, je voudrois que les Peuples les plus reculés aimaſſent à commercer avec nous. Le nom de Louis XIV. attira les Siamois en France : que n'attirons-nous l'Etranger par la même politeſſe qui régnoit alors, & par la ſolidité de notre langage ? Si on l'entreprenoit bien, je ſuis perſua-

dé que notre langue, qu'on aime à parler dans tous les coins de l'univers, deviendroit bientôt mere langue par adoption. Le défaut de termes & de principes eſt la cauſe premiere de la pauvreté dont je me plains, & les conſtructions ridicules, dont je me plaindrai dans un moment, en ſont les ſuites honteuſes.

L'Académie Françoiſe n'eſt-elle pas le Tribunal ſouverain des belles Lettres? Ne pourroit-elle pas aſſembler les Chambres qui ſont répandues dans toutes les Provinces du Roïaume? Pourquoi ne pas compoſer une Aſſemblée de Députés profonds & polis, & choiſir dans le bon ce qu'il y a de meilleut, pour pouvoir tous enſemble, & à la pluralité des voix, décider, créer, aprouver, proſcrire? Ces déciſions ne tarderoient pas à acquérir la force de loi, elles ſeroient bien-tôt confirmées par l'uſage: l'aprentif n'héſiteroit pas à chaque mot: on ne nous accableroit plus d'un jargon miſérable; & ſi quelquefois on ſe permettoit un proverbe populaire, ou une diction à l'antique, ce ne ſeroit que par reſpect pour le bon vieux tems, ou pour honorer plus parfaitement la mémoire de Marot.

La préciſion eſt le plus grand mérite d'une Langue, & le défaut de principes & de termes nous force de recourir à la circonlocution. Nous avons des verbes qu'on ne ſçauroit conjuguer, & des termes qui ſignifient des choſes tout-à-fait différentes. Le faſte d'un orgueilleux n'a point de plurier, les faſtes qui expriment un chartrier ou des archives, n'ont point de ſingulier. Le Héros s'aſpire, & l'Héroïne s'éliſe. Voilà des preuves de la diſette de notre langue, on en pourroit faire un volume. Les Novateurs qui, de leur autorité privée, ſe donnent la licence d'y ſupléer, propoſent tous les

jours au public des composés de leur façon, comme *déraiſon*, *inconduite*, & tant d'autres. Les précieuſes, à leur imitation ne rougiſſent pas de dire qu'une de leurs amies a le cœur d'un *tendre étonnant*, d'une autre, qu'elle eſt d'un *laid affreux*, & de la troiſiéme, qu'elle eſt d'un *précieux inſoutenable*.

Cet air affecté n'épargne perſonne, la contagion s'étend à tout. Un homme de mérite, & dont la plume eſt fort délicate, a donné depuis peu un fort bel Ouvrage au public, mais par un air trop modeſte, il a craint dans ſa Préface de paſſer pour un homme *avantageux*. J'ai deviné ce qu'il vouloit dire : la pudeur ſied bien, & ajoute beaucoup au mérite ſupérieur. Mais *avantageux* placé là n'eſt pas françois. Il eſt fort avantageux d'avoir un grand nom, de grandes dignités, une fortune conſidérable, plus encore d'avoir des talens & de la vertu. Enfin, il eſt avantageux à cet Auteur d'avoir fait un beau livre, mais il n'eſt pas devenu un homme plus *avantageux*. Ces innovations fourmillent dans tout ce qu'on nous donne de plus beau. Puiſque tant d'Ecrivains s'érigent en créateurs & en légiſlateurs du langage, ne ſeroit-il pas juſte que l'Académie revendiquât la compétence, qu'elle arrêtât le progrès du déſordre, & qu'elle fournît des éclairciſſemens & des ſecours aux eſprits modeſtes qui aiment la juſteſſe & la préciſion? Eſt-il indifférent à la gloire d'un Etat d'aprendre à bien parler?

Les abus contre leſquels je me récrie ſe renouvellent de tems en tems. J'ai oui dire *un gros plaiſir*, *on eſt venu pour vous voir*, *Madame chante comme on ne chante point*, *il eſt vrai de dire*, *je me ſuis laiſſé dire*, *on a voulu me dire*, *vivre d'une certaine façon*; aujourd'hui c'eſt *un quelqu'un*, demain ce ſera *un quelque*

que choſe. Enfin, tous les jours l'eſprit de nouveauté introduit des impertinences de cette eſpéce qui font rire tout le monde, mais dont preſque tout le monde contracte l'habitude, & qui, loin d'enrichir la langue, en font un parfait jargon. Je les pardonne au petit peuple, mais je ne les pardonnerois pas à un Ecolier de ſixiéme. Il convient à mon Maſſon de dire des *Maiéraux*, & à mon Tailleur de dire une *demi'aune*. Mais je ſuis *étonamment* étonné qu'une femme de qualité me demande comment je *m'emporte*. Je ſerois tenté de répondre brutalement que je ne m'emporte guéres; que n'aïant ni crainte, ni deſirs, & qui plus eſt; point d'ennemis, je n'ai pas d'occaſion de m'emporter. Pourquoi me dire que j'ai *bain du bain*? J'ai peu de bien, mais j'en ai aſſez, je n'en ſouhaite point davantage, & grace à Dieu, je me porte fort bien. Je ne ſuis point miſantrope, mais en un mot, je veux qu'un François aprenne à parler françois, & qu'il ne prenne pas la Place Maubert pour Verſailles.

Je paſſe legerement ſur cette Méchanique. Trop d'exemples & un plus long détail ſeroient ennuïeux, je commence à m'en ennuïer moi-même. On s'accommode plus aiſément à ce qui eſt de goût, qu'à ce qui n'eſt que du reſſort de la premiere Scholaſtique. Je ne puis pourtant me refuſer à cette derniere réflexion. Je ſuis étonné que le langage barbare, qui étoit en uſage autrefois, dont Vaugelas crut nous affranchir, n'ait pas garanti la France pour toujours de ces innovations téméraires qui gâtent juſqu'à des gens d'eſprit. Une langue qu'on veut ſçavoir dans toutes les parties du monde doit-elle reſter arbitraire! Dire qu'un Auteur eſt original, & qu'un homme eſt bon, c'eſt un très-grand éloge. Dire qu'un tel eſt original, ou

un bon homme, c'eſt une dériſion. Notre langue dépend donc du caprice, du ton & du geſte ? S'il eſt vrai que cette confuſion faſſe horreur, on me pardonnera d'avoir oſé m'en plaindre, & de finir ces remarques par celle de Racan.

Si le monde fut pris des plus judicieux
Pour une Comédie au tems de nos ayeux,
Peut-être qu'aujourd'hui l'on veut jouer la farce.

Pour les hommes bien formez tout ce que je viens de dire eſt de trop ; c'en eſt trop peu pour l'homme tardif qui a beſoin de hauſſer le pas, s'il veut les atteindre. J'ai tâché de le mettre en chemin par des détails qui ne ſont pas trop de ma ſphére, & j'ai fait un effort aux riſques de plaire moins ; la matiére n'eſt pas trop amuſante. Ce qui me reſte à dire ſur la littérature, doit être regardé comme le fruit des trois mois que j'ai demandez. Je ſupoſe ce terme utilement employé, & je paſſe tout-à-coup au bon goût ſur les ouvrages d'eſprit. Nous irons par dégrez, mais on ne ſçauroit apprendre trop tôt à s'y connoître.

Je n'entreprends pas de fixer le bon goût, je cherche à l'inſpirer. Je crois le deviner, mais je ne ſçaurois le définir. C'eſt un ſentiment qu'on ne ſçauroit peindre, c'eſt le je ne ſçai quoi de l'aimable érudition. C'eſt l'aiman d'un eſprit juſte & la bouſſole d'un diſcernement délicat. Il épure les prémieres connoiſſances, il perfectionne les heureux commencemens, il ouvre & il étend le génie, il éleve & il contient l'imagination ; la juſteſſe le nourrit, le brillant l'amuſe ; il eſt ami de la noble ſimplicité & des graces naturelles. Diſcret dans ſes jugemens, on ne le voit jamais d'un air dédaigneux mépriſer le médiocre, & il déploye toute ſa vivacité pour

mettre le beau dans tout ſon jour. La raiſon eſt le flambeau des hommes, il eſt le flambeau de la raiſon. En un mot, ſans le bon goût la renommé ne mettroit pas le ſceau à l'immortalité des grands hommes.

A Paris, cette Capitale du monde, on trouve grace à la magnificence & à l'attention de nos Rois, des Chaires publiques pour toutes les Sciences. On n'y en trouve point pour le bon goût. C'eſt un don qui n'eſt pas fondé ſur les regles. Ne cherchons donc pas à le connoitre, tâchons de le ſentir. Pour juger ſainement d'un bon Livre, il faut de la ſcience, du diſcernement & du bon goût. Ce Héros invincible, ce Prince ſi redouté de nos Voiſins, le grand Condé, qui avoit autant d'eſprit que de valeur, diſoit, que la beauté d'un Livre devoit ſe faire ſentir, & qu'on ne pouvoit la perſuader à qui ne la ſentoit pas.

Si vous avez les organes bien arrangez & bien déliez, ſi vous avez la conception nette, prompte & juſte, ſi vous ſçavez vous défier finement des illuſions de votre eſprit, ſi vous aimez à conſulter les Écrivains juſtes & délicats; enfin, ſi vous ſentez du plaiſir à lire avec réfléxion & avec choix: à toutes ces marques je devine que vous êtes né avec du goût. Que ce tréſor eſt précieux! c'eſt la plus grande grace que vous puiſſiez recevoir de la nature; c'eſt un diamant ſans prix, mais il eſt brute encore: c'eſt à vous à le dégroſſir, & à lui donner le brillant ſans en diminuer le poids. Devenez-en le Lapidaire, faites bien valoir ce ſentiment heureux que vous portez au fond de vous-même; & votre eſprit s'enrichira tous les jours.

Il s'agit aujourd'hui de faire fructifier ce germe qui commencera à poindre, vous en avez un moyen infaillible, c'eſt de vous faire un pré-

cis de ce que vous entendrez & de tout ce que vous lirez dans les Livres vieux ou nouveaux qui ont de la réputation ; vous aprendrez à mettre chaque choſe dans ſon ordre : le trop vieux pour le rajeunir, l'obſcur pour l'éclaircir, le diffus pour vous reſſerrer, le médiocre pour l'embellir, le beau pour vous former, le très-beau pour vous élever.

Il eſt bon de ſçavoir un peu la chronologie de la littérature, il n'eſt pourtant pas néceſſaire de remonter à des tems trop reculez. Les curieux attentifs à la maniere dont on parloit & dont on écrivoit au tems de nos ayeuls, fixent ordinairement l'époque de cette moderne antiquité au Régne de Saint Louis. Ce fut alors que parut le Roman de la Roſe. Le ſtile n'en eſt preſque plus intelligible ; mais tout uſé qu'il eſt, on en ſent encore l'énergie. Tout ouvrage où l'on trouve de l'eſprit, ſera toujours à l'abri de la preſcription. On lit dans ce Roman.

Lais d'amour & ſonnets courtois.

La tendreſſe ſe fait ſentir dans le gothique comme dans le moderne : tous les Siécles ont eu leur Quinault. Nous trouvons dans les Recherches de Paſquier mille choſes curieuſes, des anecdoctes, des notes littéraires & des notes hiſtoriques. Il m'a apris que Thibault de Champagne avoit fait cette chanſon pour Blanche de Caſtille, mere de Saint Loüis.

Autre choſe ne m'a amour méri
De tant que j'ai été de en ſa baillie :
Mais bien m'a diex par ſa piété gari
Quand échapé je ſuis ſans perdre vie, &c.

Je ne vous raporte ces deux citations que pour vous faire ſentir le changement du langage : on parloit gaulois, mais enfin on s'entendoit, &

à force de rafinement, nous commençons à ne nous plus entendre. Binet, en parlant de ceux qui écrivent avec feu : dit que la premiere fureur eſt la plus naïve, & que la lime trop de fois miſe, au lieu d'éclaircir & de polir, ne fait qu'uſer & corrompre la trempe ; on énerve le ſtile en croyant l'enrichir.

Le langage ſe purifia un peu ſous le régne de François I. Ce grand Roi favoriſa les Belles-Lettres. Marot, l'original Marot, parut. Paſſez rapidement ſur tout ce qui le précéde, mais attachez-vous à cet excélent Auteur, dont le bon goût & les graces naïves ont guidé les plus accrédités de nos modernes, & fourniront, comme celle de Voiture, de l'eſprit à toute la poſtérité.

Deux autres Écrivains ſe ſont fait de la réputation, Montagne & Rabelais. S'ils avoient écrits de nos jours, on les eſtimeroit davantage. Liſez-les, & vous retournerez à Marot. Ces trois hommes du ſeiziéme ſiécle avoient des dons tout différens. Montagne, plus pur & plus moral que les deux autres, étoit trop cauſtique ; c'étoit un miſantrope poli qui penſoit juſte, mais je lui trouve trop d'emphaſe & trop peu de liaiſon. Pas un de ſes Chapitres ne tient ce que le titre annonce. L'agrément de Marot durera toujours, celui de Rabelais a perdu ſon crédit. Cet Auteur poſſédoit toutes les Langues, ſur-tout les Orientales. Perſonne n'a porté plus loin la profonde érudition ; mais ſes obſcurités & ſes ordures ont fait tort à ſa mémoire, comme la licence & la débauche nuiſirent à Marot.

Peres de familles, & vous, jeunes gens, belle matiére à réfléxion ! combien de bons ſujets, dont l'eſprit eſt terni par la ſaleté des mœurs, par la licence du ſtile & par la groſſiereté ! C'eſt le talent enfoüi, c'eſt la lumiere ſous le boiſ-

ſeau ; au contraire, la politeſſe & la modeſtie ſont toujours d'un grand relief pour un mérite médiocre. Sans le ſtile effrené de Rablais, on trouveroit un grand plaiſir à deviner ſes Enigmes, & ſans la licence de Marot, il aprendroit à lire à tout le monde.

Je vous tiens un peu trop long-tems dans les campagnes arrides de l'Arabie pierreuſe, mais

Il faut paſſer par les peines
Pour arriver au plaiſir.

Ils arrivent enfin ces jours fortunez où le regne le plus glorieux de la Monarchie devoit être le triomphe le plus parfait des Belles-Lettres. Tout ce qui devoit accompagner Loüis XIV. devoit être grand. Un Miniſtre, dont les connoiſſances étoient auſſi vaſtes que le génie, travailla avec le même ſuccès à la gloire de ſon Maître & à la grandeur de l'Etat. Il ne penſoit pas moins à s'immortaliſer lui-même, mais en grand politique, il falloit commencer par immortaliſer ſon Roi. Les deux plus ſuperbes établiſſemens du Royaume étoient faits long-tems avant lui. Charlemagne avoit fondé vers l'an 700. l'Univerſité de Paris : celle de Milan l'apelle ſa ſœur, & celle de Pavie, ſa mere ; nous la regardons dans tout le monde Chrétien comme le bouclier de la Foi, *ſtudium Pariſienſe fundamentum Eccleſiæ.* Vers le milieu du troiſiéme ſiécle, Robert Sorbon, Aumônier & Confeſſeur de Saint Loüis, fonda la Sorbonne. Par ces traits ſeuls, les noms de ces deux Princes méritoient déja d'être imprimez en Lettres d'or dans les faſtes éternels. Charles, le premier Roi de la ſeconde Race, & le premier de nos Empereurs, eſt canoniſé par ſes vertus, immortaliſé par ſes exploits, & reconnu pour toujours le

Conſervateur du Patrimoine de Saint Pierre. Belle matiere à panégyrique !

La troiſiéme Race ne devra rien à la ſeconde. Louis IX. après avoir fait quantité de fondations Royales, qui ſont autant de monumens de majeſté & de ſainteté, meurt à la veille de conquérir les Saints Lieux ! Belle matiére à parallele ! mais attendons encore un moment, la matiére ſera bien plus abondante.

Que reſte-t'il à faire au Cardinal de Richelieu pour éterniſer le Regne de ſon jeune Maître ? Il devine à ſon air que tout au moins il atteindra ſes prédéceſſeurs ; même zéle pour la Maiſon de Dieu, même goût pour la gloire. Tout dès l'enfance du Prince l'annonce pour le modèle des Rois. Le Cardinal forme un grand projet que Louis XIV. pouvoit ſeul exécuter ; combien de Rois avant lui l'avoient tenté inutilement ? il s'agit d'extirper l'héréſie. Le Miniſtre commence l'ouvrage, le Maitre l'acheve. Si le Cardinal n'a pas fondé la Sorbonne, du moins il la rebâtie avec une magnificence Royale, il en augmente l'utilité par de riches donations, & il fait pour les Belles-Lettres, ce que Sorbon avoit commencé pour la conſervation de la Foi ; ce Miniſtre toujours grand dans ſes vûës, toujours juſte dans ſes proportions, devient en même-tems le Protecteur de l'Evangile & le Fondateur de l'aimable ſçavoir. Il loge la Théologie dans le Temple du Très-Haut, & l'érudition dans le Palais de nos Rois. A ce moyen Louis XIV. devient réellement & par acquiſition le Pere des Sçavans, comme il étoit par ſucceſſion le Fils aîné de l'Egliſe. Voilà l'établiſſement de l'Académie Françoiſe : liſez-en l'Hiſtoire par M. Péliſſon.

Jeunes gens, ſi vous avez du goût pour les Lettres, ſi vous digérez la répétition que je

vous ai fait faire de vos études, ſi vous m'avez paſſé ces termes qui ſentent la férule, & que les Dames ont pris pour du Grec; enfin, ſi votre génie s'étend, ſi votre pénétration vous éleve au-deſſus de votre matiere, ſi votre goût ſe rafine & vous porte ſans confuſion du bon au meilleur, je viens de vous ouvrir un beau champ. Seroit-il indigne de vos premiers ſoins de vous eſſayer vous-mêmes ſur les talens, pour leſquels vous vous ſentez plus de diſpoſition: mais ne montrez vos eſſais qu'à vos amis. Les fruits précoces paſſent auſſi vîte que les fleurs. Nous n'avons que Paſchal & Moréri dont les commencemens ont été des prodiges. Hâtez-vous donc, mais hâtez-vous lentement, enhardiſſez-vous ſans préſomption, ſans orgueil. Plus on répand d'eſprit, plus on en acquiert. Tous les Auteurs, dont je vous propoſerai bien-tôt la lecture, vous en fourniront la preuve & l'exemple.

Quand le Cardinal de Richelieu établit l'Académie, il ne s'attendit pas, ſans doute, de donner à ce Corps reſpectable tout le luſtre qu'il reçût bien-tôt après. L'émulation piqua tous les eſprits, mais la perfection ne peut être que le fruit d'un travail aſſidu & d'un progrès heureux. Vous avez lû & relû Boileau: il vous a plû, ſaiſi, enlevé, & cette pointe ſatyrique, que nous aimons tous un peu trop, eſt peut-être ce qui vous a flâté le plus. Reliſez-le aujourd'hui dans un eſprit tout différent, cherchez à vous inſtruire. C'eſt de tous nos Ecrivains le plus propre à vous faire ſentir la différence du bon & du mauvais goût. Le Pere du Cerceau l'apelle le Prévôt du Parnaſſe; cette qualification eſt merveilleuſe: en effet, ſans le redoutable Boileau, la France alloit être peuplée d'inſipides Auteurs. Depuis que le Roi & ſon Miniſtre eurent protegé les Belles-Lettres, tout le monde ſe mêla

d'écrire, j'amais on ne barbouilla tant de papier, on croyoit mériter une penſion quand on avoit fait relier des fadaiſes; d'abord les ſots y furent pris. On n'en fut pas long-tems la dupe, le bon goût prévalut. Boileau enrichit ſon Libraire, & en ruïna vingt autres. Que devinrent les *Jonas*, les *Clovis*, les *Calprenedes*, *les Cyrus* ?

Il faut compter, dit le marchand,
Tout eſt encore dans ma Boutique. Boil.

Je vous ai conſeillé de faire des remarques ſur tout ce que vous lirez, mais ce conſeil ne tend qu'à vous épurer le goût. Ne prenez donc pas une broderie legere pour du drap d'or. On nous inonde depuis vingt ans de mille niaiſeries qui ne ſont pas même dignes de la notte critique d'un homme délicat. Faites des Extraits, mais des Livres qu'on lit, qu'on relit & qui courent le monde. Pour juſtifier ma maniere de penſer, reliſez ce que je vous ai dit ſur le méchant exemple; là il étoit queſtion de vos mœurs, ici il s'agit de vous former l'eſprit: il falloit bien choiſir vos amis, il faut bien choiſir vos Livres. Les mauvaiſes compagnies vous gâteroient le cœur, les lectures fades ou groſſieres vous gâteroient le goût. Quand vous trouverez ſous votre main l'homme de Cour d'Amelot de la Houſſaye, ou l'Homme univerſel du pere de Courbeville, deux bons Traducteurs de Balthaſar Gracian; quand vous trouverez le Traité des Paſſions du P. Senaut, les Voyages de Cyrus par M. de Ramſay, avec ſon Traité de la Mytologie; vîte, écrivez, faites de longs extraits, tout eſt bon. Mais je ne ſuis pas aſſez curieux du martire pour extraire un ſeul tome de Cyrus de Scudery.

Ne me pardonnerez-vous pas d'avoir inſiſté ſur les regles de la Grammaire, & d'inſiſter

encore ſur le choix de vos lectures, ſi ces conſeils vous conduiſent aux graces de l'érudition ? Les termes proſcrits & preſcrits, les conſtructions à l'antique, les impertinentes innovations ont dû ſervir à vous décraſſer le diſcernement. Aujourd'hui aidez-vous un peu vous-même. Comparez le ſtile de 1630. au ſtile de 1660. vous ſentirez tout-à-coup la revolution étonnante des Belles-Lettres. Vous le verrez paſſer rapidement de la foibleſſe à la force, du guindé au naturel, du galimathias au ſublime. Diſtinguez bien l'original, l'imitation, la traduction & la paraphraſe ; ce ſont des talens, des goûts & des beautés differentes, qui, bien placées, ont bonne part à la perfection. Plus vous ſentirez cette différence, plus vous aprocherez du bon goût. Si c'eſt un miſtere pour vous, il faut vous le développer ; ſouffrez donc le détail, & inſtruiſez-vous tout-à-la-fois, ou par les exemples, ou par les contraires. Je ſçai que la ſcience des détails n'eſt pas fort aimable : mais, avant que de parvenir aux graces, il faut commencer par l'utilité.

Boileau ne pouvoit pas ſuporter quo'n fût d'aſſez mauvait goût pour preférer Théophile à Malherbe & Racan. Boileau avoit raiſon : mais moi, très jeune encore, je tirai de ce raiſonnement une conſéquence très-fauſſe ; je crus qu'on ne pouvoit efacer ni Racan, ni Malherbe. Je lûs, & je fus détrompé. Une petite Diſſertation ſur leurs ouvrages pourra ne vous être pas inutile ; liſez-les avec les obſervations de Ménage ſur Malherbe ; elles ſont d'une grande inſtruction. Racan avoit du feu, il étoit à la mode, il faiſoit aiſément des vers, il diſoit même que ſes vers avoient *du nom aſſez*. Il eſt vrai que ſa réputation a duré quelquetems, mais ſon ſtile tient encore du Gaulois ;

il n'avoit pas de principes, il ne ſçavoit aſſurément pas le Latin, j'oſe dire encore qu'il ne ſçavoit pas parfaitement le François. Une critique judicieuſe impoſe la néceſſité de parler juſte ſur les Ouvrages d'eſprit, pourvû que la ſincerité ne bleſſe pas la politeſſe. Racan en felicitant M. de Bellegarde des bontés que Louis XIII. avoit pour lui, diſoit :

De ſes plus beaux deſſeins tu fus toûjours complice.

Complice placé-là ne fut jamais François, il n'eſt pas même Gaulois. On partage le péril & la gloire, on inſpire la ſageſſe, on imite la vertu, on eſt dépoſitaire d'un ſecret, on donne un conſeil ſage, on aplaudit ſans adulation; mais on ne ſçauroit être complice que d'un mauvais deſſein ou d'une action lâche. De cette réfléxion, jeune homme, ſentez la néceſſité de ſçavoir la propriété des termes. Un éloge & une offenſe ſont les deux contraires. Mais un bon eſprit pardonne le terme en faveur de l'intention.

Voici une autre expreſſion qui n'eſt pas moins impropre que la précédente; elle eſt dans une Ode bachique.

De ce nectar délicieux,
Qui pour l'excélence précede
Celui même que Ganimede
Verſe dans la coupe des Dieux.

Le vin de Champagne eſt fort au-deſſus du vin de Brie, mais il ne le précede pas. Quand même l'Auteur auroit voulu dire qu'on avoit commencé par boire le Champagne, la conſtruction n'en ſeroit pas moins vicieuſe. La Poëſie doit embellir le langage au lieu de le défigurer. J'aime fort un vin *mouſſeux* quand il a un grand

fond de vin ; mais ſi la mouſſe lui donnoit un air louche & un goût plat, je n'en boirois guere.

Il faut vous laiſſer une idée de toutes les fautes de differente eſpece pour vous aprendre à n'y pas tomber. Nous liſons dans une autre Piéce,

Enfin la neige & la glace
Font à la verdure place.

On ne ſouffre plus ces énormes tranſpoſitions : la rime ſe fait entendre & devient cheville, l'attention ſe laſſe, & la chute fait dormir au lieu de reveiller. Racan eſt encore plein d'autres tours & d'autres expreſſions qu'il faut éviter abſolument depuis qu'ils ont été ſagement proſcrits par le bel uſage. *Plaindre ſon martire, ſoupirer ſes douleurs, aucunes fois, reconfort, ramentevoir, prince l'aiſe de nos jours, ſiécle doré, l'ire des Dieux, des courroux, des patiences, des fougeres* : toutes ces expreſſions ne conviendroient qu'au Roman de la Roſe.

On contracte ſi aiſément les mauvaiſes habitudes & le mauvais goût, que dans une chanſon aſſez nouvelle qui commence par *flambeau des cieux*, vous trouverez que l'onde *ſemble plaindre ſon tourment*, c'eſt parler comme Racan. *Plaindre ſon martire, plaindre ſes peines*, pour dire qu'on eſt pareſſeux, & qu'on veut s'épargner des ſoins, ou pour dire qu'un homme plein de ſes chagrins les conte à tout le monde, ſont deux façons de parler également ridicules. Qu'un ami tiéde, au lieu de voler au ſecours de ſon ami, ne marche qu'à pas de tortuë, on ne dira point qu'il plaint ſes pas : de même l'homme qui ſouffre ſe plaint de ſes malheurs, & ne plaint point ſes malheurs.

Il paroît que du tems de Racan & de Malherbe, on outroit les figures, ſur-tout l'allégorie

& l'hyperbole. Racan dit dans un endroit,

Mes larmes de mon lit ont fait une riviere.

Et Malherbe, bien plus long-tems vanté que Racan, eſt tombé dans un grand nombre de fautes de cette eſpece. Après l'affreux aſſaſſinat de Henri IV. l'un des plus grands Potentats que le Soleil ait éclairé, Malherbe fait parler la Reine Marie de Médicis au feu Roi ſon mari.

L'image de mes pleurs dont la ſource féconde
Jamais depuis ſa mort ſes vaiſſeaux n'a taris,
C'eſt la Seine en fureur qui déborde ſon onde
Sur les quais de Paris.

Cette Strophe a beſoin de commentaire. Peut-on comparer les pleurs d'une perſonne affligée à un fleuve en fureur qui ſe déborde ? Aujourd'hui même que le don des larmes eſt d'un grand ſecours pour les douleurs hipocrites, de beaux yeux peuvent-ils devenir des ſources intarriſſables ? Cette comparaiſon bleſſe l'oreille & le bon ſens. La conſtruction eſt tellement tranſpoſée, qu'avant le troiſiéme Vers l'on n'entend pas ce que les deux premiers ſignifient. Je ne ſuporte pas plus aiſément cette autre façon de parler. Peut-on dire qu'un homme dont le cœur eſt preſſé par un violent chagrin.

Par le canal des yeux vuidant ſon amertume,
Cherche d'être allégé ?

Souvenez-vous qu'il faut écrire clairement & naturellement, & que l'hyperbole doit être meſurée & circonſpecte. Ce n'eſt pas un conſeil, c'eſt un précepte. Gravez-le bien dans votre eſprit, il eſt de Quintilien. *Licet omnis hyperbole ſit ultra fidem, non debet eſſe ultra modum.* Examinez ſi le texte eſt rempli, ſi la matiére eſt ſuivie, ſi le bon ſens domine, ſi les

ornemens ſont bien placez. Les grandes beautés du bon vieux tems ſont au-deſſus des révolutions du ſtile ; de même, de petits mots nouveaux, joliment couſus, ne prouvent ni talens, ni goût, ni eſprit. L'eſprit ne ſe contente pas de mots, il demande des choſes.

Autre conſeil important. Si votre imagination trop vive vous entraîne, & ſi vous vous trouvez embarraſſé ou par le fond du ſujet que vous ne ſçauriez éclaircir, ou par des figures qui pourroient l'orner, mais que vous ne ſçauriez mettre dans un beau jour, retournez ſur vos pas. Il n'eſt point d'embelliſſement ſans clarté. C'eſt une des grandes maximes d'Horace, *& quæ deſperat tractata niteſcere poſſe, relinquit.* Je reviens encore pour un moment à Malherbe.

J'ai trouvé dans les obſervations de Ménage ce beau mot de Publius Mimus : *Fortuna vitrea eſt, nam cum ſplendet, frangitur.* Il paroît que Ménage étoit bien perſuadé que cette penſée avoit été paraphraſée par Malherbe, & traduite par M. Godeau. Je le crois comme lui. Cependant, nous trouvons tous les jours les mêmes penſées dans de grands Ecrivains en qui l'eſprit eſt naturel, qui ne courent point après l'eſprit des autres, & qui ſont fort loin du miſerable métier de Plagiaire. Malherbe dit :

N'eſperons plus, mon ame, aux promeſſes du monde,
Sa lumiere eſt un verre, & ſa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.

Ces Vers ont de la beauté. Il y a cinquante ans que dans tous les Couvens du monde on les aprenoit aux Penſionnaires. Il eſt pourtant vrai qu'ils paroiſſent plus beaux qu'ils ne ſont. Les révolutions de la vie montrent tous les jours qu'on ne ſçauroit fixer la faveur ni la fortune.

Nous ne pouvons pas même fixer l'ortographe, le langage ni la maniere de penſer : mais de ce que les biens de cette vie ſont fugitifs, dira-t'on que le vent des diſgraces empêche l'onde de la faveur de ſe calmer ? ce tour eſt obſcur & aproche du *Phébus*. La Traduction de M. Godeau eſt bien plus ſimple & plus élégante.

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Cette même traduction ſe trouve mot pour mot dans le Cid : mais ne ſoyez pas étonné que ſans être plagiaires, les uns des autres, les plus grands Ecrivains diſent la même choſe, ſur-tout quand il s'agit de traduire littéralement en vers. Nos meilleurs Livres vous en fourniront bien des exemples. Quand on a l'eſprit juſte, on ſe rencontre aiſément dans la façon de penſer ; comme la vérité n'eſt qu'une, la juſteſſe eſt toujours la même.

Après des hommes ſi reſpectables ne me prendra-t'on point pour un téméraire, ſi j'oſe dire que la paraphraſe & la traduction ne me flâtent pas ? je les trouve trop littérales. Rien n'eſt plus inconſtant ni plus bizarre que la fortune, mais elle ne ſe caſſe pas comme le verre dont le brillant a ébloui ces célébres Auteurs. Je trouve la comparaiſon trop métaphorique ; ſi j'avois à peindre les mouvemens convulſifs d'un avare, d'un jaloux, d'un plaideur, d'un vindicatif, j'aimerois fort a paraphraſer cette belle expreſſion de Virgile : *Magno curarum fluctuat æſtu.* Je pourrois dire que la mer en fureur n'eſt pas plus agitée que leur ame : mais je ne comparerois pas leurs ſoucis & leurs ſoins à des flots irritez. Le ſtile trop figuré devient ſouvent un logogriphe.

Balſac apeloit Malherbe ſon pere, cependant

il ne put s'empêcher de railler assez plaisamment ce vers,

Rendons par mes soupirs ma douleur reconnuë.

Pour moi je me recrie hautement contre ceux-ci :

. . . . *Diront la vaillance*
De son courage & de sa lance.

Le terme de vaillance est usé, mais qu'il est bien placé dans l'Epitaphe de M. de Turenne!

Turenne a son tombeau parmi ceux de nos Rois,
C'est le fruit glorieux de ses fameux exploits,
On a voulu parlà couronner sa vaillance,
Afin qu'aux siécles à venir
On ne fît point de différence
De porter la Couronne ou de la soutenir.

Dans Malherbe, vaillance & courage forment un pléonasme parfait, & je ne puis souffrir la vaillance d'une lance. Je sçai que le Poëte a voulu personifier *lance*. Cette figure est belle quand elle est bien placée. Si vous en voulez sentir toute la beauté, lisez la conversation ingénieuse de Bachaumont avec un fleuve, lisez ce que Santeüil fait dire à la Seine, quand nous nous promenerons ensemble je vous en parlerai : lisez enfin le Voyage de Munich de l'Abbé Régnier. Ces traits m'ont paru beaux & très-beaux.

Déja nous avons vû le Danube inconstant,
Qui tantôt Catholique & tantôt Protestant,
Sert Rome & Luther de son onde,
Et qui comptant bien-tôt pour rien,
Le Romain, le Luthérien,
Finit sa course vagabonde
Par n'être pas même Chrétien.
Rarement en courant le monde
On devient plus homme de bien.

Ceux qui n'ont pas l'eſprit fort bon, ni aſſez d'uſage du monde, s'étonnent de ce que les Auteurs entrent dans des détails qui leur paroiſſent fort inutiles. Voici ma réponſe, elle ſurprendra. Je m'aviſai un jour en aſſez bonne compagnie, de répéter ce trait de l'Abbé Régnier. Un nouveau débarqué, que le hazard avoit introduit, me demanda très-ſerieuſement s'il étoit vrai que le Danube eût changé de Religion.

Il eſt pourtant vrai que notre Poëſie a de très-grandes obligations à Malherbe; on peut dire qu'il l'a tirée du cahos, & ſi la plûpart de ſes Ouvrages nous rapellent trop le vieux ſtile & l'ancien goût, du moins lui ſommes-nous redevables en partie de la perfection où ſont parvenus ceux qui l'ont ſuivi. D'ailleurs, quelques unes de ſes piéces ſont des chefs-d'œuvres. Rien n'eſt plus beau que la derniere ſtance de ſa conſolation à Caritée ſur la mort de ſon mari: Comparez-la avec ce que vous venez de lire ſur la mort de Henri IV. vous trouverez deux hommes tout différens.

Le tems, d'un inſenſible cours,
Nous porte à la fin de nos jours.
C'eſt à notre ſage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous conſoler de ſa fuite,
En le ménageant comme il faut.

Je n'ai rien lû de plus beau que ce fragment; cependant M. de Ségrais, cet homme d'une ſi grande réputation, donnoit la préférence à la quatriéme.

De combien de jeunes maris
En la querelle de Paris
Tomba la vie entre les armes,
Qui fuſſent retournez un jour,
Si la mort ſe payoit de larmes,
A Mycennes faire l'amour!

Qu'on me pardonne ma franchiſe, j'oſe avouer que je penſe tout autrement que Ségrais. Le premier ſizain que vous venez de lire eſt d'un ſtile naturel, clair, délicat & moral qui durera toûjours : le ſecond eſt une énigme. Etoit-il néceſſaire de ramener Caritée au ſiége de Troyes, & de lui peindre Illion en cendres ? Pourroit-on donner un ſecond tome de l'Illiade pour une lettre de conſolation ? Je ne crois pas qu'un Homére François prît aujourd'hui un ſi long détour. Nos Femmes Illuſtres ſçavent bien que pour parvenir aux honneurs de la guerre, il faut renoncer quelquefois aux douceurs de l'hymen. On pleure la mort d'un fils unique, ou d'un époux tendrement aimé, & n'en déplaiſe à Boileau, nous avons plus de trois Artémiſes en France. Enfin,

A vaincre ſans péril on triomphe ſans gloire

Et pour l'Epouſe aimable d'un jeune Héros :

La gloire eſt une rivale
Qu'on doit toujours redouter.

Si le Grand Sobieski n'avoit pas quitté la Reine pour voler au ſecours de l'Empereur Léopold, peut-être la Capitale d'Autriche ſeroit-elle tombée au pouvoir des Muſulmans : & quand, par le ſort inconſtant des armes, cet auguſte Roi auroit été la victime de ſa valeur, auroit-on parlé François en diſant que ſa vie étoit tombée entre les armes des Turcs ? Toutes ces façons de parler ne laiſſent pas une haute idée du ſtile qui avoit cours avant Malherbe ; il ne ſe faiſoit pas beaucoup plus de ſcrupule de hazarder des rimes que des conſtructions. Jupiter ne rime point avec chanter, ni fer avec triompher, & pere ne rime point à terre. Si vous en doutez, conſultez le Dictionnaire de Trévoux.

Malherbe nous a laiſſé une traduction de quatre Vers qui ſeuls valent tout un Livre ; le François eſt auſſi énergique que le Latin. Le Pere Bouhours en a porté le même jugement. Horace dit : *Pallida mors æquo pulſat pede regum turres, pauperumque tabernas.* Il ſemble que Malherbe ait ſurpaſſé l'original ; ces Vers ſont ſçus de tout le monde :

Le pauvre en ſa cabane où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix,
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en ſauve pas nos Rois.

Voilà un grand modèle pour la traduction, Un Ecolier doit s'attacher aux termes, & le bon Traducteur à l'eſprit de l'Ecrivain. C'eſt le caractére dominant de l'illuſtre Ablancourt, de M. de Toureil ſur les Philippiques de Démoſthènes, & de M. de Sacy ſur les Lettres de Pline. Liſez-les avec fruit, vous apprendrez à traduire.

Voici deux exemples d'une mauvaiſe & d'une excélente traduction de la belle réfléxion de Catule ſur la néceſſité de mourir.

Soles occidere & redire poſſunt :
Nobis, cùm ſemel occidit brevis lux,
Nox eſt perpetua, una dormienda.

Ronſard, qui dans ſon tems pourtant faiſoit le réformateur des termes & du ſtile, a dit,

La Lune eſt coutumiere
De naître tous les mois ;
Mais quand notre lumiere
Eſt éteinte une fois,
Sans nos yeux réveiller
Faut toujours ſommeiller.

Vous ne reſpirez-là que vieux ſtile, tout

forcé, mauvais goût ; mais Péliſſon va vous donner un avant-goût de tout ce que vous trouverez dans ce grand Académicien.

Le Soleil ſe couche & ſe leve :
Sa premiere courſe s'acheve,
Et bien-tôt un autre la ſuit.
Mais quand la fiére deſtinée,
Finit notre courte journée,
Ce n'eſt plus qu'une longue nuit.

J'ai cité Balſac : ne ſeroit-ce point lui qui auroit donné lieu à la Comédie des Femmes ſçavantes, ou des précieuſes ridicules dont j'ai parlé ? jamais perſonne ne s'eſt tant écarté du naturel : juſques dans le ſtile épiſtolaire il ſe jettoit dans le Phébus : cependant il le contrôloit dans ceux même qui en étoient le plus éloignez. Il mandoit à ſon ami Voiture qu'il étoit impoſſible *de plier la gravité de ſes Vers, & de les abaiſſer juſqu'à la familiarité de la converſation ordinaire.* Cette maniere de parler eſt préciſément ce que Moliére fait appeler par ſes Héroïnes *Colet monté* : d'ailleurs rien n'eſt plus mal fondé que ce reproche. Malgré la révolution du langage, Voiture n'a rien perdu de ſa réputation, & nous n'avons rien de plus naturel & de plus enjoué que ſa Proſe & ſes Vers. Auſſi faiſoit-il les délices d'un cercle où toute la France alloit puiſer du beau & du bon eſprit.

Second exemple du très-laid & du très-beau ; l'un & l'autre forment un contraſte parfait. Du Bélay voulant tirer une comparaiſon d'un confluent, dit :

Comme du haut des montagnes,
Alors que la neige fond,
Deux hardis Fleuves ſe font
Divers cours par les campagnes,
Et puis en une vallée

Venant à ſe joindre en un,
Courent à bride avalée
Avecques un nom commun.

Qu'a-t'il entendu par deux hardis Fleuves? Le Rhin eſt impétueux, mais il n'eſt pas hardi. En quelle plaine trouve-t'on deux Rivieres? Quand la Marne, l'Oiſe & l'Eure ont groſſi les eaux de la Seine, court-elle *à bride avalée* prend-elle la poſte à Roüen pour aller coucher au Havre? En vérité cette façon de s'exprimer fait autant d'horreur que Madame Deshouliéres fait de plaiſir dans ſon Idyle ſur le Ruiſſeau.

Près de la fin de votre courſe
Vous êtes plus fort & plus beau
Que vous n'êtes à votre ſource:
Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.

. . . . . .

Ruiſſeaux que vous êtes heureux!
Il n'eſt point parmi vous de ruiſſeaux infidèles.
Lorſque les ordres abſolus
De l'Etre indépendant qui gouverne le monde,
Font qu'un autre ruiſſeau ſe mêle avec votre onde,
Quand vous êtes unis vous ne vous quittez plus.

Voilà du plus mauvais & du meilleur; optez ſi vous le pouvez: ſi vous ne le pouvez pas, n'écrivez jamais; contentez-vous d'admirer à propos, c'eſt beaucoup. Peut-être que du Bartas avoit puiſé ſa Poëſie dans l'Hipocrène de du Bélay. Il a cru nous laiſſer une haute idée du pouvoir de Dieu, en diſant;

Dieu, notre Dieu n'eſt pas un Dieu nud de puiſſance.

Trois Dieux dans un même vers! Cet hom-

me-là ne ſçavoit pas ſon Catéchiſme. L'hémiſtiche eſt affreux, & un Dieu nud de puiſſance ne ſeroit pas un grand Saint. Un homme nud de richeſſes eſt donc habillé de pauvreté ? Si on admettoit ce jargon déteſtable, on verroit bientôt l'ignorance habillée d'orgueil, & les Belles-Lettres parées de galimathias. Des piéces ſi pitoyables pourroient faire valoir le Poëme de la Madeléne ; du moins le ridicule me fait rire, & je me réjouis l'imagination en voyant un Carme ſe partager entre le Mont-Parnaſſe & le Mont-Carmel.

Le bon homme Bertault devoit avoir de l'eſprit. A travers de ſon langage gothique, on aime à retrouver l'heureuſe ſimplicité de la ſage nature. Sa maîtreſſe inventa peut-être la mode qui regne aujourd'hui ; elle préféra un diſcours fleuri à de tendres ſentimens, & Bertault, comme un cigne qu'on tuë ; lui chante *avec amour & ſimpleſſe :*

Quand vous vous ſentiez émouvoir
De ſes paroles charmereſſes,
S'il vous eût plû ramentevoir
Ma ſervitude & vos promeſſes.

Je dois vous dire un mot de l'Imitation & de la Paraphraſe que je vous ai annoncées. Quand vous voudrez paraphraſer, choiſiſſez un Texte heureux & fécond, aſſujettiſſez-vous aux régles, & laiſſez aller votre eſprit. Si vous avez du feu, de l'ordre & de la juſteſſe : ſi vous ſçavez effacer & vous élever, vous réuſſirez. Le P. Cheminais eſt un exemple infaillible ; il réunit la force, la grace & le pathétique : il auroit fourni un Carême entier avec un Pſeaume ou une Epître de Saint Paul ; il ſaiſit le cœur & enleve l'eſprit. Prédicateurs de la troiſiéme claſſe, reliſez-le cent fois, & ne nous diſtri-

buez plus en Chaire ni fleurettes ni laudanum, ramenez-nous à l'Evangile, & rentrez dans votre état.

L'Imitation eſt un peu plus aſſujetiſſante que la paraphraſe, en ce qu'il faut entrer, & pas à pas dans le goût de l'original. En voici deux modèles parfaits. On croit lire Voiture & Balſac dans les deux Lettres de Boileau. On croit entendre parler Horace à Mœcène quand Madame Deshouliéres parle à M. Colbert.

Les exemples ſont goûter les principes, de-là vient que je les employe alternativement, dans l'eſprit de faire plus d'impreſſion. S'il vous prend envie d'écrire en proſe ou en vers, commencez par éviter les fautes groſſieres, après quoi devenez délicat juſqu'au ſcrupule. Soyez ſur-tout extrêmement attentif à ce que vos vers ſoient naturels, ſans être proſaïques; de même donnez de la nobleſſe & de l'harmonie à votre proſe, mais ne la rimez pas. La Poëſie reſſemble trop à la proſe quand l'hémiſtiche n'eſt pas aſſez marqué, ou quand le ſtile n'eſt pas aſſez élevé; & la proſe paroît rimée quand un membre de la période eſt meſuré comme un vers de huit ou de douze ſyllabes. L'eſprit du Lecteur prend le change, il attend une phraſe qui acheve le raiſonnement, & il lit un vers. Obſervez bien encore que votre période n'approche pas même de la rime, ſans quoi vous tombez dans une cacophonie qui bleſſe l'oreille. Je ſouffre quand je trouve *guére* trop près de *guerre*: évitez donc de faire rencontrer au repos de votre phraſe deux maſculins ou deux féminins quand ils forment une maniere d'uniſſon. Prenez un heureux milieu entre le plat & le *Phébus*. Point d'épithétes inutiles. Liſez & reliſez les Maîtres de l'art, attrapez avec eux le bon goût, qui eſt au-deſſus des régles.

Prenez garde de donner dans un écueil bien pernicieux pour l'esprit des jeunes gens. ils ne s'attachent qu'à ce que nous apelons *stile colifichet* ou *crême fouetée*. Je le passe à 15 ans, on ne connoit ni le bon ni le beau. Mais à 20. il est tems de sçavoir que rien n'est beau que le vrai, que rien n'est durable que le solide. Autrefois les jeux de mots, les quolibets, les pointes & les équivoques étoient des ornemens de conversation, c'étoit l'esprit à la mode, on en salissoit le papier. Heureusement le bon goût a proscrit ce langage des Halles qui dégrade la raison & l'esprit. N'en faites jamais usage, de peur d'en contracter l'habitude. J'opose à ce corps étranger, que j'apelle un *Polipe*, une maniere de parler très-populaire, mais que je trouve énergique. J'en conclus qu'il y a bien des gens *qui font semblant d'avoir de l'esprit*. En effet, combien de prétendus beaux esprits n'ont la cervelle meublée que de quelques jeux de mots ! Ils forcent la conversation, pour trouver occasion d'en placer quelqu'un à tort & à travers. Un connoisseur les méprise, ils ne trompent que les sots. Il est pourtant vrai qu'une pensée juste, placée dans une diction délicate, peut recevoir un nouveau brillant par un badinage gracieux ; mais en général les jeux de mots sont des agrémens postiches qu'il ne faut pas amener de loin, & qu'on doit employer rarement, parce qu'il est difficile de les faire rencontrer avec la justesse.

Nous en avons une infinité d'exemples en laid & en beau ; je ne vous en citerai qu'un de chaque espece. Pasquier, dont tout le mérite consistoit à faire des Nottes, dit que du Bélai se vantoit mal-à-propos d'être l'inventeur du Sonnet, puisqu'on connoissoit cette sorte de Poësie du tems de Saint Louis. Cette remarque

que n'étoit pas fort néceſſaire aux curieux : cependant Paſquier s'attache à l'orner de tout ſon eſprit : il dit donc que du Bélay *ce trompette avoit été le premier ſonneur de Sonnets.* J'aime fort à entendre jouer de la flûte, ſonner de la trompette, & donner du cor : mais je préfererois le carillon de trois cloches caſſées & le cornet effrayant des poſtillons d'Allemagne *à la trompette d'un ſonneur de Sonnets.*

Je viens de vous bleſſer l'oreille, je vais la flâter. Parmi nos plus grands hommes, perſonne n'a mieux mérité la vénération publique que M. de Fénelon, Archevêque de Cambray : j'en dis un petit mot en parlant du bon eſprit, il s'agit ici d'un jeu de mot. En 1699. le Pape Innocent XII. qui eſtimoit infiniment M. de Cambray, fut moins ſcandaliſé du Livre qu'il venoit de mettre au jour, que de la chaleur de quelque Prélats qui en pourſuivoient la condamnation. Il leur répondit *Peccavi exceſſu amoris divini, ſed vos peccaſtis defectu amoris proximi.* J'oſe rendre ce beau mot en François, pour ceux qui n'ont pas les premiers élémens de la latinité.

Fenélon a péché par trop d'amour divin, Vous autres par trop peu d'amour pour le prochain.

Les Ultramontains ont du feu & de la ſagacité, ils aiment les expreſſions brillantes & les tours lumineux : les jeux de mots leur conviennent mieux qu'à nous.

Le contraſte que je viens de vous propoſer ſur le jeu de mots vous conduit à bien de réfléxions. J'ai choiſi ce que je ſçai de plus mauvais & de plus beau en ce genre, pour aider votre eſprit, qui, trop jeune encore, n'aperçoit pas peut-être le point de perfection au premier coup d'œil. Reliſez ce que je vous ai dit du bon goût,

& vous ſentirez qu'il eſt pour l'eſprit ce que la vertu eſt pour le cœur ; vous conclurez que l'un ſans l'autre ne ſçauroit former le vrai mérite ; puiſque c'eſt à ces deux dons eſſentiels que tout doit aboutir. Comment donc perfectionner votre mérite naiſſant ? Deux moyens uniques ; l'exemple & l'action.

Ne voyez que des pervers, vous nourriſſez le vice : ne voyez que d'honnêtes gens, vous nourriſſez la vertu. De même, ne voyez que des ignorans, des eſprits gauches ou peſans, des hommes durs & groſſiers, des entêtez argumenteurs éternels, des *Sçavans* pédans de profeſſion, ou de ces gens à pointes fades qui ne ſont que des *ſonneurs de ſonnets*, on évitera votre commerce, & il ne vous reſtera que la reſſource d'écrire comme Paſquier. Au contraire, approchez le plus que vous pourrez des modèles que je vous propoſe dans tout mon Livre, & peu-à-peu vous ſentirez que votre goût s'épure, vous gagnerez un degré de perfection. Souvenez-vous donc pour toujours que le vice s'enracine à meſure que la vertu s'évapore, & que l'eſprit ſe rouille à meſure qu'on s'écarte du bon goût.

Que je ſerois content de vous ſi le beau mot d'Innocent XII. vous inſpiroit la curioſité de ſçavoir de quoi il s'agiſſoit entre M. de Fénelon & les autres Prélats. Peut-être ne comprenez-vous pas qu'on puiſſe pécher par trop d'amour pour Dieu. Liſez, & vous trouverez que M. de Cambray n'avoit pas ſuivi ce conſeil de l'Apôtre, *ſapias ad ſobrietatem.* Quinault par un contraſte affreux, a fort mal-à-propos traveſti dans ſa morale le même trait de S. Paul.

Ce n'eſt pas être ſage
D'être plus ſage qu'il ne faut.

M. de Fénelon, homme de la premiere qualité, vaſte & ſublime génie, réuniſſant en lui l'univerſalité des dons & des talens, ſaint Prêtre, grand Prélat, Sçavant du prémier ordre, & charitable juſqu'à l'excès, l'un des plus grands ornemens de l'Egliſe & de ſon ſiécle; enfin, cet homme choiſi par Louis XIV. pour l'éducation de nos Princes, pouvoit bien dire à Dieu comme le Prophête : *zelus domus tuæ comedit me;* mais il a outré ce zèle, Au contraire, Quinault célébre Profeſſeur de galanterie, n'a cherché qu'à nous gâter le cœur par une traduction empoiſonnée. *Corruptio optimi peſſima.* J'aurois dit à M. de Cambray, *ſapias ad ſobrietatem:* & je dis à tous ceux qui, voulant imiter Quinault, font les marchands d'eſprit aux dépens de la Religion, *non ſunt miſcenda ſacra profanis.* Si vous voulez entrer dans le détail, ouvrez l'Hiſtoire de l'Egliſe : il eſt vrai que celui à qui nous avons l'obligation de continuer l'ouvrage précieux de M. l'Abbé Fleury, eſt encore loin du trait hiſtorique que j'ai cité, mais vous le trouverez dans l'Abregé de M. Dupin; ornez-en votre Bibliothéque. Vous avez lû ſans doute les élémens de l'Hiſtoire, c'eſt la premiere leçon qu'on donne aux enfans, dès qu'ils ſçavent aſſembler des mots. L'Abregé de M. Dupin eſt dans le même goût. Je voudrois ſeulement qu'il ne fût pas par demande & par réponſe comme un Cathéchiſme; il en contiendroit plus de faits, & on ne veut rien perdre d'un ſi excélent Auteur. Ce Livre eſt d'une très-grande utilité; il ne faut que quinze jours pour le lire avec fruit, & peu de fortune pour l'acheter. L'homme pareſſeux craint des Livres de longue haleine : Le curieux peu riche craint les Livres trop chers; & tel ſeroit en état de faire de la dépenſe, qui aime mieux reſter Maître-ès-

Arts chez Bacchus, Licencié à Cithére, & Docteur en Droit, que d'acheter M. de Fleury.

Ceux qui jugent des Livres avec goût & sans partialité, n'en ont jamais lû de meilleur que le sien; cependant, il trouve des frondeurs. Mais pourquoi? C'est qu'on n'aime plus la vérité. Ce doit être pourtant le caractére essentiel d'un bon Historiographe. Il est impossible de lire M. de Fleury sans apprendre & sans se pénétrer de sa Religion. Qu'on ne s'y trompe pas: ce sont deux choses. Que ne m'est-il permis de dire un petit mot du caractere personnel de cet illustre ami! Jamais homme ne fut plus sçavant & plus simple, plus humble & plus élevé, puisqu'il étoit au-dessus de l'élévation même; il étoit doux, affable, officieux, homme vrai, faisant toujours plus qu'il n'avoit cru pouvoir faire; pas un mot qui ne fût une politesse, pas une action qui ne fût une vertu. Enfin, il étoit associé avec M. de Fénélon à l'éducation d'un Prince qui auroit fait l'honneur & la félicité de la Monarchie.

Achetez ce Livre précieux, faites-en la nourriture de votre esprit & de votre ame, faites-en l'extrait. Portez vos remarques sur trois colomnes: que l'une contienne la matiere principale; l'autre l'époque des faits & des événemens, le nom des Auteurs & la page des Livres; que la troisiéme vous mette au fait des Potentats contemporains, pour vous conduire plus facilement à leur Histoire personnelle. Usez de cette méthode dans toutes vos lectures, & vous deviendrez homme de mérite; voilà tout le mystère de la Littérature. En effet, le seul exemple que je vous propose est une espece de formulaire qui peut vous conduire à tous les degrez & à toutes les especes du sçavoir; c'est une Chronologie des Papes, des Héréfies, des

Conciles, & des intérêts particuliers de la Cour de Rome avec les autres Cours ; cette ſcience eſt abſolument néceſſaire.

Si une fois vous prenez du goût pour la lecture, ſans néanmoins vous enterrer dans votre Cabinet, plus vous ſçaurez, plus vous voudrez apprendre ; & ſans rien perdre du ſçavoir vivre, vous enrichirez votre eſprit. Trop d'étude nous rend ſombres & abſtraits, trop de retraite nous rouille, & trop de monde nous diſſipe ; nous n'aimons à trouver ni trop ni trop peu d'eſprit. Ne donnez dans aucune de ces extrêmités : cultivez votre mémoire : étendez, mais amuſez votre génie, perfectionnez votre goût, mais ne décidez pas ; plaiſez enfin par vos diſcours & par vos manieres : cet aſſemblage heureux fera de vous un homme de mérite. Mais que ce mérite ſe montre comme malgré vous : C'eſt un crime de bleſſer l'amour propre d'autrui. & entre la flâterie & la ſincérité, le milieu eſt bien délicat.

Il naît tous les jours des occaſions où l'amour propre ſouffre vivement de l'ignorance : on eſt honteux & comme deshonnoré. Si vous avez toujours négligé le commerce des morts, vous ne ſerez jamais agréable aux vivans. Une ignorance craſſe nous laiſſe dans un goût faux ſur tout, qui fait qu'on n'eſt préciſément propre à rien. Quelqu'un a dit que l'homme ſage doit employer la premiere partie de ſa vie à s'entretenir avec les morts, la ſeconde avec les vivans, & la derniere avec ſoi-même. Belle leçon ſur l'emploi du tems & ſur l'uſage qu'on doit faire de ſon eſprit !

Les hommes, dit la Bruyere, devroient employer les premieres années de leur vie à devenir tels par leur étude & par leur travail, que la République elle-même eût beſoin de leur in-

duſtrie & de leurs lumieres, qu'ils fuſſent comme une piéce néceſſaire à tout ſon édifice, & qu'elle ſe trouvât portée par ſes propres avantages à faire leur fortune, ou à l'embellir.

Jeunes gens, que cette leçon eſt belle ! exprimez-en toute l'énergie ; recueillez-en tout le fruit : liſez ſouvent vos Auteurs : ſi vous avez ſuivi mes conſeils, vous n'aurez plus de peine à les déchiffrer. Ce n'eſt plus ce poids accablant qui ſurchargeoit votre mémoire, c'eſt la ſource de la bonne érudition : nos plus habiles n'en ſont que des truchemens polis. Ce n'eſt plus la voix d'un Précepteur effrayant, d'un Régent ſévere ; ce ne ſont plus

Un pédant porteur de triſteſſe,
Des Livres de toutes couleurs,
Des châtimens de toute eſpece.

M. Rouſſeau.

ce ſont les dons de la nature, les talens, les beaux Arts : c'eſt votre réputation, c'eſt votre avancement qui vous parlent. En vain la Bruyere auroit-il employé toute la préciſion de l'art oratoire pour rendre ce conſeil plus pathétique, ſi pour vos propres intérêts vous ne le rendez efficace.

Non-ſeulement la lecture eſt le principe du ſçavoir, elle eſt encore le plus utile des amuſemens. Quand on a l'eſprit aſſez revenu de la bagatelle pour pouvoir vivre ſeul, elle eſt d'une reſſource infinie contre les fâcheux qui nous aſſiégent de toutes parts. Aujourd'hui je vous parle une langue étrangere ; mais quand vous aurez fait la triſte épreuve de l'iniquité des hommes, des mauvais cœurs, des eſprits faux, des amis perfides, des humeurs inégales & bouruës, de l'inhumanité ou de la fatuité qui gâtent preſque tout le genre humain, alors vous ſentirez com-

bien il eſt avantageux de ſçavoir ſe paſſer du monde, & combien la lecture épargne de chagrins. Si vous doutez de ma prophétie, liſez la Comédie des Fâcheux.

Commencez donc de bonne heure à vous bien former l'eſprit ; attachez-vous aux principes avant que de paſſer aux ornemens ; aſpirez pourtant au point de perfection dont vous pourrez devenir capable ; mais avant toutes choſes, évitez tout ce qui eſt défectueux. Je me ſuis aſſez étendu contre les termes proſcrits ou hazardés, contre les conſtructions gothiques & populaires, guindées ou triviales : mais je crains toujours pour vous les reſtes pernicieux d'une mauvaiſe éducation, & le funeſte pouvoir de l'habitude. Que ne donneriez-vous pas pour racheter les barbariſmes qui vous échaperont encore, ſi la cruelle demangeaiſon de parler vous domine, & ſi, trop indiſcret pour écouter, vous voulez décider ſur les choſes que vous entendez le moins. Un ſot, un fat, un écolier, une *précieuſe*, une *ſçavante* veut toujours faire le bel eſprit. L'homme ſage cherche toujours à s'inſtruire.

Peres de famille, je vous le repete, reveillez vous : je veux abſolument ranimer votre indolence. Vos enfans ſont d'une aimable figure, déja vous formez des projets en leur faveur, vous étudiez leurs diſpoſitions, & vous avez intention de les placer d'une façon convenable. Ah ! que je crains pour vous & pour eux, ils ſont mal commencés : il eſt vrai qu'en tout vous aimez le bon ordre & l'arrangement ; & vous arrondiſſez votre fortune, mais vous negligez l'eſſentiel. Je ne vois jamais chez vous que des almanachs ou la gazette de Hollande. Hé par préférence à tout achetez des Livres. La politeſſe & l'érudition ſont les plus précieux de tous les biens.

Je ne crois pas qu'on puiſſe pallier une inattention ſi criminelle. Quelques arpens de terre de plus peuvent-ils ſe compenſer contre une acquiſition qui ſubſtitueroit le mérite dans les familles, & pourroit ouvrir les portes de la fortune ? Il n'eſt point de converſation, de repas, de promenade qui ne fourniſſe mille ſujets d'inſtruction. Avez-vous quelque diſcuſſion grammaticale ? ouvrez le Furétiere de Trévoux, la diſpute eſt finie, voilà votre loi. Traitez-vous une matiére plus importante ? feuilletez Moréri, vous voilà à la ſource. Quand je vous dis de Moréri que vous êtes à la ſource, je veux dire qu'il vous met en état d'apprendre : mais je ne vous le propoſe pas comme un Livre infaillible ; on le multiplie à l'infini ; il n'eſt pas toujours très-exact ni ſur les faits ni ſur les dattes ; & tel qui a cru s'immortaliſer dans mon eſprit par un éloge extorqué, n'y a pas réuſſi. Ce Livre eſt pourtant d'une très-grande utilité, pourvû que dans les choſes dont l'examen eſt délicat, & qu'on ne doit décider que ſur le vrai, on ne prenne pas tout ce qu'il dit pour des déciſions. Etes-vous curieux de fouiller juſqu'à la racine des choſes qui nous viennent de chez l'Etranger, d'en connoître la propriété, la valeur & la maniere de mettre en œuvre ? Le Dictionnaire du Commerce eſt un Livre ſans prix ? Peut-on ſe paſſer d'un Dictionnaire Géographique, d'un François-Latin, & d'un Latin-François ? Commencez donc une bonne Bibliotéque ; voilà le fondement d'une bonne éducation. Enrichiſſez-la tous les ans de tout ce qui peut orner & améliorer l'eſprit ; à ce moyen toute votre poſtérité ſentira que mille écus employez d'une façon ſi chrétienne, ſi utile, ſi amuſante, ſont mille fois mieux placez là que dans un coffre fort. Je ſçai bien que je ne propoſe ici que la ſuperficie de

ſçavoir, mais je ne vous exclus pas de la profondeur, & je ne puis vous donner ce que je n'ai pas.

Je voudrois encore que la piéce deſtinée à placer la Bibliotéque, fût ornée d'eſtampes, de deviſes, d'emblêmes, de maximes en proſes & en vers, ſur-tout de cartes de toute eſpece. Nous en avons une infinité qui ſont d'une utilité merveilleuſe, & qui réjouiſſent fort en inſtruiſant. Vous voyez d'un coup d'œil le monde entier & toutes ſes parties, vous trouvez la Généalogie de nos Rois, la Chronologie des Hommes illuſtres, le partage des Empires, le cours des Fleuves, & tous les Peuples de l'Univers: un lambris ſurchargé d'ornemens peut-il paroître auſſi beau? mais on ne veut point faire une réfléxion qui eſt pourtant bien naturelle, c'eſt que tel enfant n'oſe ſe préſenter faute d'éducation, qui ſeroit peut-être devenu la gloire de ſa maiſon & le ſoutien de toute ſa famille.

Je ſçai que mes conſeils ne conviennent pas à un *Arpagon*. C'eſt aſſez pour lui qu'un Tarif ou un Agenda; & en bonne Arithmétique, mille écus doivent lui rapporter cent écus par an. Ici je ne parle que des honnêtes gens du métier: Voilà, me dit-il, en m'éclabouſſant, voilà la bonne érudition. Je rends hommage à ſes vertus, j'en fais l'éloge en plus d'un endroit: mais ma façon de calculer n'eſt pas préciſement la même. Je crois que la meilleur acquiſition qu'on puiſſe faire, c'eſt de donner aux enfans toute l'éducation que l'attention exige, & que la fortune permet; ſans cela ils ne ſeront jamais eſtimez à la Cour, à Paris, ni dans la Province: ils ne s'avanceront ni à la guerre, ni dans l'Egliſe, ni au Barreau: heureux encore ſi la ſociété civile, ne retrouvant en eux que des hommes manquez, négligez & preſque brutes, les re-

trouve du moins vrais, humains & honnêtes gens, parce qu'enfin c'eſt-là l'eſſentiel du vrai mérite.

Quel extrême aveuglement ! un pere aime ſes enfans ; mais ce ſentiment vient de la nature, & lui eſt commun avec la bête. Il travaille toute ſa vie à groſſir leur patrimoine ; mais c'eſt un goût de l'amour propre mal entendu. Quoi, le ſeul animal raiſonnable ne veut pas écouter la raiſon ! il craint de ſçavoir la vraye valeur des choſes, & il ruïne ſes enfans quand il ne penſe qu'à les enrichir. Mais j'ai beau raiſonner, mes ſoins ſont inutiles. L'avarice eſt trop marquée au coin de la réprobation, pour croire qu'un pere avare ſoit attentif à l'éducation de ſes enfans. Moliere qui le fait rire, ne le convertit pas : nos la Fertez, nos Dom Jérômes ont trouvé priſe ſur les autres paſſions ; mais les traits les plus vifs de l'éloquence ne ſçauroient effleurer l'avarice.

Il n'eſt pas poſſible de déterminer le choix de vos Livres, ni de fixer le tems de votre lecture : il y entre trop d'humeur & de goût particulier : cependant après qu'on s'eſt pourvû de tout ce qui eſt abſolument néceſſaire pour l'uſage ordinaire de la vie, & pour remplir parfaitement les devoirs de ſon état, il eſt une infinité d'autres ouvrages dans tous les genres & dans tous les goûts, qui ont mérité une approbation ſi continuë & ſi générale, qu'on peut avec ſûreté les regarder comme des modèles infaillibles. Je vous en citerai un grand nombre propres à vous orner l'eſprit. Préſentement je m'en tiens à la Bruyere ; on l'a imprimé onze fois, & on l'a traduit pendant ſa vie en toutes les langues de l'Europe ; donc c'eſt un Livre d'or ; il a paſſé par la coupèle, quand le public, juge ſage & incorruptible, mais ſévere

& ſouverain, a conſtamment décidé.

Cet oracle eſt plus ſûr que celui de Calcas.
Racine.

Commencez donc votre Bibliothéque par tout ce qui eſt néceſſairement du reſſort de votre langue maternelle, de-là inſtruiſez-vous de votre Religion, paſſez enſuite aux devoirs de votre état; après quoi livrez-vous tout entier à cette aimable Littérature qui a le même mérite dans toutes ſortes d'états, qui ne ſuppoſe & n'exclut point le profond ſçavoir, & qui fait le plus grand ornement d'un galant homme. Démelez enfin les différentes beautez de l'Hiſtoire, de la proſe harmonieuſe & de l'élégante poëſie, & vous approcherez du bon goût. Que ce plan ne vous effraye pas : vous n'êtes qu'à l'entrée de votre carriere; fuſſiez-vous encore plus loin de la perfection, attendez tout du travail & du tems.

Aujourd'hui que le monde va fixer votre attention par tout ce qui éblouit la jeuneſſe, vous ne connoiſſez pas toutes les reſſources de la lecture. Mais bien-tôt le tourbillon vous dégoûtera, vous deviendrez aſſez ſage pour vous ſuffire à vous-même : & qu'importe à celui qui connoît le prix de l'aimable retraite, ſi les étourdis le regardent comme un homme deſœuvré ?

J'aime donc à prophétiſer en votre faveur, qu'un jour vos contemporains, encore trop attachez au monde, vous verront dans un Tivoli gracieux, la ſerpette à la main, & un la Rochefoucault dans votre poche. On ne trouvera dans vos célules ni Livres pernicieux, ni fades Romans, encore moins de ces Peintures abominables, complices muets de la corruption du cœur. Notre imagination a-t'elle beſoin qu'on la ré-

chauffe pour la dérégler davantage ? Mais partout on trouvera un Fleury, un Mézeray, un Cheminais, un Racine, un Moliere ; en un mot, de ces Livres immortels que la critique la plus envenimée reſpectera juſqu'à la fin des tems. Alors loin du Courtiſan, de l'Actrice, des Fâcheux, du Plaideur & du Banqueroutier, vous connoîtrez la valeur de la précieuſe agriculture : dégagé des ſoins dévorans, & revenu pour toujours du tracas des affaires, vous partagerez vos jours innocens entre vos livres & vos amis. Maiſon commode, jardins rians, fruitiers utiles, troupeaux gras, vous vous trouverez au ſiécle d'Iſaac & de Jacob. Mais où prendrez-vous ce goût & cet eſprit, ſi vous n'aimez pas la lecture ? Comme l'ignorance & la ſtupidité dégradent l'homme, l'eſprit & le goût le conduiſent à la perfection. Le bon goût nous apprend à ne lire que de bonnes choſes & à les bien lire : donc il aide infiniment à former & à orner l'eſprit : & l'eſprit par reconnoiſſance a ſoin de nourrir & de perfectionner le goût. Heureux mille fois celui en qui la nature a tranſmis l'un, & à qui l'art a conferé l'autre.

Apprentifs, tout ce Chapître n'eſt que pour vous. Attachez-vous aux régles. Je vais vous encourager par de plus grands exemples ; & ſi vous en profitez, vous pourrez donner l'eſſor à votre génie. Si jamais vous écrivez, obſervez bien que la matiere ſoit ſuivie, que le ſujet ſoit rempli, que vos deſcriptions ſoient riantes ou pathétiques & toujours variées. Soyez précis, effacez, ſuprimez l'inutile, poliſſez, fortifiez. Sur-tout que vos tranſitions ſoient comme imperceptibles, que les termes ſoient propres, que la diction ſoit pure, que la narration ſoit coulante, que l'oreille ſoit toujours chatouillée, que le ſimple ſoit noble, que le beau ſoit natu-

tel, que le ſolide ſoit clair, que le brillant ſoit juſte, que le badin ne ſoit pas bouffon.

Je conſeille aſſez bien, mais comme chacun ſçait,
On conſeille mieux qu'on ne fait.

Vous venez de lire ce que j'ai cru le plus propre à vous former l'eſprit, je vous ai guéri du vieux Gaulois & du *Phébus* moderne, je vous ai cité des exemples du bon & du mauvais goût : aujourd'hui j'attens quelque choſe de plus, tâchez de vous orner, de vous perfectionner, de vous élever par tout ce que nous avons de meilleur dans la Littérature ; & ſi votre état vous diſpenſe de parler en public ou de donner quelque Ouvrage qui flâte la curioſité des hommes délicats, attachez-vous du moins à ces deux premieres parties du Mérite naiſſant qui ſont d'uſage tous les jours, & qui forment les plus doux liens de la ſocieté civile, le ſtile Epiſtolaire & la converſation.

CHAPITRE III.

Du Stile Epiſtolaire ; de la Converſation ; de la néceſſité & de l'utilité de la Lecture ; des jugemens ſur les Ouvrages d'eſprit ; de l'Eloquence ; de la maniere de parler, de railler & d'écrire ; des ſots rapports ; du bon Eſprit ; de la diſſimulation & de l'indulgence pour les défauts d'autrui.

Avec du bon ſens, une bonne éducation & un peu de lecture, il n'eſt pas poſſible de paſſer pour un ſot en compagnie ; & ſi vous avez quelqu'uſage du monde, vous ſçaurez bien-tôt écrire en galant homme. La converſation & les Lettres ordinaires ne demandent pas une grande

érudition. Il s'agit ſur-tout de ne montrer ni trop ni trop peu d'eſprit. Si vos termes ſont juſtes, bien placés & bien ortographés, ſi vos phraſes ſont coulantes & naturelles, & ſi votre ſtile eſt leger & poli, ç'en eſt aſſez, vos Lettres plairont. Commencez donc à mettre en œuvre tout ce que je vous ai dit dans le Chapitre précédent. Quand même il s'agiroit de matieres plus élevées & de commercer avec de très-grands Seigneurs, pour peu qu'on aime à s'inſtruire, on ne manque point au cérémonial. Rien ne déconcerte l'homme qui a de l'uſage & des principes, un ſot eſt embarraſſé de tout. Mais je viens de vous le dire, ne vous laiſſez jamais dominer par la fureur d'étaler de l'eſprit: heureux pourtant ſi les dons, les talens, la bonne Littérature & le bon goût dont j'ai parlé, trahiſſent votre pudeur. En un mot, parvenez à valoir beaucoup ſans le croire. Plaiſez par votre air & par vos manieres, confirmez ces premiers ſuffrages par la douceur de votre converſation, & par la juſteſſe, la politeſſe & la legereté de vos Lettres, & vous ne tarderez pas à vous inſinuer dans tous les cœurs. Ces premiers dons ne ſont pas abſolument l'eſſentiel du vrai mérite; mais on les met en œuvre tous les jours, ils n'attirent point de jaloux, ils ſont néceſſaires pour tous les détails; quelquefois même ils commencent une fortune que le bonheur conduit, ou une réputation que les grands talens achevent.

Le moment eſt venu de faire concourir en vous l'eſprit juſte, l'eſprit délicat, & le bon eſprit. La juſteſſe prouve la ſolidité, c'eſt le fruit d'une bonne judiciaire. La délicateſſe eſt un grand ornement, c'eſt le fruit d'une lecture bien choiſie: peu de gens en ſentent la beauté; les hommes épais ne l'entendent pas, & les ſots

la prennent pour un pédantiſme. Elle eſt d'une grande reſſource quand on commerce avec les morts : avec les vivans, ſouvent c'eſt un martyre. Heureuſement le bon eſprit vient au ſecours des hommes délicats ; mais j'oſe appliquer ici la belle ironie de Madame Deshouliéres.

Il en eſt peu de ce genre maudit.

Bien-tôt vous comprendrez que le bon eſprit, dont je vous parlerai plus au long à la fin de ce Chapître, eſt également l'ouvrage de l'eſprit juſte & du cœur droit ; que par conſéquent il doit nous diriger dans nos façons de penſer, de parler & d'écrire. Mais actuellement vous ne comprenez pas que ce grand don ſoit bien néceſſaire pour de ſimples uſages que vous regardez comme des bagatelles, le ſtile épiſtolaire & la converſation. Détrompez-vous, apprenez la ſcience des détails. Il eſt donné à peu de gens de traduire l'Hébreu, de bien compoſer un Traité de Théologie, de réformer l'Ordonnance, de commander une Armée, de gouverner l'Etat : mais il eſt enjoint à tout le monde de bien écrire & de bien parler. Or ſans juſteſſe on parle mal, ſans délicateſſe on n'écrit pas bien ; & ſi on n'a pas l'eſprit bon, mille fautes legeres, qui ne ſont que des imperfections, paroiſſent des crimes. Gardez-vous donc de railler ceux qui, bien moins élevez que vous, ont eu le malheur de ſe faire un langage groſſier & des manieres dures, ou qui, donnant dans le faux bel eſprit, métamorphoſent le bel uſage en galimathias. Que vous allez entendre de mauvais mots & de mauvaiſes conſtructions, que d'épithétes aſſommantes, que de faux raiſonnemens ! Toutes les Provinces en ont une infinité de cette eſpece. L'effronté prend un ton de crocheteur, le pédant un ſtile ſucré, & le fat craint d'ou-

vrir la bouche. Plaignez-les tout bas, profitez de leurs défauts, dédommagez-vous par la lecture, acquérez le bon goût, c'eſt le ſeul moyen d'ajoûter des graces à l'heureux naturel, & beaucoup d'eſprit au bon eſprit.

Je laiſſe aux Ecrivains, que je vous indique pour des modèles, à vous rendre délicat & juſte; préferez la juſteſſe au brillant; évitez dans vos manieres, dans vos Lettres, dans vos converſations, tout ce qui eſt trop populaire & tout ce qui ſent l'empoix. Je vous ferai ſentir que la médiſance eſt une indignité & une baſſeſſe, & que la calomnie eſt un crime noir. Parlez, écrivez en galant homme, mais ſurtout en honnête-homme. Dans les cas où la maniere d'écrire, où les termes vous embarraſſeront, conſultez vos Livres & vos amis. Ne ſoyez jamais la dupe de l'équivoque, de l'affectation, ni d'une déciſion hazardée. Réuniſſez la modeſtie, la raiſon & le bon goût. Mais quelque mérite que vous deviez à l'art & à la nature, ne vous emparez pas de la converſation. Uſez ſobrement de vos talens & de vos dons, ne revoltez pas le public : il eſt bon que chacun ait de l'eſprit à ſon tour, & c'eſt en manquer que de chercher à en montrer ou trop, ou à contre-tems. L'oſtentation eſt une fatuité; j'aime mieux une ſage retenuë avec le néceſſaire de la raiſon, qu'une volubilité qui m'inſtruit, mais qui m'aſſomme. Mais auſſi quand il faut avoir, ou quand il eſt permis d'avoir de l'eſprit, où en prendrez-vous ſi la lecture ne vous fournit rien ? Comment oſerez-vous vous introduire dans le monde, ſi une érudition legere & gracieuſe ne vous enhardit pas ? Penſez donc à ce que je vous ai dit, voyez le monde, faites des remarques juſqu'à quarante ans, liſez juſqu'au tombeau.

La converſation ne laiſſe pas toujours à notre eſprit aſſez de tems pour des réflexions ſuffiſantes : ainſi elle eſt bien moins inſtructive que la lecture. De-là vient que je vous la conſeille non-ſeulement pour vous former & pour vous orner l'eſprit, pour vous réjouir, pour ne vous point ennuyer, mais encore pour vous apprendre à parler juſte & à ne parler qu'à propos. Dire de bonnes choſes ſur tout ce qui ſe préſente, & ne les dire que d'une façon coulante, legere & naturelle, c'eſt le chef-d'œuvre de l'intelligence : au contraire, ne parler que de Moliere, Quinault & Lulli à une dévote de profeſſion, fatiguer à table des gens choiſis qui ſe réjouiſſent, par des traits hiſtoriques ou par des citations ennuyeuſes, ou vouloir apprendre un Vaudeville à un homme ſage nouvellement en deuil, c'eſt outrer le ridicule. Il eſt encore plus impertinent d'écrire ou de parler à une perſonne très-reſpectable comme à ſon ami particulier.

C'eſt une autre ſorte de fatuité de vouloir débiter à des ſtupides tout ce qu'on a d'eſprit, ou de parler toujours & d'un ton déciſif avec gens qui pourroient vous inſtruire, comme c'eſt une fauſſeté & une petiteſſe d'ame de vouloir briller aux dépens de la réputation du prochain. La Religion, l'Etat, les grands, les abſens, les femmes, toutes ces matieres demandent des ménagemens : mais ſi c'eſt un défaut d'éducation, s'il y a de la honte à montrer de l'eſprit mal-à-propos, il n'y en a pas moins à paroître un ſot auprès d'un homme de mérite.

Si le jeune homme, qui ſe trouve dans un cercle de gens diſtingués, ſçait écouter avec attention : s'il a occaſion de parler, & qu'il le faſſe briévement avec juſteſſe & avec aſſez d'eſprit pour faire ſouhaiter qu'il parle une ſeconde

fois : s'il ſçait par un diſcours juſte & flateur, éloigné pourtant de toute baſſeſſe, prévenir le Miniſtre en ſa faveur : s'il s'inſinuë dans le cœur, & captive le ſuffrage des hommes reſpectés par un mérite reconnu : ſi de-là, ſe retrouvant au milieu des gens de ſa condition & de ſon âge, il badine un peu plus longuement ſur la matiere qui s'offre : s'il fait joliment un conte ſans bleſſer l'orgueil d'un fat qui l'écoute : s'il met les Dames dans ſon parti, parce qu'il ſaiſira toujours le moment d'en dire quelque choſe de gracieux : ſi, s'appercevant que tout le monde eſt content de lui, il ſe contient par retenuë : enfin s'il ſçait écrire dans tous les goûts, ayant toujours égard à l'âge, à la diſtinction, au caractère, toujours legerement, noblement & naturellement : à toutes ces marques je le reconnois un galant homme. Encore un peu d'acquis, je le reconnoîtrois homme de mérite ; mais un deſir trop vif de réuſſir gâte ſouvent les meilleures choſes. Il eſt rare que la démangeaiſon de briller n'entraîne pas les jeunes gens. Je ſçai que leurs converſations ne peuvent & même ne doivent pas être trop ſérieuſes ; mais à tout âge on doit badiner avec circonſpection. A cette condition, M. de Fénelon nous permet de mêler dans nos récréations d'eſprit, ce que Saint François de Sales appeloit *Joyeuſeté* : c'eſt-à-dire, qu'on peut ſe réjouir & réjouir les autres en diſant de *jolis* riens.

Ne croyons pas que pour réuſſir dans la converſation il ſuffiſe d'avoir relu vingt fois l'art de plaire : ce qui plaît aujourd'hui déplaît demain. Telle eſt notre inconſtance, que le ſecret de plaire dépend toujours des manieres, du goût & de l'eſprit qui ont cours ; pourvû néanmoins qu'ils ſoient fondés ſur les regles, ſans quoi la mauvaiſe poſſeſſion ne fait pas un droit

Si un long uſage conſacre, pour ainſi dire, un terme, une prononciation, une maniere de parler, vous pouvez ſuivre le torrent ſur la trace des délicats : mais ſouvenez-vous que tout uſage contraire au ſens droit & juſte ne ſçauroit ſubſiſter. Evitez le plat & le *Phébus*, prenez l'heureux milieu que je vous ai tant recommandé. Reliſez ici le Dictionnaire Néologique, & votre Fléchier, vous ſentirez la différence du ridicule au très-beau.

Il ne faut pas s'attendre que les converſations ſoient toujours égales : elles ſont journalieres, & dépendent de la fortune auſſi-bien que le reſte des choſes. Les paroles s'épuiſent bientôt quand l'entendement eſt ſtérile. L'eſprit fait ſortir l'eſprit, mais il ſe perd avec les brutes. J'ai dit en quelqu'endroit

Avec un ſot on devient bête,
Mais l'eſprit gagne au tête à tête
Quand on ſçait choiſir ſes amis.

La converſation eſt un commerce où chacun doit fournir du ſien. On abhorre les diſeurs de rien & les grands parleurs. Bien écouter & bien répondre, eſt une plus grande perfection que de parler beaucoup & bien, ſans écouter & ſans répondre. Affecter de répandre plus d'eſprit que les autres, c'eſt préſomption, c'eſt fatuité, c'eſt un air de hauteur qui révolte : au contraire, la douceur, la modeſtie, la ſage retenuë & la précaution de faire valoir l'eſprit des autres, eſt le plus ſûr moyen de gagner tous les cœurs.

A l'égard des complimens, les bons ſont ceux qui ſe font ſans régles, & où le cœur parle ſans art. Balſac appeloit les Lettres de compliment des affections en peinture, d'autres les appellent la converſation des abſens. Je ne crains pas de vous répéter ſouvent qu'en écrivant comme

en parlant vous ne ſçauriez trop vous aſſujettir au ſujet, aux perſonnes, au tems & aux lieux. Il vous vient un bon mot, merveilleux même s'il étoit bien placée; mais votre ſujet vous l'interdit, & oubliant le précepte de Quintilien, la fureur de montrer de l'eſprit s'empare de vous, ou l'épiſode vous entraîne; adieu le ſujet & l'attention. Un grand Seigneur vous accable de politeſſe, il va juſqu'à vous appeler ſon ami, il prend du goût à votre converſation, il vous demande des Lettres? ce commerce vous flate: mais plus prompt à vous croire ſon ami que curieux de le devenir, ou vous le négligez, ou vous en abuſez: vous ne ſçavez point dans le diſcours mettre ſon eſprit à ſon aiſe; s'il aime le tour aiſé de vos Lettres, vous vous livrez au torrent d'un badinage trop libre ſans l'accompagner de retours & de ménagemens reſpectueux: ainſi vous manquez une amitié précieuſe, parce qu'au lieu de la cultiver délicatement, vous vous êtes laiſſé goûter par des commencemens trop heureux.

Il eſt encore vrai que la plûpart des choſes doivent leur prix aux circonſtances; ce qui n'eſt qu'un jeu de mots, peut par raport au moment & par la juſteſſe de l'application, devenir une penſée fine. Mais ce n'eſt pas aſſez de bien parler & de bien écrire pour réuſſir parfaitement: on a beſoin encore de l'attention & de la pénétration d'autrui: on a beſoin de rencontrer de bons eſprits & de l'indulgence. Eût-on un fond inépuiſable d'eſprit & de lecture, l'imagination a des momens plus ou moins heureux: nos plus beaux ouvrages ne ſont pas par-tout de la même force. Il eſt des jours favorables pour l'eſprit, comme il eſt des jours favorables pour la fortune.

Nous avons une infinité de recueils de Let-

tres choiſies qui ont eu leur prix dans leur tems; ne les prenez pas ſans choix pour des modèles infaillibles; regardez-les comme des ouvrages fugitifs, dont la réputation paſſagere tombe avec la mode, à moins que le ſtile ne ſe ſoutienne par les ſentimens ou par un grand fond d'eſprit, comme les Lettres de Voiture; liſez ces Recueils, & comme dit la Bruyere, glanez ce qu'il y a de bon. Balſac eſt plein d'eſprit; mais il eſt empeſé juſqu'au ridicule: prenez l'eſprit & laiſſez l'empoix. Le ſtile de Voiture eſt uſé, mais perſonne n'a écrit avec tant de grace. Mêlez ſes agrémens à la legereté du Chevalier d'Her.... prenez la nobleſſe de M. de Buſſi, évitez ſa hauteur: mais ne perdez pas un mot de ſes couſines Meſdames de Sévigné & de Grignan. Le Chevalier de Méré n'a pas été fort long-tems à la mode; devorez la proſe de Saint-Evremont, laiſſez ſes Vers. Je pourrois vous en citer vingt autres de toute eſpece, qui ſont autant d'exemples du médiocre & du beau, du forcé & du naturel. Refondez le tout, exprimez-en le ſuc, choiſiſſez l'excélent, & mettez en œuvre.

On nous a donné depuis peu les amuſemens de l'Amitié: le ſtile en eſt léger, une correſpondance tendre & pure en eſt le motif, une morale douce & polie en eſt le fond. Ou y trouve par-tout le train de la Cour, l'uſage du monde & des réfléxions judicieuſes. La derniere de ces Lettres, ſur l'utilité de la lecture, vous ſera d'un grand ſecours; ſi je pouvois la placer ici, elle orneroit mon Livre & votre caractere.

On dit qu'il faut écrire comme on parle. Si l'on entend par-là qu'on doit écrire naturellement comme on doit parler naturellement: ſi l'on entend que les termes doivent être également propres, la diction pure, le ſtile aiſé & précis: qu'il y a autant de ſortes de ſtile pour

ce qu'on écrit que pour ce qu'on dit, & que ſur le papier, comme dans la converſation, il faut éviter le diſcours ennuyeux & plus encore le galimathias : juſques-là je conviens de toute la propoſition : mais je ne conviens pas qu'un terme hazardé ou qu'une penſée plus brillante que ſolide ne ſoit pas plus pardonnable à celui qui parle qu'à celui qui écrit. Souvent même il échape des fautes heureuſes dans la converſation, qui ſur le papier ne recevroient pas d'excuſe. Pourquoi donc écrivez-vous, me dira-t'on ? j'ai promis de dire ce que je penſe, je n'ai pas promis de le mieux dire.

A ce principe d'écrire comme on parle, que j'admets pourtant avec ces exceptions, j'opoſe ce principe tout contraire, que pour ſçavoir bien écrire il faut ſçavoir bien effacer. Combien en eſt-il, parmi ceux qui écrivent bien, qui dans les lettres les plus familieres voudroient ſouſtraire un terme pour y en ſubſtituer un autre qui eût été plus propre ? Combien qui voudroient racourcir la diction, débarraſſer le ſtile, rendre une penſée d'une façon plus ſimple, mais plus claire ? & combien en eſt-il qui, plus purs encore, avec vingt renvois & autant de ratures, prennent le parti de brûler l'ouvrage ? De-là je conclus que l'écriture demande bien plus de dépenſe que le diſcours. Les belles paroles flâtent l'ouie, mais les belles penſées flâtent l'entendement.

Quand l'intelligence commence à ſe former, on n'eſt pas capable d'apercevoir du premier coup d'œil tout le mérite des excélentes choſes. J'ai oui reprocher au Livre des Caracteres qu'il y avoit trop d'eſprit, & il eſt vrai qu'un ſot a peine à le comprendre : mais ſe pourroit-il qu'un ſi beau défaut fit perdre le fruit d'un Livre ſi précieux ? Si vous êtes dans

le cas, ſi vous n'avez pas encore le don de bien concevoir, il y a un remede : élevez votre eſprit comme par degrés, préparez-le, par la lecture d'un bon ouvrage, à ſentir tout le prix d'un ouvrage meilleur. Voilà le moyen le plus ſûr d'aprendre à bien parler & à bien écrire.

Tendez à la perfection, vous ne ſçauriez mieux faire : mais ne perdez jamais de vuë ce principe fondamental, c'eſt de vous tenir toujours en garde contre l'amour propre qui cherche à vous ſéduire : ſoyez donc infiniment ſévére ſur vos défauts. Bien-tôt je vous parlerai de l'éloquence, & combien en êtes-vous encore éloigné ſi vous vous permettez des épithétes ridicules & le ſtile trop diffus ? Boileau, à qui il a été donné plus qu'à perſonne de dire plus qu'un autre en parlant moins, fait en deux mots un ſot parfait d'un des deux campagnards avec qui il avoit mangé. On ſe met à parler d'ouvrages d'eſprit, & il lui fait dire ?

A mon gré le Corneille eſt joli quelquefois.

Ne ſeroit-ce point l'autre campagnard qui auroit dit que M. de Turenne étoit un joli homme ? De-là comprenez que c'eſt gâter plus les grands ſujets que d'en faire ſottement l'éloge.

J'ai connu des gens capables de très-bien écrire, qui, donnant dans un ſtile trop précis, devenoient tellement abſtraits qu'on ne pouvoit les comprendre. Ce ſont de ces génies obſcurs qui ont beſoin de Commentateurs ; mais peu de Lecteurs ont l'habileté & la patience d'un *Sommaiſe* : & c'eſt de ces ſortes d'eſprits dont les écrirs preſqu'indéchiffrables, ont fait dire à Boileau :

Aux Sommaiſes futurs préparer des tortures.

D'autres au contraire embarraſſent leur ſtile de

tant de parenthèſes, que l'imagination & la mémoire ſont également rebutées avant qu'on ſoit parvenu à la fin de la période. La Motthe dans ſon Iliade n'a pas cru pouvoir mieux peindre l'éloquence de Ménélas, qu'en marquant ſon dégoût pour le ſtile trop diffus.

Et dans un âge ami des ornemens frivoles
Il prodiguoit le ſens & comptoit les paroles.

Un épiſode court, juſte & bien placé, qui ſemble faire corps avec l'ouvrage, eſt un ornement qui ne ſçauroit manquer de plaire aux connoiſſeurs: mais regagnez imperceptiblement le fond de votre matiere, ſans quoi on vous prendra pour un homme égaré qui bat la campagne, & qui ne ſçauroit retrouver ſon chemin, ou pour une imagination évaporée que l'eſprit entraîne, & que la raiſon ne ramene pas.

Ne parlez pas, n'écrivez pas toujours de même ſtile. La même matiere admet des graces différentes: trop d'uniformité marque la ſéchereſſe du génie. La perfection du don & de l'art eſt de varier & de multiplier les ornemens propres aux endroits qui peuvent les recevoir: ce n'eſt pas aſſez de mettre dans un ouvrage de la raiſon & de l'eſprit, il faut les bien placer l'un & l'autre. La raiſon plus ſolide ſe fait un plan, établit un raiſonnement, le ſuit, l'aprofondit. L'eſprit plus vif & plus remuant, au lieu de ſe contenter d'enluminer la raiſon, veut ſe mêler de tout, entrer dans tout, parler ſouvent quand il dévroit ſe taire, & plus ſouvent encore ſe taire quand il devroit parler. Si l'amitié eſt ſœur de l'amour, pourquoi l'eſprit n'eſt-il pas le frere de la raiſon? Cependant ils n'en ſont pas plus unis, & peu d'Ecrivains ont la bonté de les raccommoder. Un jour la raiſon diſoit à l'eſprit:

Si je ne vous ſervois de guide,
Vous ſeriez toujours égaré.
Combien de beaux eſprits ont le cerveau timbré?
C'eſt la ſageſſe qui décide.

Perſonne n'a mieux défini la raiſon & l'eſprit que M. Rouſſeau. Si ce ſtile de la raiſon ne vous plaît pas, j'ai eû tort de vous conſeiller de le lire.

Qu'eſt-ce qu'eſprit? raiſon aſſaiſonnée.
Par ce mot ſeul la diſpute eſt bornée.
Qui dit eſprit, dit ſel de la raiſon.
Donc ſur deux points roule mon oraiſon.
Raiſon ſans ſel eſt fade nourriture,
Sel ſans raiſon n'eſt ſolide pâture.
De tous les deux ſe forme eſprit parfait;
De l'un ſans l'autre un monſtre contrefait.

Quand vous ſerez parvenu à les mettre toûjours de part dans toutes vos façons de parler & d'écrire, élevez-vous, n'allez plus terre à terre, prenez l'eſſor, tendez à la perfection. Si vous êtes ferme ſur vos principes, ſi vous ſçavez en tout conſulter vos Dictionnaires & vos Hiſtoriens, ſur-tout Meſſieurs Fleury & Rollin: en un mot, ſi votre eſprit eſt bien formé, il eſt tems de l'orner par d'autres exemples. Le Regne du feu Roi, fécond en miracles, a produit grand nombre d'Ecrivains qui ſeront dans tous les tems des modèles parfaits: ſentez-en toutes les beautés, c'eſt le ſeul moyen qui puiſſe vous conduire à l'Eloquence.

Serez-vous fâché que je vous repete cent fois des noms que vous ne devez jamais oublier? Liſez, & vous ſentirez que Boileau a fait auſſi-bien qu'Horace, & Moliere mieux que Térence. Corneille dans ſon beau eſt au-deſſus de Sophocle. Racine par ſes vers tendres, corrects, na-

turels & harmonieux, ſera toujours admiré. La Fontaine a ſi bien imité ſes originaux Eſope & Phedre, qu'il les a ſurpaſſés, & il s'eſt rendu lui-même un original que perſonne ne ſçauroit atteindre. Cent fois je vous cite l'Abbé Regnier, Madame deshoulieres, le Pere du Cerceau & Pavillon. Voilà de grands modeles pour tous les genres de poëſie. N'oubliez pas Marot, le Chevalier de Cailly & Charleval. Nous avons encore M. de Fontenelle avec lequel on peut infiniment profiter pour tous les genres.

Voulez-vous vous former le cœur par toute la force & la juſteſſe du raiſonnement, & l'eſprit par toutes les graces de l'art oratoire & par la délicateſſe du ſtile ? relisez cent fois les Fénelons, les Fléchiers, le Cheminais, les Patrus, les Boſſuets & les Bourdaloüés. Il ne faut rien perdre de ces grands-hommes. Quel don d'épuiſer la matiere, d'enlever le lecteur, & de faire trouver trop court le plus long ouvrage ! la derniére lecture vous fera toujours ſentir quelque trait juſte & piquant qui vous avoit échapé. Vous trouverez encore chez les P. Rapin & Bouhours d'aimables & ſages inſtructions. Si vous retournez à la poëſie, n'oubliez pas la Henriade, retenez par cœur les Piéces choiſies de M. Rouſſeau, & quelque choſe de Mad. de Scudery & de Mad. de Villedieu. Je ne finirois pas ſi je voulois vous citer tous nos Ecrivains du premier ordre dans tous les genres & dans tous les goûts.

Je dois trop à la Bruyere pour n'en rien dire : non que j'entreprenne ſon éloge, il eſt fait chez tous ceux qui l'ont lû, & en quel coin du monde ne l'a-t'on point lû ? un *in-folio* de ma façon le loueroit moins bien qu'une ſeule de ſes penſées : je me reſtrains donc à conſeiller à ceux qui m'écoutent, & à ordonner à ceux qui doivent m'écouter, de le relire cent & cent fois. Un ouvrage

qui forme les mœurs en polissant l'esprit, est ce qu'on peut souhaiter de plus parfait.

Il me semble que le don de juger sainement des ouvrages d'esprit est un des plus grands avantages de la littérature. A mesure que l'esprit s'enrichit & se façonne, on aquiert la justesse. La délicatesse vient après, qui nous aprend à démêler le meilleur d'avec le bon : les ornemens se multiplient & paroissent naturels ; voilà le grand chemin de l'éloquence. Mais j'ose dire que la belle prose nous est infiniment plus utile que les plus beaux vers.

La prose est un talent, la poësie est un don. Plus on cultive le talent, plus on l'améliore ; mais le don des vers se dissipe à l'user : il demande un feu brillant & solide dont on n'est pas plus capable au dessous de vingt ans qu'après soixante. La prose demande plus de solidité d'esprit, les vers plus de vivacité d'imagination. Il n'est pas donné à tous de bien lire les vers, moins encore d'en sçavoir faire. Le premier cas est un défaut, mais le second est presque un bonheur, parce que peu de gens font un bon usage de leur esprit. La demangeaison de rimer, ou trop, ou par un malin vouloir, est toujours très-nuisible.

La prose bien plus sage a le même avantage sur la poësie qu'une belle femme sur une autre qui seroit fardée ; aimez les Poëtes, mais préférez les orateurs.

J'aime fort la plaisanterie des Espagnols : ils disent qu'il faut être sot pour ne pas faire deux vers, & fou pour en faire quatre. C'est dire qu'il faut aimer les Poëtes & n'être pas Poëte. L'Abbé Regnier est de cet avis, cependant il a plus rimé que personne : mais ses ouvrages sont si beaux, qu'on lui passe avec plaisir cette contradiction.

Ne faites donc pas le Poëte de profession, si

vous n'êtes pas de la premiere classe : un morceau bien conté, plein de sel, & sur-tout qui ne blesse personne, peut faire honneur à l'ouvrier quel qu'il soit, pourvû que ce ne soit pas le fruit de l'habitude. Si j'avois le malheur de ne pouvoir me vaincre sur le desir devorant de faire des vers, du moins j'éviterois la satyre. Quel nom peut-on se faire en se chargeant d'office de rejouir la moitié du monde aux dépens de l'autre ? Je n'en admire pas moins Boileau ! Mais Boileau est un homme unique. Le vieux Regnier & le P. Sanlec n'en aprochent pas. Quand j'étoit jeune je dis de lui,

Mes doigts accoutumés à feuilleter Boileau,
Me font tomber par-tout à l'endroit le plus beau,
Et je relis vingt fois une même satyre.

Ce trait ne m'auroit pas échapé après sa satyre contre les Dames. Il a eu le malheur d'écrire trop long-tems : & pour me servir de ses termes, les cadets de ses vers ressemblent si peu aux aînés, qu'on auroit peine à comprendre qu'il ait été pere des uns & des autres, si l'on ne reflechissoit que l'esprit a ses âges comme le corps. Grand sujet d'humiliation pour nous tous ! je vois qu'à tous égards les plus grands hommes tombent dans le mediocre, & même dans le mauvais. Qu'est-ce qu'une femme

Epriſe d'un Cadet, ivre d'un Mouſquetaire ?

Pourquoi blesser l'oreille par le nom de la *Cornu* ? n'y a-t'il pas d'hyperbole à dire, qu'il est plus aisé de prendre une place forte que de faire un vers ? étoit-il permis de blâmer Moliére après en avoir si bien fait l'éloge, & de critiquer jusqu'à son enterrement, sans songer que Moliere étoit Auteur & Acteur ? Trouver mauvais que le pere du Misantrope fût aussi le pere des Fourberies de Scapin, c'est m'autoriser à dire que les traits, dont je me plains, sont fort éloi-

gnes des ouvrages précieux qui ont illustré ce grand-homme. De même Corneille a très-mal commencé, son milieu est inimitable, sa fin n'a rien d'heureux. Jugez bien de nos plus grands Ecrivains, & vous aurez un discernement juste.

Si vous m'accusez de témerité d'oser blâmer quelques Fragmens de Boileau, relisez sa satyre sur l'homme, & comparez-la avec la satyre que je blâme, je serai justifié. Je ne puis pas souffrir qu'un si grand Auteur se soit si fort déchaîné contre les femmes. Parce qu'une femme de mauvaise humeur aura changé tout son domestique en l'absence de son mari, peut-on dire qu'il rentre *dans son logis fait neuf* ? Et parce qu'une libertine se laissera diriger par un scélérat, admettra-t'on ce mauvais jeu de mots,

Goûter en Paradis, les plaisirs de l'enfer ?

Ces deux traits avoient besoin d'un Sommaise & ne devoient pas échaper au plus célebre de nos Auteurs, que j'ai appellé un homme unique. Triste, mais juste réflexion, sur les bornes de l'esprit humain.

L'homme unique est celui qui, à force de limer & de rabotter, atrape le point de perfection. C'est ce que Boileau a fait dans tous ses autres Ouvrages, ainsi que M. de la Roche-Foucault : Paschal, Patru, Mad. Deshoulieres, la Fontaine dans ses Fables, & le P. Cheminais. Nous avons cent autres Ecrivains célebres dans tous ces différens goûts. Heureux qui pourroit en approcher : mais enfin ce ne sont point des hommes uniques.

Nous n'avons rien de plus beau que huit ou dix Piéces de Corneille. Racine est plus également beau, & je croi que Moliere est plus utile. Voilà nos plus grands modeles pour le Théâtre, mais ce ne sont pas des hommes uniques. Com-

bien d'Auteurs en ont aproché ! le Grondeur, le Joueur, le Légataire universel, Momus Fabuliste, le Nouveau Monde, & le Préjugé à la mode, sont des Pieces que Moliere ne desavoueroit pas. Bourfaut nous a laissé les deux Esopes. Pradon a fait Régulus. Alcibiade, Andronic & Tiridate sont de Capistron. Géta est de Péchantré. Le Comte d'Essex est de Thomas Corneille, & l'on a mis son Ariane en parallele avec la Phedre de Racine. Electre & Radamiste sont d'une grande beauté. Nous avons vingt autres Pieces qu'on a long-tems admirées, & le Théâtre Italien nous a fourni dix Chefs-d'œuvres ; de-là je conclus que le nom de l'Auteur n'ajoute & n'ôte rien au mérite de l'Ouvrage : & que le très-beau en quelque endroit qu'on le trouve, sert infiniment à orner l'esprit, & nous procure cette justesse de discernement qui conduit à l'éloquence. Mais si vous voulez devenir éloquent, attachez-vous par préférence à la belle prose. Prenez vos matériaux chez Horace & Cicéron, & aprenez de nos François les plus accrédités à bâtir à la moderne. Je vous en ai cité un grand nombre qui sont tous Auteurs originaux. S'ils sont inimitables, tachez du du moins d'en aprocher.

Le don de la parole est un don précieux. J'ai connu des gens d'un grand mérite, qui n'ont que bien parlé. J'en ai connu d'autres qui n'ont que bien écrit. J'en ai connu très-peu qui ayent bien fait l'un & l'autre. Il est même des hommes qui ont le mérite de penser très-sainement, mais qui ont le malheur de ne pouvoir s'énoncer, & & qui n'ont pû acquérir le talent de bien écrire.

Parler tout à la fois nettement, énergiquement, & précisement, voilà l'essentiel de l'éloquence ; faire une répartie vive, même un raisonnement juste, ne prouve pas qu'on soit élo-

quent ; des traits brillans jettez dans la converſation, ou ſur le papier, démontrent plûtôt de l'eſprit que de l'éloquence.

La véritable éloquence eſt celle du bon ſens, ſimple & naturelle : celle qui a beſoin de figures & d'ornemens, n'eſt fondée que ſur ce que la plûpart des hommes ont trop peu de lumieres, & ne font qu'entrevoir les choſes. La fin de l'éloquence eſt d'enchanter les ſens dont elle a beſoin, de gouverner les paſſions, de ravir l'entendement, de commander à la volonté : en un mot, d'exercer ſur tout l'homme une tyrannie ſans violence. Pour former le parfait Orateur, il faut que la prononciation & le geſte frapent les ſens, que les figures pathétiques gagnent le cœur, & que la belle œconomie du diſcours enleve l'Auditoire. Plaiſir bien rare aujourd'hui, mais plaiſir bien pur & bien touchant ! Les eſprits ſublimes & délicats ſont ſeuls capables de le reſſentir.

Il me paroît que dans tous les genres, & dans tous les goûts, ſoit en parlant, ſoit en écrivant, chaque ſujet eſt ſuſceptible d'une ſorte d'éloquence. Le Sermon, le Plaidoyer, une Ouverture d'Etats, une Rentrée de Palais, un Diſcours académique, en un mot, tout Diſcours public a ſes regles particulieres, & demande des traits qui les différencient tous. Mais l'éloquence ne ſe borne pas aux grands ſujets : on peut la mettre en œuvre dans une relation ſimple, dans une hiſtoriette, dans une converſation legere ; & c'eſt dans ces derniers cas qu'il faut aſſez connoître l'uſage de la vraye éloquence, pour ne la pas déplacer. Là il faut de grands ornemens & de beaux morceaux, ici il ne faut qu'une noble ſimplicité.

Qu'un Avocat dans une replique moins étudiée que ſon plaidoyer, détruiſe de fortes objections par des raiſonnemens plus ſolides, qu'il

démêle le vrai du vrai-ſemblable, qu'en apuyant ſur ce qui doit operer le gain de ſa cauſe, il manie ſa matiére par des tours toujours nouveaux, que loin d'ennuyer, il preſſe & charme ſon auditoire de façon qu'en déconcertant l'Orateur qui l'écoute, il détermine le Juge à opiner en ſa faveur, voilà un habile homme, un homme éloquent.

Combien de gens deshonorent & proſtituent l'éloquence! Un téméraire monte effrontement ſur la Tribune. S'il s'agit de diſcuter une queſtion d'état ou le partage d'une ſucceſſion importante, ſituée ſous differentes coûtumes, il m'aſſomme par une deſcription géographique de l'Iſle de France & du païs de Caux. Il ſe jette dans vingt épiſodes étrangers à ſa cauſe, il remonte juſqu'au triſayeul de la partie adverſe pour deshonorer ſa mémoire par cent traits calomnieux, il attaque les collatéraux, & finit ſa peroraiſon en inſultant celui de ſes confreres qui l'écoute. Sont-ce-là nos Nivelles & nos Dumont? C'étoit ſans doute d'un homme de cette eſpece qu'on a dit autrefois, que Patru étoit un Avocat pauvre, & qu'un tel étoit un pauvre Avocat.

Quand un homme Apoſtolique, qui tire ſon plus grand mérite de ſes mœurs, me propoſe un texte convenable à ſon ſujet, que ſon exorde me prépare à ce que je dois entendre, que je trouve une diviſion claire, que le fond de la matiere eſt par-tout ſuivi & aprofondi; quand je rencontre enſemble une voix harmonieuſe, une belle prononciation, des geſtes naturels, un ſtile pur & modeſte, relevé par des traits forts & touchans, & nourri de citations énergiques, je reconnois l'éloquence de la chaire: le diſcours ébranle mon ame, l'Orateur me donne de l'eſprit. Je crois ſuivre encore les Bourdalouës, les la

Tours, les la Ruë, les Soanens, les la Ferté, les la Boissiére, les Gaillard, les Hubert, & tant d'autres maîtres de l'art, que j'ai entendu avec un plaisir infini. Mais que ce souvenir me coute cher,

Quand un Moine fécond en figures pleureuses
Habille en Albigeois des sottises pieuses,
Qu'il debite pour des sermons.

Qu'un Juge ami de la vérité & de la justice se cabre contre ses confréres, qui donnent dans le faux; qu'il leur fasse voir, même avec énergie, qu'ils prennent à gauche dans leurs décisions; qu'il cherche à les ramener par des principes qu'ils ne sentent pas, ou par des raisons décisives, mais trop durement renduës, il manque son coup; & au lieu de gagner les cœurs, il révolte les esprits; mais, si poliment & avec douceur il convient qu'on peut penser comme les autres pensent, s'il commence par justifier leurs raisons & leurs motifs, s'il reprend ensuite le fait briévement, clairement & avec grace, s'il fait valoir des circonstances qui ont été négligées, enfin, s'il a le mérite d'inspirer à ceux qui l'écoutent l'envie de penser & de parler comme lui, & si chacun renonce sans répugnance à ses préjugés & à sa propre opinion pour revenir à la sienne; voilà un honnête homme, un habile homme, un homme éloquent.

Toute la France sçait que feu M. le Maréchal de Villars avoit autant d'éloquence que de valeur. Aussi quelle éloquence ne faut-il pas au Général pour remettre, à la vûë de l'ennemi, une troupe effrayée; à celui qui est chargé de veiller à la conduite des Citoyens, pour calmer une populace qui se mutine; à l'homme subordonné, pour empêcher le supérieur de faire une sottise, ou pour le déterminer, sans perdre ses

bonnes graces, à reparer la sottise déja faite ? Sçavoir persuader, c'est être éloquent.

L'éloquence est dans la Litterature ce que la charité est dans le Christianisme. C'est l'assemblage des dons & des talens, & je ne crois pas que dans le monde entier on trouve un seul pere de famille qui ne se fasse un plaisir de veiller à l'avancement des siens. On est comme forcé par la nature d'aimer la perfection de ses enfans ; l'amour propre nourrit cette idée ; mais on se promet tout & on ne fait rien, on néglige les moyens qui seuls peuvent conduire à la fin qu'on se propose : beaucoup de reflexions, pas une action. Dépêchez-vous de reparer cette contradiction monstrueuse. Vous venez de sentir le mérite de l'éloquence, & votre fils promet. Preparez-le donc dès l'enfance à devenir éloquent, vous en avez tant de moyens : mettez toujours sous ses yeux les meilleurs Dictionnaires, nos grands Historiens, nos fameux Orateurs pour la Chaire & pour le Barreau, les Poëtes les plus renommés ; en un mot, tout ce que nous avons de celebres Ecrivains dans tous les goûts & dans tous les genres : formez de bonne heure un tendre commerce entre lui & ceux de ses camarades qui promettent le plus ; faites-lui recueillir avec soin les traits qui lui auront fait plus d'impression, même des pieces fugitives : il est vrai que dans la suite il aura peut-être lieu de rougir & des recueils qu'il aura faits, & des liaisons qu'il aura contractées ; mais cette honte même est une preuve que le goût s'épure, & nos premieres erreurs ont du moins cette utilité, qu'elles nous conduisent imperceptiblement à nous tromper moins en des choix plus importans.

Je vous ai fait sentir encore que c'étoit une précaution très-nécessaire d'introduire vos en-

fans de bonne heure dans des maiſons reſpectables : par-là ils ſeront plus à l'abri des mauvaiſes compagnies & de l'oiſiveté : ils ſeront plus attentifs à ſe bien conduire, & ils feront concourir l'uſage du monde avec l'étude, qui ſont les ſeuls moyens qui conduiſent à l'éloquence. Il eſt encore très-important de leur aprendre à parler en public. Les Déclamations, les Oraiſons, les Theſes, les Tragédies, tout cela inſpire une honnête hardieſſe, cultive la mémoire & dénoue la langue. Il naît tous les jours des circonſtances déciſives, qui demandent de nous des actions d'éclat, dont, même avec beaucoup d'eſprit, nous n'aurions pû nous tirer, ſi une heureuſe éducation ne nous avoit inſpiré une ſécurité modeſte.

Quand je vous ai parlé dans ma Préface de la maniére de voyager, le moment n'étoit pas venu de vous dire que l'homme trop franc, trop galant & trop libre ne réüſſit gueres chez nos voiſins. Il faut ſe rendre aſſez maître de ſon eſprit, de ſes goûts & de ſes manieres pour convenir & pour plaire à tous les hommes. Il faut ſe faire un eſprit aſſez délié & aſſez délicat pour entrer dans le caractere des hommes avec leſquels nous avons à vivre. S'ils ont leurs défauts, nous avons les nôtres : & c'eſt une ſorte d'injuſtice de vouloir aſſujettir toutes les Nations à nous reſſembler. Nous trouvons toujours de quoi nous dédommager par-tout, quand nous pouvons en voyageant de quoi mériter l'eſtime des hommes diſtingués, qui loin de ſentir le terroir, pourroient donner en tout Païs des leçons de bonté, d'habileté & de politeſſe ; & combien faut-il de dons, de talens & d'éloquence pour négocier utilement avec les Souverains ?

Il eſt vrai qu'un honnête homme ne peut trop aimer ce qui donne de la réputation : mais il ne

faut pas séparer ce goût de la modestie. L'esprit de s'immortaliser par quelque voye que ce soit, est à proprement parler, une véritable chimére. La satisfaction intérieure qu'on sent à bien faire ce qu'on fait, est la vraye récompense du mérite : elle est indépendante des secours que le present peut procurer & de ce que l'avenir pensera. Parlons bien, écrivons bien dans la seule vûë d'être agréables aux autres, & d'être raisonnablement contens de nous-mêmes, c'est assez pour être heureux. N'avoir en vûë que de s'éternîser par des dons, par des talens, par un mérite acquis de toute espece, si l'on n'y ajoûte pas le dessein d'édifier & d'instruire, c'est un attentat à la Divinité.

Il est encore vrai qu'aujourd'hui peu de gens sont dans le cas de pouvoir s'énorgueillir des dons de bien parler & de bien écrire : mais celui-là même qui réunit ces dons peut-il s'en prévaloir, s'il pense que mille gens valent mieux que lui, & que son mérite vient d'en-haut ? Ainsi, pour tenir toujours l'usage de ces dons dans le ressort de la sagesse, ne cherchons dans tout ce qui est de l'esprit que la ressource de nous instruire & de nous amuser, & sans ramener notre attention sur ce que nous valons, ne nous occupons que du soin de valoir mieux. C'est porter la sottise jusqu'au dernier période que de voir avec chagrin le mérite des autres : cet orgueil ne ressemble pas plus à l'émulation que l'hypocrisie à la vertu : prenons bien garde de les confondre.

J'ai connu des gens en qui tout le monde a cru trouver de l'esprit, & qui étoient assez extravagans pour être fâchés de n'en pas avoir seuls. Rien ne prouve mieux la petitesse de notre ame & la fausseté de notre esprit, que la jalousie que nous sentons de l'esprit des autres. Plus nous sçavons & plus nous sentons que ce

n'eſt preſque rien en comparaiſon de ce qui reſte à ſçavoir. La vie eſt courte, eſt-ce ſageſſe que de la paſſer toute entiere à aprendre ? Et ſi nous n'avons pas d'autre motif que le deſir de ſçavoir plus que les autres, cette inſatiabilité ne peut-elle pas s'apeler l'avarice de l'eſprit ?

Quand nous avons autant d'eſprit, d'étude, de lecture & d'acquis qu'il en faut pour remplir les devoirs de notre état, & pour bien jouer notre rôle dans le monde, il eſt plus de notre vrai bonheur d'en ſçavoir jouir que de ſonger à amaſſer toujours : il ſuffit d'entretenir les fonds, ſans ſonger à groſſir les revenus ; alors il eſt permis de lire plus legerement & d'une façon plus détachée. Il ne s'agit que de ne ſe pas ennuyer & de s'amuſer : bien entendu pourtant que le ſort nous ait placés dans une ſituation tellement indépendante que nous ne ſoyons pas obligés de faire commerce de ſçavoir & de talens : ſans quoi on eſt toujours obligé d'aprendre.

Eſt-ce à l'étude ou à l'expérience que nous devons le plus ? Il ſemble que l'une & l'autre partagent le tems de l'homme. L'étude plus dévorante s'empare de tout le feu de notre eſprit depuis vingt ans juſqu'à trente : alors ſuccede l'expérience qui plus ſage & plus tranquile nous enſeigne plus lentement & plus ſûrement : mais quoique nous aprenions par l'une & par l'autre, ne nous étonnons pas ſi nous réuſſiſſons moins que l'heureuſe ignorance. Le malheur ne doit pas ralentir l'émulation : comptons un peu ſur la révolution du goût & ſur l'inconſtance des hommes. Il me ſemble, dit Pline, que la mort de ceux qui préparent quelque choſe d'immortel, eſt toujours à contre-tems : car, au lieu que les voluptueux, par le mauvais uſage qu'ils font de leur vie, méritent chaque jour de ceſſer de vivre ; ceux qui ont la poſtérité pour objet, &

TAYLOR INST. OXFORD

qui travaillent à perpétuer leur mémoire, ne ſçauroient jamais mourir trop tard ; puiſque la mort leur coupe toujours le cours de quelque bel Ouvrage commencé. Livrez-vous à l'émulation, mais craignez l'orgueil, ces deux conſeils ne ſont pas contradictoires.

Si vous voulez perfectionner le talent qui vous eſt propre, & bien écrire dans le goût, dans le genre & dans le ſtile qui vous conviennent le mieux, profitez des conſeils de M. Rouſſeau : & malgré toute votre étude & tous vos ſoins, ne comptez pas ſur une autre récompenſe que celle que je vous ai annoncée de ſa part.

. . . . . .

Car auſſi-bien quel eſt le grand ſalaire
D'un Ecrivain au-deſſus du vulgaire?
Quel fruit revient aux plus rares eſprits
De tant de ſoins à polir leurs écrits,
A rejetter des beautés hors de place,
Mettre d'accord la force avec la grace,
Trouver aux mots leur véritable tour,
D'un double ſens démêler le faux jour,
Fuir les longueurs, éviter les redites,
Bannir enfin tous ces mots paraſites,
Qui malgré vous dans le ſtile gliſſés
Rentrent toujours quoique toujours chaſſés :
Quel eſt le fruit d'une étude ſi dure ?
Le plus ſouvent une injuſte cenſure.

Si vous oſez devenir Auteur, craignez la cenſure, & ne courez point après la louange : mettez en œuvre tout ce que je vous ai dit ſur la pureté du ſtile & ſur le bon goût : formez votre eſprit ſur d'excélens principes, ornez-le par la lecture de nos plus grands Ecrivains : tâchez enfin de parvenir à l'éloquence. Inſtruiſez, amuſez & ne ſcandaliſez jamais. Il y a bien des degrés de diſtance entre les talens qui nous apro-

chent le plus de la perfection, & les défauts de l'esprit qui rendent tant de gens mépriſables. L'un eſt faux bel eſprit, l'autre fait le bouffon & le mauvais plaiſant; celui-ci n'aime qu'à railler, celui-là ne ſçait que medire; le calomniateur eſt le pire de tous: voilà des parties de caractere que vous ne ſçauriez trop éviter: diſcutons-les en deux mots pour vous conduire du moins au bon eſprit ſans lequel vous ne mériterez jamais l'eſtime des honnêtes gens.

Le faux bel eſprit me paroît la plus dangereuſe & la plus ſéduiſante de toutes les illuſions. Ce monſtre procede d'un très-grand vice, le ſot orgueil; & d'un très-grand malheur, le défaut de goût. Ce qu'il y a de plus triſte pour le fat qui eſt infecté de ce ridicule, c'eſt de ſe croire fort ſupérieur à ceux qu'on reconnoît à juſte titre pour gens d'eſprit. Né ſans goût, n'écrivez jamais: né orgueilleux, ſongez que les plus parfaits ſont bien imparfaits: commencez donc par la docilité que je vous ai tant recommandée. Souvenez-vous que la plûpart des hommes ne reſtent trop long-tems de grands ſots que parce que trop tôt ils ont fait ſottement les Docteurs. Enfin, vous voulez écrire? ſoyez donc aiſé, naturel, toujours clair, délicat, profond s'il le faut. N'attendez pas les conſeils, allez au-devant d'eux. Flâtez l'oreille du Lecteur: un ſtile qui rebute n'eſt pas propre à faire goûter une vérité.

Aſſujettiſſez-vous au goût des grands maîtres pour les ſentimens & pour les penſées, & au cours du jour pour la maniere de les rendre. Touchez le cœur, ornez l'eſprit, nourriſſez la raiſon, & dans tous vos ouvrages ſouvenez-vous des beaux Vers que vous avez lûs ſur la raiſon & ſur l'eſprit.

De tous les deux ſe forme eſprit parfait.

Je ne sçai si l'esprit bouffon n'est pas aussi méprisable que l'esprit railleur est dangereux. Ceux dont l'esprit est d'une portée médiocre, & dont le goût n'est pas sûr, courent de grands risques quand ils veulent se jetter dans le plaisant. Quel milieu entre le gracieux & le fade! Tel croit badiner avec grace, & atteindre jusqu'à Voiture, qui ne passe pas Polichinelle: mais s'il pleut de mauvais plaisans, il ne pleut pas moins de sots qui les admirent.

Qu'il est difficile de railler les absens sans en médire, & les presens sans les offenser! Cependant on perdroit moins à devenir muet qu'à devenir offensant: abstenez-vous donc de la raillerie. Si vous la rendez tellement délicate qu'elle soit comme imperceptible, peu de gens la sentiront: Si elle est fréquente, vous ennuyez & vous laissez croire que vous n'êtes capable que de cette sorte d'esprit: avec vos inférieurs ou avec de petits genies, c'est une honte; avec un Grand ou un supérieur, pour peu que la pointe égratigne, point de miséricorde: à l'égard de vos égaux, ils vous le rendront avec usure.

Que d'écueils autour de la raillerie! Il est vrai que, quand elle est rare, juste, legere & finement rendue, la conversation en est plus piquante; mais quel fond d'esprit & quelle délicatesse ne faut-il pas? N'est-il pas plus sûr de supprimer un bon mot que d'en hazarder un dangereux? On dit qu'il faut éviter le jeu de main: j'apelle dans le même sens la raillerie une sorte de jeu d'esprit qu'il faut également éviter. Railler conduit à médire, médire à calomnier: le railleur & le satirique sont presque sinonimes. J'ai peine à comprendre comment on se fait un tel caractere; tout le monde sent qu'il a des suites fâcheuses; mais on a de la peine à réprimer la fureur de montrer de l'esprit, & l'on admire en soi un pen-

chant qu'on trouve odieux dans les autres.

Je ſuis convaincu que ceux qui commencent à ſe former l'eſprit ſe le formeroient bon, s'ils étoient bien conduits, ou s'ils ſe tenoient ſur leurs gardes ; mais un jeune homme qui ſe ſent un peu de feu dans l'imagination, hazarde une ſottiſe, une raillerie offenſante, ou une obſcénité qu'il ne ſe donne pas la peine d'enveloper. Il cherche à dominer parmi un tas d'étourdis & de libertins qui l'admirent, & de tels ſuffrages achevent de le gâter.

La raillerie eſt une injure déguiſée, d'autant plus difficile à ſoutenir, qu'elle porte une marque de ſupériorité. Pour n'être pas dangereuſe, il faut qu'elle réjouiſſe les indifférens ſans bleſſer les interreſſés. On peut ſe moquer d'un Préſomptueux qui a quelqu'endroit ridicule, mais il y a de la honte à ſe mocquer d'un ſot. Les ſots ſont un genre d'hommes avec qui il n'eſt jamais permis d'avoir raiſon, c'eſt même une ſottiſe d'avoir trop d'eſprit avec eux. Par un ſot, je n'entends pas celui à qui il échape une ſottiſe, mais celui qui l'ayant faite ne la ſent pas, & par conſéquent ne ſe met pas en devoir de la réparer.

A de petits eſprits, ne laiſſés jamais lire des conteſtations de Réligion ; & aux eſprits qui ne ſont pas encore tout-à-fait formés, ſuprimez tout Ouvrage qui peut ſaiſir l'imagination & corrompre le cœur ; gardons-nous bien de vouloir enrichir notre eſprit aux dépens de notre ame. Nous avons dans ce dernier genre des morceaux inimitables: Je ſerois bien fâché de les avoir faits.

Une fille mal élevée, qui croit avoir beaucoup d'eſprit & qui n'en a point, devore les Romans, copie les Lettres Portugaiſes, médite furtivement les Contes de la Fontaine, & pleure le malheur d'Abaillard. Quel ſujet pour en faire une femme ! Cependant elle fait des jalouſes &

des rivaux, on se bat pour elle : tandis que la fille bien née, d'un esprit simple & droit, qui sçait conduire la maison de son Pere, faire un fauteuil, s'instruire avec la Bruyere, & se réjouir avec Voiture, a bien de la peine à mettre un connoisseur dans son parti. Ne cherchez point ailleurs la preuve de notre dépravation.

Evitez avec la circonspection la plus délicate, de parler jamais de vous-même ; & si la politesse des autres vous force de répéter quelque évenement dont le détail vous flâte, soyez bien court, & parlez-en avec une pudeur infinie. C'est un ridicule outré de citer à tout propos ses services, ses talens, son crédit, sa naissance. Vous ne verrez point un homme délicat & un vrai vertueux donner dans cette fatuité. Nos avantages parlent eux-mêmes, laissons à la vérité des faits le soin de notre réputation.

Parmi nombre de beaux traits qu'on trouve dans les amusemens sérieux & comiques, il y a sur-tout une saillie qui m'a frapé. Un fat parloit toujours de lui-même, & contoit très-modestement ses défauts : mais ses défauts se réduisoient à être trop franc, trop véridique, trop libéral, trop officieux, trop intrépide dans le péril, trop prompt à pardonner, &c. Un vrai-ment honnête homme, peut-être un peu misantrope, piqué de cette orgueuilleuse confession, lui dit que le dénombrement des vices dont il s'accusoit avec tant de franchise & de pudeur, étoit une assez bonne preuve qu'il avoit les vertus contraires. Combien de faquins lisent de bonnes choses & n'en profitent pas ?

Ne soyez pas moins attentif à éviter dans vos discours & dans vos Lettres, je ne dis pas seulement la calomnie, le calomniateur est un fripon du premier ordre, mais fuyez la médisance avec autant de scrupule ; rien n'est plus petit ni plus

lâche que de révéler les défauts d'autrui. Si l'on croit se faire un mérite nouveau en exagérant ou en révélant les défauts des autres, l'idée est fausse, on se fait bien plus mépriser que ceux qu'on mépriſe, & souvent on ne fait tort qu'à soi-même. Gardez-vous sur-tout de jamais écouter les faiseurs de rapports, ce sont des insectes rampans, dont le cœur & la bouche, remplis de fiel & de malice, ne cherchent qu'à infecter la société. Rompriez-vous les liens d'une tendre amitié sur un simple raport ? en est-il de fideles ? ne sont-ils pas tous défigurés ou empoisonnés ? Non, rien n'est plus mépriſable, plus haiſſable, plus dangereux que ces sortes de gens : mais aussi rien ne marque plus de foibleſſe que de leur prêter la moindre attention. Que feriez-vous donc, si vous leur livriez votre confiance ? Suivez donc le sage conseil de Moliére.

A tous les sots caquets n'ayons aucun égard.

Je crois le bon esprit autant au-dessus du bel esprit que la vertu est au-dessus de la fortune ; mais les hommes jugeant mal des choses, & trompés pas les objets, s'occupent plus du soin de briller ou de s'enrichir que de devenir vertueux.

L'esprit & le cœur ont tant de liaison qu'il n'est guéres possible d'avoir un bon cœur & un mauvais esprit. Il est bien vrai qu'on peut avoir le cœur grand avec un petit génie, & que l'étenduë de l'esprit n'est pas incompatible avec la petiteſſe de l'ame ; mais il n'en est pas de même de la bonté ou de la malignité. On peut dire en général qu'elles influent également sur toutes les parties du caractere, elles commencent par le cœur & finiſſent par l'esprit.

Si notre volonté est tellement corrompuë qu'il ne nous reste presque plus de liberté pour

penſer & pour agir, notre dépravation n'en eſt pas moins puniſſable, puiſqu'elle eſt l'effet d'un aveuglement volontaire, & en ce cas il n'eſt guéres en notre pouvoir de corriger nos vices ou nos défauts : alors nous avons beſoin d'un ſecours ſurnaturel; & comment l'obtenir, ſi nous avons toujours travaillé à nous en rendre indignes? Mais ſi nous ne ſommes pas encore parvenus juſqu'au dernier degré de la corruption, nous pouvons par réflexion redreſſer ce que nous avons de vicieux dans le cœur; nous pouvons même, à force de jugement, réparer ce que nous ſentons de défectueux dans notre eſprit, & ce miracle ne dépend que de ſe bien connoître, & de vouloir efficacement ſe corriger.

Le bon eſprit eſt un aſſemblage de dons différens, & celui-là ſeroit bien près de la perfection qui poſſéderoit dans toute ſa plénitude ce qu'on doit comprendre dans le bon eſprit.

J'ai connu un Magiſtrat qui, par l'honneur, la probité, le déſintéreſſement, la pureté d'intention, & par le travail auroit pû ſervir de modele aux premiers Juges du monde, mais dont l'eſprit étoit ſi gauche qu'il ne prenoit jamais le bon avis.

De dix épithétes qui paroiſſent également convenables, il n'y en a qu'une qui ſoit parfaitement propre, c'eſt en quelque façon le terme unique : de même il n'y a qu'une maniere de penſer juſte.

Il eſt des ouvrages tellement délicats, qu'il n'eſt pas donné à tous d'en ſentir toute la fineſſe, & c'eſt ſans doute ce qui a donné lieu à cette réfléxion de la Bruyere. Si l'on jette, dit-il, quelque profondeur dans ſes écrits, ſi l'on affecte une fineſſe de tour, & quelquefois une trop grande délicateſſe, ce n'eſt que

par la bonne opinion qu'on a de ſes Lecteurs.

Il eſt des propoſitions captieuſes & des queſtions embarraſſées, ſur leſquelles on ne prend pas aiſément l'idée la plus juſte. Il eſt même des matieres dont, avec un eſprit juſte, il eſt difficile de bien raiſonner. Dans tous ces cas on manque ou de délicateſſe, ou de pénétration, ou d'étendue d'eſprit, ou l'on a point aſſez d'étude pour faire concourir dans le parti qu'on doit prendre le mérite acquis avec le bon eſprit: De tout cela il réſulte qu'on n'a pas tout le bon eſprit, mais il n'en réſulte pas qu'on n'a point l'eſprit bon.

Je crois la juſteſſe & la droiture les parties eſſentielles du bon eſprit, mais ces termes ne ſont pas tout-à-fait ſinonimes. Cette droiture eſt en quelque façon émanée de celle du cœur; au contraire, la juſteſſe n'eſt que le don de bien penſer. Je ſuis pourtant perſuadé qu'il entre plus de malignité de cœur dans l'eſprit mauvais, que de bonté d'ame dans le bon eſprit; mais je me réduis à une idée plus ſimple. Je regarde l'eſprit mauvais comme le contraire du bon eſprit, & l'eſprit gauche comme le contraire de l'eſprit juſte; & de cette propoſition je conclus que le cœur droit & l'eſprit juſte concourent enſemble à former le bon eſprit.

L'eſprit mauvais ſert de receleur au cœur corrompu, & fait debiter par une langue envenimée tout le poiſon qu'il en tire. Il ne ſe contente pas d'empoiſonner le diſcours le plus innocent, il attaque le ton, le geſte & même le ſilence; ſa maniere d'écouter, de concevoir, de prendre ce qu'on dit & ce qu'on fait, eſt, ſi j'oſe la nommer ainſi, une calomnie mentale & tacite, ſa maniere de le rendre une calomnie formelle: au contraire, l'eſprit gauche dans un Juge eſt dangereux pour le plaideur, & dans

tout homme privé, il n'eſt qu'ennuyeux.

Entre deux mauvais eſprits qui ſont en liaiſon, il ſe fait un commerce de malignité preſque incompréhenſible; toute la malice qui part du cœur de l'un retourne au cœur de l'autre, rien n'eſt perdu; l'entendement ſert d'entrepôt, la bouche & l'oreille ſe chargent du détail, & dans cet océan de méchanceté, la correſpondance eſt auſſi réguliere que le flux & le reflux de la mer. C'eſt de ces caracteres abominables que Madame Deshoulieres dit:

Leur bouche eſt un ſepulchre ouvert
D'où ſort un air impur fatal à la ſageſſe:
Jamais leur langue ne leur ſert
Que pour tromper avec adreſſe,
Que pour faire à l'honneur, en ſecret, en public,
De ces incurables bleſſures
Plus à craindre que les piquures.
Que fait le veſſimeux aſpic.

Le bon eſprit, s'il eſt étendu, s'éleve juſqu'au ſublime, & ſe rabaiſſe juſqu'au médiocre; il ſe prête aux autres, il les redreſſe, il les ſoutient, les met à l'aiſe, & donne à ce qu'ils diſent une ſorte d'eſprit qui leur avoit échapé; cela s'apelle avoir aſſez d'eſprit pour ſoi & pour les autres: mais celui qui tire vanité ou qui vend trop cher l'eſprit qu'il montre, tombe dans un vice du cœur; c'eſt tout à la fois un homme vain & un faux bel eſprit.

Il eſt des occaſions où le goût fin & l'eſprit délicat ſeroient fort à charge ſans le bon eſprit. Si votre état vous force à paſſer un tems au milieu de gens groſſiers, dans ces petites villes où toutes les vertus ſe réduiſent à la médiſance, où tout l'eſprit ne conſiſte qu'en fades railleries, qu'en pointes, quolibets & jeux de mots, où le ſophiſme & la profonde diſſimu-

lation partagent le mérite ; c'eſt alors que l'eſprit étendu & l'eſprit délicat ont grand beſoin du bon eſprit,

Je ne diſconviens pas qu'un peu de diſſimulation ne puiſſe entrer dans le bon eſprit, elle eſt même une vertu néceſſaire pour la politique, & ceux qui diſent toujours tout ce qu'ils penſent, ne penſent pas toujours à ce qu'ils diſent. Mais quelque diſſimulation que la prudence exige de nous en certains cas, n'en faiſons pas, pour ainſi dire, notre vertu journaliere ; plaignons-nous, au contraire, de la corruption générale qui nous force d'ériger en vertu ce qui eſt ſi près du vice. Sauvons toujours les droits de la franchiſe, & pour quelque fortune que ce puiſſe être, ne tombons jamais dans la fauſſeté du cœur.

A le bien prendre, la diſſimulation n'eſt ni vice ni vertu, elle eſt tantôt l'un, tantôt l'autre ; & c'eſt la ſituation qui la caracteriſe.

Le bon eſprit n'a pas ſeulement le mérite de nous faire eſtimer, de nous faire aimer, de rendre notre commerce aimable par tout ce qui eſt du reſſort de l'eſprit, il porte encore ſon efficace ſur les peines de l'ame, & ſur les évenemens. L'honnête homme ſçait prendre ſon parti dans les diſgraces, mais l'honnête homme qui a l'eſprit bon, prend toujours le meilleur parti.

Que le même homme eſt diſſemblable de lui-même ! J'ai connu de vrayement honnêtes gens, aimant les bonnes choſes, généreux, officieux, mais dominés par la paſſion du jeu, qui après avoir perdu conſiderablement dans une ſéance, ſe refuſoient un poulet ; j'en ai connu d'autres, chargés par leur état d'être magnifiques & tout près de paſſer pour tels, qui pour un rien ont manqué leur coup. Celui-ci ſoutient en Philoſophe de grands deſagrémens, qui devient fu-

rieux pour une bagatelle ; celui-là perd l'amitié d'un grand Seigneur, pour vouloir ſoutenir avec trop d'opiniâtreté ſon ſentiment ſur une choſe fort indifférente ; toutes petiteſſes dont nous ne ſommes les dupes que faute de bon eſprit.

Que d'inquiétudes intérieures, que de mouvemens & de ſoins deshonorans, quand on ſe livre aux détails de l'avarice ! que n'apprend-on à corriger les foibleſſes de l'ame, ou du moins à les cacher ſous le bon eſprit ?

Tâcher d'être tel qu'on doit être, & ne ſe donner que pour ce qu'on eſt, ſauver toujours les apparences, cacher bien toutes ſes foibleſſes, ne ſe montrer jamais que par le bon endroit ; c'eſt le miracle du bon eſprit.

Pleurer pour un rien, ne pouvoir ſe vaincre ſur une minutie, ſe parer d'un crédit qu'on n'a pas & qu'on ne mérite pas, tirer d'une dignité accidentelle un motif de ſupériorité ſur d'honnêtes gens, tout cela ſent fort la ſottiſe & l'enfance, & marque le défaut de toutes les parties du bon eſprit.

Les vertus ſont toujours les mêmes, mais les diſpoſitions de l'homme pour la vertu ſont bien inégales. Je ne ſçai rien de plus propre à corriger ce qu'il y a de défectueux dans ces diſpoſitions, que le bon eſprit. Il aide à l'ame ébranlée à ſe remettre dans ſon aſſiette, il la détourne du mal & la porte au bien, il la fortifie par réfléxion contre l'agitation des premiers mouvemens, il fournit le ſpécifique dans des malheurs qu'on croyoit inſoûtenables, & ſouvent il ſauve notre gloire que nous étions prêts de proſtituer à la perfidie, à la dureté, à la colere, à l'entêtement, à la petiteſſe & à d'infâmes détails. Ce ſont-là les ſecours que nous pouvons tirer du bon eſprit contre nos paſſions & contre nos foibleſſes ; le chemin eſt court du cœur à l'eſprit, &

& l'affinité qui se trouve entre le sentiment & la pensée, ne permet pas de douter que le bon esprit, qui doit penser excellemment, n'ait la force de rectifier ce qu'un sentiment pourroit avoir de blâmable : ainsi je crois que le bon esprit contribue autant à nous rendre estimables par le cœur que par l'esprit.

Deux hommes illustres nous ont laissé dans un même fait deux grands exemples du parfaitement bon esprit. A peine est-il décidé que feu M. de Cambray s'est trompé dans son explication des Maximes des Saints, qu'on apprend qu'il se retracte. Je trouve autant de bon esprit, de grandeur d'ame & de solide piété dans cette retractation, que de délicatesse d'esprit dans Télémaque. Feu M. de Nîmes étoit ami de M. de Cambray, mais il étoit son ami jusqu'à l'Autel. S'il est obligé de publier la Bulle du Pape à l'occasion du Livre condamné, que de beautés dans son Mandement pour la publication ! il rend justice à la vérité, sans rien ôter au mérite ; les droits du dogme sont sauvés, mais le sujet d'une condamnation devient la matiere d'un éloge. Il n'échape rien de médiocre aux Grands-Hommes.

Ne vous contentez pas d'avoir l'esprit droit & juste, songez encore que le bon esprit doit nous inspirer toute l'indulgence qu'il nous est permis d'avoir pour les défauts d'autrui. En général le bon esprit prend bien tout ce qu'il voit & tout ce qu'il entend ; toute action mauvaise en soi, il la condamne, mais il ne la releve pas ; il donne un tour favorable à celle qui n'est qu'équivoque, & il justifie tout ce qui peut être justifié.

Etudions-nous bien, & nous conviendrons que notre vivacité à condamner les autres est un effet de notre étourderie quand nous sommes jeunes, & de notre malignité quand nous sommes vieux.

Les plus parfaits des hommes ſont bien imparfaits. Pourquoi donc refuſons-nous aux autres la même indulgence que nous attendons d'eux ? Quelle injuſtice ! Dans un même fait, accompagné des mêmes circonſtances, nous blâmons les autres au lieu de les plaindre, & nous prétendons qu'ils nous plaignent au lieu de nous blâmer : voilà juſtement les deux poids & les deux meſures. Mais nous nous abuſons ; ſi nous plaignons les autres, on nous plaindra ; ſi nous les blâmons, on nous blâmera.

Dans le premier mouvement, les fautes qu'un jeune homme voit faire flatent ſon amour propre, il ne manque pas de faire dans ſon imagination des comparaiſons flateuſes de lui-même avec les autres, il groſit ſon mérite des défauts d'autrui. S'il échape à quelqu'un un mauvais terme, une penſée fauſſe ou une impoliteſſe, il en tire avantage, il en nourrit ſon orgueil, comme ſi le ridicule d'un autre devenoit une vertu pour lui ; mais de quel front oſe-t'il ſe ſçavoir ſi bon gré, pour un petit défaut qu'il ne reconnoît pas en lui, quand il s'y en trouve d'eſſentiels qui ſeroient un objet bien plus légitime de ſon attention ? Si l'amour propre étoit moins aveugle & mieux entendu, il produiroit un effet tout différent en nous ; &, n'ayant pas l'eſprit aſſez bon pour excuſer les autres, du moins par politique, nous n'en ſerions pas les cenſeurs.

Rire de ceux qui ont quelque difformité dans la figure, c'eſt une foibleſſe qu'on ne pardonne pas aux enfans : que n'avons-nous la même équité, ou la même indulgence ſur les défauts que nous trouvons dans le caractere ? Eſt-on moins à plaindre d'avoir le cœur gauche, l'eſprit tortu, l'humeur rabotteuſe, que d'être boiteux ou boſſu ? Oui, me direz-vous, parce qu'on ne peut ni s'allonger la jambe ni ſe redreſſer la taille,

& qu'on peut raccommoder les difformités du caractere. J'en conviens, on peut l'un, on ne peut pas l'autre; mais ce n'eſt pas une raiſon qui juſtifie notre trop de ſéverité ſur les défauts d'autrui : au contraire, la peine que les hommes ont à ſe corriger eſt un accroiſſement à leurs défauts, qui demande de nous un redoublement d'indulgence.

Si l'homme connoiſſoit bien ſes vrais intérêts, il travailleroit à ſa perfection préférablement à toutes choſes ; &, s'il étoit plus entendu, il mettroit à profit juſqu'au défauts d'autrui : on trouve à gagner avec les plus imparfaits. Plaignons un brutal d'être brutal, prenons dans ſa férocité même du goût pour la politeſſe & pour la douceur. Rien n'eſt plus propre que la rencontre d'un avare à me faire ſentir tout le mérite de la généroſité.

On ne ſe fait pas ſoi-même. Heureux celui à qui il a été donné davantage ! Remercier ſans ceſſe du mérite acquis, travailler ſans ceſſe à celui qui reſte à acquerir, c'eſt aſſez d'occupation pour le cœur & pour l'eſprit : ne nous rendons point indignes du bien qui eſt en nous, par d'injuſtes commentaires ſur celui que nous ne trouvons point dans les autres, & qui y eſt peut être ſans que nous l'y connoiſſions.

Celui qui ſe connoit en mérite, qui n'admet dans ſes jugemens ni aveuglement ni prévention, eſt le plus indulgent ; & celui qui n'a ni lumieres dans le diſcernement, ni ſincerité dans l'intention, eſt le plus ſevere. Pourquoi ce renverſement ? c'eſt que la mauvaiſe opinion qu'on a des autres n'eſt fondée le plus ſouvent que ſur la trop bonne opinion qu'on a de ſoi-même.

Le bon eſprit trouve dans ſes défauts dequoi s'humilier, l'eſprit mauvais trouve de quoi s'énorgueillir dans les défauts des autres.

Ne pas voir des défauts marqués, c'eſt manquer d'eſprit ; faire trop ſentir qu'on les remarque, c'eſt manquer de bonté & de politeſſe : n'en pas profiter, c'eſt manquer de jugement.

Nous avons peu de tems à jouir de nos avantages. L'homme le mieux fait & le cul de jatte ſont à peu près de même taille à quatre-vingt ans ; la vieilleſſe rend les talens inutiles, & dans nos plus beaux jours un rien nous peut déranger l'eſprit ; pourquoi donc ſommes-nous ſi contens de nous-mêmes ? Quelques dons que nous avons reçûs de la nature, peuvent-ils juſtifier ce fond d'orgueil qui nous fait mépriſer ceux qui ſont moins bien partagés que nous ? Quelle préſomption ! quelle injuſtice ! Non, il n'eſt point de plus grande foibleſſe que de voir ſans pitié les foibleſſes d'autrui.

Si notre ménagement pour les autres nous en attire de leur part, ſi l'indulgence pour les défauts d'autrui nous rend nous-mêmes plus ſupportables, & ſi elle nous procure plus d'agrément dans le commerce de ceux avec qui nous avons à vivre ; ſi elle rend nos liaiſons plus conſtantes, & l'accompliſſement de nos devoirs plus gracieux : enfin, ſi par bonté naturelle ou par une politique louable nous forçons les hommes à être contens de nous, quel fruit plus déſirieux pourroit-on attendre du bon cœur & du bon eſprit ?

Gardons-nous bien de devenir flateurs, gardons-nous plus encore d'encenſer le vice ; mais ne ſoyons ni des critiques ennuyeux, ni des Juges impitoyables, ſans quoi nous tombons dans l'autre extrêmité, nous devenons eſprits durs : or je ne ſçai ſi la bonne éducation ſeule pourroit vous inſpirer la douceur, l'égalité, la complaiſance & la politeſſe dont j'ai parlé, ſi elle ne commençoit par produire en vous le bon

esprit ; & je crois que l'indulgence sur les défauts d'autrui marque encore plus de bon esprit que de politesse.

Ce n'est pas seulement par toutes ces considérations que je dois me former un bon esprit, il me procurera bien d'autres ressources ; c'est à lui seul que je puis devoir le don de bien penser. Peut-être le don de bien penser produira-t'il ceux de bien parler & de bien écrire, du moins m'inspirera-t'il le goût & le choix de la lecture. J'évite l'ennui & l'oisiveté, je me sauve des fâcheux, je m'amuse & je m'instruis ; par-là je me garantis d'un mal, & je me procure un bien qui dépend de moi & qu'on ne sçauroit m'ôter ; par-là, si je ne suis pas bel esprit, je l'aime dans les autres ; &, disposé à croire qu'ils ont intention de bien dire & de bien faire, je souffre leurs foiblesses, & je n'empoisonne point leurs vertus. Combien de trésors dans le bon esprit, par le secours desquels je sers tout à la fois mes plaisirs & ma vertu ? Mais ce n'est pas tout, le bon esprit ne me conduit pas seulement à souffrir avec moins de peine ou à trouver plus agréable le commerce des autres, il leur rend aussi le mien plus gracieux, il nous fournit dequoi desarmer la malignité & l'antipathie, & tôt ou tard nous fait aimer & nous fait estimer. Il sert de vernis à nos défauts, & nous empêche de montrer mille petits mouvemens de l'ame que l'honneur auroit bien-tôt desavoués ; il nous apprend à connoître le prix des choses, & nous guide dans nos jugemens ; il nous apprend à jouir, à ne point souhaiter, &, s'il le faut, à souffrir : enfin, le bon esprit est de tous les dons celui qui peut le plus infailliblement nous conduire à la sagesse, puisque c'est par lui que nous acquerons le mérite de corriger nos défauts, & de devenir plus délicats dans le choix de nos plaisirs.

CHAPITRE IV.

De l'utilité, du choix & de l'uſage des plaiſirs ; du jeu ; de la chaſſe ; du bal ; des ſpectacles ; de la muſique ; de la bonne chere ; de la promenade ; de l'amour, & du commerce des femmes.

SI le bon eſprit eſt un don précieux & d'une reſſource merveilleuſe dans tous les états où nous nous trouvons, on peut ajoûter que ſon ſecours ne nous eſt jamais plus néceſſaire & plus efficace que dans le choix & dans l'uſage de nos plaiſirs. Les plaiſirs & les affaires partagent la vie de l'homme ; l'agrément des uns corrige l'amertume, ou délaſſe de la fatigue des autres. Mais ſi les plaiſirs ſont néceſſaires, ils ſont bien dangereux : il eſt donc de la derniere importance de les choiſir avec aſſez de délicateſſe, & de les goûter avec aſſez de modération, pour ne leur rien ſacrifier de tout ce qui eſt dû à la vraye vertu ; & c'eſt ſur-tout au bon eſprit à nous déterminer ſur le choix, & à nous regler dans l'uſage.

Il eſt certain que les plaiſirs innocens ſont la félicité de la vie ; on ne peut en jouir long-tems ſans dégoût, mais on ne peut s'en paſſer ſans contrainte. Je ſçai que l'imagination fait preſque tous nos plaiſirs & toutes nos peines, & c'eſt une raiſon nouvelle de nous amuſer quelquefois ; enfin, tout le monde convient que les plaiſirs & la gloire ſont deux biens généraux qui aſſaiſonnent les autres ; & il eſt admis dans la morale la plus ſevere, que les plaiſirs honnêtes ne ſont pas incompatibles avec la véritable ſageſſe. Les ſages ont même cet avantage, que leurs plaiſirs ſont plus durables, parce qu'ils ſont

reglés, comme leur vie eſt plus calme & plus tranquile, parce qu'elle eſt plus innocente.

J'ai dit que les plaiſirs ſont néceſſaires : en effet, les hommes ſont expoſés à des revers ſi étonnans & ſi imprévus, à des préjugés ſi extravagans, à des préventions ſi ridicules, que le Philoſophe le plus ſage, quand il ſe trouve dans le cas, ſent ébranler, comme malgré lui, tous les fondemens de ſa ſageſſe. Eût-il médité pendant toute ſa vie ſur les extravagances de la fortune & l'iniquité des hommes dont je vous parlerai dans la ſuite, il y a toujours dans les réſervoirs du hazard ou de la malignité, quelque trait nouveau qui avoit échapé à nos réfléxions. La prudence fut & ſera toujours la dupe du ſort, & telle eſt la foibleſſe de la plûpart des hommes, que les plus forts ſont les plus ſuſceptibles de chagrin. Le chagrin eſt un poiſon ſubtil qui nous tuë imperceptiblement, quand nous n'avons pas appris par avance à nous élever au-deſſus des événemens; je n'y ſçais pas de reméde plus infaillible que le plaiſir; c'eſt un ſpécifique.

Comment ſe réjouir, me dira-t'on, quand on ſouffre ? cela eſt impoſſible. Point du tout : le plaiſir dans le fort de nos afflictions nous paroît inſipide; mais peu à peu il affoiblit le ſentiment de la douleur, il étourdit le mal, il diſſipe les vapeurs chagrines qui s'élevent de tems en tems dans l'ame. Inſenſiblement nous nous retrouvons dans notre aſſiette, & la tranquilité de retour nous rend toute notre ſenſibilité pour les plaiſirs innocens que le chagrin nous rendoit amers. Il ne s'agit que de les choiſir ces plaiſirs, & d'en bien uſer. Sur-tout prenons bien garde que ce qui ne doit être que plaiſir & amuſement, ne prenne pas ſur nous l'autorité des paſſions; c'eſt tout à la fois une dépravation du cœur & de l'eſprit, que de ſe deshonorer & de ſe ruiner.

par ce qui n'eſt fait que pour nous amuſer.

Je conſeille l'uſage des plaiſirs ; mais je ne veux pas qu'on s'en enyvre. Pour prévenir cette yvreſſe & s'en garantir, je croi qu'on ne ſçauroit mieux faire que de conſulter autant la prudence que le goût dans le choix même des plaiſirs. Si cette maxime eſt bonne pour tous les plaiſirs en général, elle eſt encore d'une pratique infiniment plus utile dans l'uſage du jeu. On ſe manque à ſoi-même, quand on laiſſe échaper une ſeule de toutes les reſſources que les plaiſirs procurent ; non-ſeulement ils ſont propres à nous diſtraire du ſentiment de nos peines, ou à nous piquer le goût par la jouiſſance de ce qui nous flate ; c'eſt auſſi une politique de ſçavoir ſe livrer à de certains amuſemens. Tel qui, ſans paſſion & même ſans goût pour le jeu, ne joüe que pour s'introduire dans le monde, ou pour en cultiver le commerce, parvient ſouvent à faire connoître en lui un mérite qu'on eût ignoré. Si ce mérite reconnu lui attire des ſuffrages importans & de puiſſans amis, il ſe feroit fait tort à lui-même de n'avoir pas préferé par complaiſance le plaiſir qu'il aimoit le moins à celui qu'il aimoit le plus.

La corruption des tems a fait du jeu un métier & une affaire. La maniere de parler dont on ſe ſert quelquefois pour exprimer une bagatelle, ou pour peindre une choſe facile, *ce n'eſt qu'un jeu*, n'eſt pas convenable aujourd'hui pour ce qu'on appelle vraiment le jeu. Convenons à la honte de nos jours que nous en faiſons un miſérable commerce. Obſervez donc bien régulierement que le jeu ſoit toujours un amuſement pour vous. Si vous ſouffrez qu'il s'érige en paſſion, il tournera bien-tôt en fureur. Un Joueur de profeſſion, qui expoſe au hazard du cornet ou d'une carte, le patrimoine qu'il tient

de ſes Ayeuls, qui hazarde la dot de ſa femme, & que la nature a ſubſtitué au profit de ſes enfans, celui-là court à l'Hôpital chargé de l'opprobre public. Vous ne verrez point l'homme entendu & maître de ſes paſſions, ſacrifier les plaiſirs d'un beau jour, & d'une nuit tranquille à la folle eſpérance d'une ſorte de fortune qu'on fait très-rarement, & qu'on ne fait preſque jamais ſans interreſſer l'honneur : ne manquez pas de lire, & de retenir ſur cela la maxime de Madame Deshoulieres.

On commence par être dupe ;
On finit par être fripon.

On eſt perdu pour jamais, ſi une réfléxion auſſi judicieuſe & auſſi preſſante reſte inefficace, & ſi après l'avoir méditée on s'embarque dans le gros jeu. A-t-on rien de plus à craindre que de commencer par être dupe & de finir par être fripon ? Songez encore que Madame Deshoulieres jouoit, mais qu'elle n'étoit pas joueuſe ; elle avoit ſenti toute l'amertume des diſgraces & toute la douleur de l'infirmité : cependant dans le tems même que la mort moiſſonnoit ſes proches, & la maladie ſa beauté ; dans le tems que la fortune dérangeoit ſes affaires, elle fortifioit ſon ame par de ſolides réfléxions ; elle égayoit ſon eſprit par des plaiſirs innocens ; elle jouoit, mais deux heures par jour, mais petit jeu, & de ces jeux où ni l'eſpoir du gain, ni la crainte de la perte n'entrent jamais ; où l'eſprit eſt toujours de la partie, & qui furent autoriſés dans tous les tems par la néceſſité de le délaſſer.

Il eſt des jeux qui ſont d'uſage chez les perſonnes les mieux réglées. On vous a fait apprendre les échecs, le trictrac, le piquet & l'hombre, & l'on a eu raiſon ; ce ſont les jeux

ſeuls qui devroient être permis. Il eſt bon de les ſçavoir bien jouer ; &, quoiqu'on puiſſe s'y piquer, nous ſommes les maîtres de n'en faire qu'un amuſement. Il n'en eſt pas de même de trois dés, du quinquenauve, du lanſquenet, de la baſſette & du pharaon, qui menent trop loin : auſſi de tems en tems, & ſur-tout aujourd'hui, ſont-ils exilés de France.

De gros joueurs, d'ailleurs amis, ſe brouillent de deſſein prémédité pendant une ſéance longue qui ſe renouvelle tous les jours ; ils ſe font de gayeté de cœur un procès important : l'avarice & l'impatience plaident la cauſe, la réjouiſſance ou le cornet la décident.

Je ſçai qu'en général on peut être gros joueur, honnête joueur, & noble joueur, mais ce caractere eſt auſſi rare, que celui de joueur de profeſſion eſt dangereux : de même on peut ne jouer que des jeux d'eſprit, peu de tems, peu de choſe, & malgré d'excélentes qualités être inſupportable joueur ; contradiction monſtrueuſe dans un caractere, dont on ne ſçauroit aſſez éviter les effets pour ſoi-même & pour les autres.

Il eſt plus ſûr de décider qu'un beau joueur eſt honnête homme, que de conclure qu'un honnête homme, parce qu'il eſt tel, ſera beau joueur : De-là je conclus que la qualité de beau joueur mérite bien d'être comptée parmi les bonnes.

On dit qu'on ne connoît point un homme par tout ailleurs auſſi-bien que dans le vin & dans le jeu : cette maniere de décider n'eſt pas toujours ſûre ; cependant j'ai peine à croire que celui qui s'emporte pour un coup contraire, ou qui regrette l'argent perdu, ſoit ailleurs que dans le jeu libéral & pacifique. L'inquiétude marque un petit génie, la colere ou l'avarice mon-

trent la petiteſſe de l'ame. Si l'on a aſſez de force d'eſprit pour cacher ſes défauts & ſes vices, il ſe trouvera des cas où l'homme bruſque & avare paroitra par réfléxion doux & généreux; mais s'il ne ſoutient pas cette eſpece d'hypocriſie dans le jeu, ſi un ſonnez contraire ou une réjouiſſance manquée viennent à découvrir ſa petiteſſe & ſa brutalité, alors on eſt en droit de croire de lui, que le naturel ſe dévelope, & que l'ame ſe démaſque. On juge plus ſûrement de ſon caractere par le premier mouvement qui lui échape, que par des vertus fauſſes & étudiées, & il perd en un moment ce qu'il avoit été long-tems à gagner, en ne ſe montrant pas tel qu'il étoit.

Toutes les horreurs dont j'ai été témoins, même dans un jeu médiocre, ne m'ont pas peu confirmé dans l'opinion, qu'il eſt fort difficile de garder toute ſa probité dans le gros jeu; c'eſt l'occaſion prochaine pour tous les vices: les fonds manquent bien-tôt, il en faut retrouver à quelque prix que ce ſoit: enfin, l'uſure & l'injuſtice viennent au ſecours, ou l'amour prête ſur gages: funeſte reſſource des gros joueurs!

Je ne puis mieux vous faire ſentir ce que je penſe du jeu, qu'en vous propoſant le contraſte de deux ſortes de ſituations dans le jeu même. Entrez un moment dans ces maiſons où l'on ne trafique que de jeu, & où les nouveaux débarqués ſont ſûrs de la préſéance; vous y verrez ſept ou huit coupeurs aux quatre piſtoles, j'ai penſé dire ſept ou huit furies, ſacrifier dans un tournois ſérieux au démon du lanſquenet. On y paſſe juſqu'à des jours entiers ſans ſe déplacer, on compte pour rien la faim & l'inſomnie, l'abattement & la pâleur ſont les images de la mort; & l'agitation, les plaintes, les gri-

maces, les blaſphêmes repréſentent l'Enfer: Voilà d'après nature le portrait des gros joueurs.

A ces mêmes Acteurs, gens qui peut-être d'ailleurs ont du mérite, & qui gémiſſent du joug qu'ils ſe ſont impoſé, arrachez-leur cet aiguillon dangereux, ce deſir de gagner & cette crainte de perdre, ſuites comme néceſſaires de la fureur pour le jeu : placez-les au milieu de gens choiſis & délicats, qui ſçavent allier les plaiſirs & la vertu, propoſez-leur une promenade : au retour, une partie d'hombre bien jouée qui précéde un repas propre & frugal ; alors que de ſentimens, que de penſées ! combien de jolies choſes ! le cœur & l'eſprit maîtres d'eux-mêmes ſe rendent maîtres des plaiſirs, & ceux qui étoient des furies, redeviennent des hommes. Dans les deux cas que je ſupoſe il entre du jeu, mais ſont-ce les mêmes hommes ? De-là ſentez les effets pernicieux d'une paſſion trop vive, & les reſſources gracieuſes d'un honnête amuſement.

Dans une infinité de maiſons l'ordre & le payement du ſoupé dépendent du nombre & de la fin des parties, tripots odieux dont le maître & la maîtreſſe, eſclaves du Public & des caſuels, ſe mettent tous les jours dans le cas de mourir d'indigeſtion ou de faim. La femme eſt plus que mondaine, le ſervile mari un diſſipateur : l'un & l'autre ſe faiſant honneur d'un ſi honteux commerce, raillent la maiſon rangée dont la fille peu riche s'occupe utilement. Quel renverſement ! quelle honte pour le ſiécle !

S'il eſt dans une Ville quelques maiſons mieux fondées, où la dépenſe convenable à l'état ne dépende point des profits de la ronde, & où gens délicats ſe feroient un plaiſir d'obſerver toutes les regles d'une ſcrupuleuſe bienſéance : que ces maiſons enfin deviennent le théâtre du

gros jeu, que le mari associe à une même table l'honnête homme & le faquin ; que sa femme ait les mêmes égards pour la Soubrette & la Marquise ; qu'après toutes les minauderies & les fatuités de toute espéce qui sont les préliminaires d'un gros jeu, une foule d'étourdis viennent retenir rouge & noir ; & qu'enfin un coupe-gorge brutal force l'hôtesse complaisante à se familiariser avec toutes les lettres de l'alphabet ; je me récrie, ô siécles ! ô mœurs ! Je sçai qu'on épargne le foin, le bois & la bougie, qu'on a le plaisir de ruiner tous les fils de famille, & de ne se coucher qu'à cinq heures du matin ; mais aussi l'on voit & l'on entend bien des sottises, & quand on les souffre aisément, ne laisse-t-on pas croire qu'on est bien près d'en faire ?

Il est une sorte de sçavoir dans les jeux, que j'admets. Cette science que quelques stupides attrapent, & qui échape souvent à des gens d'esprit, est ce que nous appellons l'esprit du jeu ; c'est l'attention & l'usage qui la procurent. Il est vrai que trop d'attention marque un tant soit peu trop d'attache, & c'est un vice de l'ame ; mais aussi une inattention perpétuelle, qui fait jouer très-mal un jeu qui ne peut faire plaisir que quand il est bien joué, est une preuve évidente de l'égarement ou de l'évaporation de l'esprit ; faites bien tout ce que vous faites ; c'est justice & plaisir pour vous & pour les autres.

J'ai connu une femme folle, mais folle de toutes les especes de folie, faisant la belle & la jeune fort mal-à-propos, sçachant uniquement médire & minauder, incapable de la moindre réfléxion, tellement ennuyeuse & ennuyée, que sans les cartes elle n'auroit pû trouver la fin du jour ; elle étoit distraite à l'hombre jusqu'à demander, quand elle jouoit, qui jouoit & en

oi, & croyoit juſtifier cette extravagance répétant à tout propos que l'attention au eu avoit un air trop bourgeois.

Au contraire, j'en ai connu une autre, qui avec un port de Reine avoit mille graces extérieures, mais elle avoit encore plus de vertus que de graces; elle étoit d'une grande naiſſance, qu'elle ſoutenoit par les manieres du monde les plus nobles; elle connoiſſoit les plaiſirs & les aimoit, mais elle aimoit infiniment plus la raiſon. Je l'ai vûë cent fois les cartes à la main au milieu d'une compagnie nombreuſe, partager ſon attention avec tant de juſteſſe qu'elle accabloit tout le monde de politeſſe & de bonté, & ne faiſoit pas la plus petite faute au jeu. De-là je conclus qu'un homme deſtiné au commerce du monde, doit ſçavoir le jeu ſans l'aimer trop, qu'il doit bien jouer le jeu qu'il joue, mais ſurtout jouer noblement.

Ne jouez pas trop indolemment, mais auſſi qu'on ne démêle pas en vous de vive inquiétude, de folle joye, ni de frayeur deshonorante; prenez le milieu entre trop d'attache & l'inattention; comprenez enfin que, ſi le jeu deshonore ceux qui en font un honteux commerce, s'il fait voir dans tout ſon jour leur avarice & leur groſſiereté, il n'eſt pas moins pour un honnête homme un moyen infaillible de montrer, ſans oſtentation, de la nobleſſe dans les ſentimens, de la juſteſſe dans l'eſprit, de la politeſſe dans les manieres, & de l'égalité dans l'humeur.

Ce jeu eſt ſans comparaiſon plus d'uſage que la chaſſe, ainſi il importe plus de ſçavoir bien jouer que de ſçavoir bien chaſſer; mais il eſt des occaſions où il n'eſt pas permis de paroître tout-à-fait neuf dans l'uſage des plaiſirs que la campagne rend comme néceſſaires. La chaſſe eſt un

amuſement noble, qui aide à montrer de l'adreſſe ou de la vigueur, qui peut procurer des liaiſons utiles avec des voiſins diſtingués, & qui, pris modérément, produit tout au moins deux reſſources infaillibles, ſe porter mieux, & s'ennuyer moins.

De certaines chaſſes ne conviennent qu'à de grands Seigneurs; celui qui n'ayant pas la même même fortune prend le même goût, eſt à deux doigts de ſa ruine. La chaſſe ordinaire, quand on s'en occupe trop, n'eſt permiſe qu'au Gentilhomme qui eſt retenu dans ſa terre par goût ou faute d'emploi, mais il convient dans tous les dégrés de fortune & dans toutes les profeſſions de ſçavoir tirer adroitement une perdrix.

Le plaiſir de la chaſſe eſt très-piquant; mais on peut dire que ce n'eſt point un plaiſir convenable à tous les états, comme le bal ne convient pas à tous les âges. Le courtiſan & l'homme de cabinet ne chaſſent gueres; l'homme ſage à trente ans ne court point le bal; les uns & les autres ſçavent dans l'occaſion courir un liévre, tuer une perdrix, & danſer un menuet.

Une mere qui mene ſa fille au bal, ſans ſonger à tous les périls qui l'environnent, prouve aſſez bien qu'elle aime plus ſes propres plaiſirs que la vertu dans ſes enfans. Quelle envie de plaire, que de rouge & de plâtre pour réparer les effets de l'inſomnie, & quel exemple pour une jeune Demoiſelle? Cependant le bal eſt ſuivi d'une foule d'incommodités, qui font qu'on s'en dégoûte bien-tôt: de même la grande dépenſe, le trop de fatigue, ou les momens qu'on dérobe à des plaiſirs plus tranquiles, dégoûtent de celui de la chaſſe. Le bal eſt le plaiſir des jeunes gens, la chaſſe eſt le plaiſir de la campagne, & il ne convient au ſujet que je traite que de parler de l'uſage & du choix des plaiſirs

qui ſont de tous les âges & de tous les états.

Le goût des ſpectacles me paroît convenir dans tous les tems, mais tous les lieux n'en permettent pas l'uſage. Heureux celui qui peut les aimer, s'y connoître & en jouir. Gens connoiſſant peu le monde & entêtés dans leurs préventions, croyent que la défenſe des ſpectacles eſt un devoir de leur miniſtere, ou tout au moins l'effet d'une ſage prévoyance & d'un ſcrupule délicat; je crois au contraire, que ſi l'on apprenoit aux jeunes gens la vraye valeur des ſpectacles, il ſeroit plus ſûr de prévenir l'air de corruption qu'on leur attribuë, & l'on ne manqueroit pas une reſſource merveilleuſe pour polir l'eſprit, épurer le goût & former les mœurs.

Rendez-vous pour rendez-vous, je le pardonnerois mille fois plus volontiers à la Comédie qu'à la Meſſe. Le même air qui n'eſt que coquet & évaporé au théâtre, eſt impudent à l'Egliſe; les hommes corrompus portent partout l'air infecté ſans diſtinction des lieux; la mauvaiſe diſpoſition du cœur peut empoiſonner les meilleures choſes; mais le poiſon n'eſt point dans la choſe, il eſt dans la diſpoſition. Le Théâtre François eſt plus pur que jamais, & je doute qu'aucun Sermon ſur l'hypocriſie ſoit plus efficace à convertir un faux dévot que la Comédie du Tartuffe.

C'eſt ſur cet endroit de mon Livre que les dévots ſe ſont récriés. Ne ſeroit-ce point le mot de Tartuffe, qui, en reveillant l'ancienne querelle, auroit ſoulevé tout le corps contre moi? Mais toutes les piéces de Molieres ſont également propres à combattre les vices & les défauts dont il a voulu nous garantir. La plus grande partie ſont des chefs-d'œuvres de la plus ſaine Morale. Cet Auteur a été admiré de toutes les nations, & le ſera dans tous les tems. Si

ceux qui ont blâmé un peu trop cruellement ce que j'ai dit des ſpectacles, avoient lû le Miſantrope avec plus d'attention, ils auroient compris que le but de Moliere étoit de faire l'éloge du vrai honneur, ennemi de la flaterie & de la baſſe complaiſance, & d'apprendre en même-tems aux hommes qu'il faut allier la politeſſe avec l'honneur, & qu'on doit avoir une probité infinie ſans tomber dans la rudeſſe. Un parfaitement honnête homme, à qui mon Traité ne plaît pas, eſt-il obligé en conſcience de me dire,

J'en pourrois par hazard faire d'auſſi méchans;
Mais je me garderois de les montrer aux gens?

Enfin tout ce que je puis faire, c'eſt d'admettre la diverſité des ſentimens ſur les ſpectacles. Je ſuis fort éloigné de vouloir enſeigner une morale perverſe; mais je ne crois pas mon principe erronné, & je le juſtifierai dans le dernier Chapitre, en parlant des Directeurs, par une réflexion d'un grand Ecrivain.

On comprend bien qu'une jeune Demoiſelle, dont on veut faire une femme raiſonnable, ne doit pas être élevée en femme mondaine, mais il faut l'élever en femme du monde. S'il y a un milieu entre une Coquette & une Carmélite, entre un Capucin & un débauché, ce milieu conſiſte dans l'accompliſſement des devoirs de l'état qu'on a choiſi, & dans l'uſage des plaiſirs innocens; & quoi de plus propre à former un excélent caractere dans une jeune perſonne, que de lui faire éviter, par de bons conſeils & par des repréſentations naturelles & perſuaſives, tous les impertinens caracteres que Moliére a ridiculiſés?

La coquette & l'étourdi aiment plus à être vûs qu'à voir, à parler qu'à entendre; ils cherchent

moins les spectacles, qu'à se donner en spectacle.

Le jeune homme qui veut se tourner au bon, commence dès douze ans à acquérir du mérite : le travaille est grand, mais le succès est décisif. Il tire de chaque chose tout le bon qu'il en peut tirer. S'il va à la Comédie, il lit la piece avant que de l'entendre ; il n'est à charge à ceux qui l'environnent ni par des ris extravagans, ni par des questions ridicules : il sent tout le mérite que l'action ajoûte à la composition ; il ne sort point de l'Avare, sans en détester l'infâme caractere ; du Grondeur, sans en être plus raisonnable & plus doux ; il voit dans Cinna combien un repenti sincere peut laver des fautes, & combien la clémence sçait gagner les cœurs. Tout profite à qui veut profiter.

Je ne blâme pas qu'on aille à une piece nouvelle par curiosité, mais je blâme qu'on ne cherche à satisfaire que la curiosité. Je veux qu'on s'égaye aux traits qui font rire, & qu'on s'attendrisse aux endroits qui touchent.

Si je trouve que malgré moi mon humeur se soit laissée séduire par quelque chose d'atrabilaire ; si je suis plus sombre que je ne dois par réfléxion sur de legeres peines, qui souvent n'ont rien d'amer que par le vice de notre imagination, ou par la foiblesse de notre esprit : dans cette situation une piece plus plaisante que belle me suffit. Je commence par me remettre, je finis par me réjouir. Mais, si je suis dans mon assiette ordinaire, je veux quelque chose de plus ; je demande ou une Tragédie, dont la diction soit pure, les sentimens grands, l'intrigue bien maniée, le dénouement naturel & judicieux ; ou une Comédie, dans laquelle je puisse aprendre en riant à me garantir pour toujours de toutes les especes du ridicule.

Siffler à la Comédie, parler assez haut pour

interrompre l'Acteur & l'Auditoire, ou distribuer au Parterre des fumées bachiques, c'est manquer au respect qu'on doit au Public; c'est être assez impudent pour mériter d'être chassé.

Celui qui ne court les spectacles que par inutilité de vie, s'il n'est pas une bête est tout au moins un homme desœuvré qui craint le commerce des honnêtes gens, & qui craint encore plus d'être seul.

Un homme d'esprit, mais bouru ou trop précipité dans ses jugemens, décide sans miséricorde de la Piéce & de l'Acteur. Il ressemble à celui qui, n'ayant pas assez d'usage du monde, voudroit trouver tout parfait; l'un & l'autre sont punis de leur peu d'indulgence en prenant plus de plaisir à critiquer le mauvais qu'à goûter le bon. Un Auteur commence, il n'a pas encore tout le talent requis, mais il a du feu & de la justesse; vous le frondez, il n'écrit plus. Vous déconcertez la jeune Actrice qui postule, elle quitte prise, & va chercher fortune ailleurs. Par cet excès de sévérité ou par cette délicatesse mal placée, vous ruinez vos plaisirs, & vous desservez le Public, en le privant de deux sujets qui auroient pû devenir excélens. Corneille & la Chammelé étoient-ils parfaits quand ils commencerent?

Il entre bien des goûts différens dans l'Opera, il faut bien des connoissances différentes pour en sentir toute la beauté; cependant je ne crains pas de dire que celui qui connoît également la beauté de la Comédie, & qui la préfere, fait preuve tout à la fois & de beaucoup d'esprit & d'un discernement très-délicat.

Corneille & Racine ont écrit dans le même genre, non dans le même goût; tous deux ont éminemment réussi, & ils ont réussi sans le secours l'un de l'autre: au contraire, Lulli,

quoiqu'inimitable, a brillé par Quinault, & Quinault plus encore par Lulli.

Un Opera eſt moins un ſpectacle que l'aſſemblage de pluſieurs: Muſique, paroles, ballets, machines, décorations: quelle dépenſe! que d'Ouvriers différens! Le ſpectacle eſt brillant, il éblouit, il étonne; mais faites l'anatomie de la plûpart des Opera, vous trouverez, ou de grands défauts dans chaque partie, ou qu'avec des parties bonnes en ſoi, on n'a fait qu'un tout médiocre.

Malgré la difficulté de réuſſir, nous ne laiſſons pas de devoir aux deux hommes que j'ai cités, nombre de chefs-d'œuvres qui dureront autant que le monde; cependant je trouve que l'Opera le plus parfait a ſon défaut. Mille endroits enchantent dans Atys, quelques-uns ennuyent.

Il y a une ſorte de diſcernement à préférer l'Opera à la Comédie depuis dix ans juſqu'à vingt, & de rentrer dans le même goût à ſoixante, parce qu'à ces deux âges on aime les plaiſirs qui réveillent l'imagination ſans la trop apliquer. Donnons le reſte du tems à la Comédie; tout ce qui nous inſtruit en nous réjouiſſant, mérite bien nos plus beaux jours.

L'Opera doit preſque tout à la Muſique, la Muſique ne doit rien à l'Opera. Ces morceaux divins qui flatent, & chatouillent l'oreille, qui fixent délicieuſement l'attention & qui s'emparent de l'ame, ne reçoivent point un nouveau mérite de la foule des ſpectateurs, ni de la Salle du Palais Royal.

Mille gens, groſſiers d'ailleurs, aiment la Muſique, & l'on ne trouvera point un homme délicat qui ne l'aime point. C'eſt le plus exquis & le plus innocent de tous les plaiſirs; elle eſt de tous les âges, de tous les états, de tous les lieux, de preſque tous les goûts; on peut en jouir

dans toute son étendue aux dépens d'autrui, sans être importun, & l'on peut s'en amuser seul : elle prévient ou charme la langueur & l'ennui, & releve l'ame de l'abattement où la jette quelquefois l'iniquité des hommes.

Il y a une sorte de danger dans le goût de la Musique qu'il faut éviter avec un très-grand soin, c'est de s'en laisser éprendre jusqu'à s'en occuper uniquement. Cet excès est un vice du goût & de l'esprit ; & l'homme de Qualité, qui fait le Musicien de profession, se charge du même ridicule que le Musicien qui néglige la Musique : mais aussi que la crainte de l'aimer trop ne vous empêche pas de l'aimer & de l'aprendre. Celui qui n'aime pas la Musique, est privé du plus honnête des plaisirs ; celui qui ne la sçait pas, n'en sçauroit démêler toute la beauté, & il a négligé un talent, par le secours duquel il auroit toujours eu dequoi s'amuser lui-même, & occasion d'amuser les autres.

La fin principale de la Musique est de délasser l'esprit, & de lui donner de nouvelles forces pour s'apliquer ensuite plus utilement au travail.

Si vous avez de l'esprit, sçachez la Musique, c'est un mérite de plus ; si vous n'avez pas un grand génie, sçachez la Musique, c'est un suplément ; ce n'est pas un simple ornement, c'est une science gracieuse & réjouissante. Vous sentez-vous l'esprit fatigué par une étude abstraite ? Quoi de plus délassant que d'accompagner un air de Lambert sur le clavecin, ou sur la basse de viole ? Etes vous à table ? faites votre partie, moins pour montrer que vous chantez bien, que pour faire briller la voix d'une Dame, ou pour faire plaisir à un monde choisi qui vous écoute. Le sort vous a-t'il relégué pour quelque tems en Province ? quelle ressource n'est-ce pas de composer ou de tirer de Paris quel-

ques airs que vous déchiffrez aux Dames, qui, quand elles ſont bien élevées, ont aſſurément le goût & l'eſprit plus délicat que nous.

Partiſans de la Muſique ne demandez pas toujours de l'exquis ; la néceſſité des affaires vous en met ſouvent hors de portée & vous conduit malgré vous en des lieux qui ne ſont rien moins que la ſphere des choſes excélentes : en ce cas, tournez tout en reſſources, toute voix n'eſt pas Tévenar, toute flute n'eſt pas la Rare, toute viole n'eſt pas Marais ; mais on trouve par-tout des nôces de Village, ou un Roſſignol qui chante ; & le moindre plaiſir a toujours de quoi piquer, par la réfléxion qu'il eſt innocent.

La voix par ſes accens & ſes diverſes inflexions perſuade l'eſprit & touche le cœur. Quelqu'un a dit qu'il n'y a point de Muſique ſi agréable que le ſon de voix de la perſonne aimée. N'avez-vous point de voix ? la Muſique vous en donne un peu. Elle vous apprend à bien conduire ce peu que vous acquerez, & il eſt ſûr que les délicats ſont plus flatés par une petite voix bien conduite, que par une voix étenduë, ſonore, mais mal ménagée, & bruyante faute d'art & de goût. Etes-vous né avec le don d'une belle voix ? Joignez-y l'art, vous ferez merveille ; mais chantez naturellement, ſans grimaces ; ſans affectation ; entrez dans l'air & dans les paroles ; prononcez bien, ſentez ce que vous dites, faites le ſentir aux autres : ne vous faites pas trop prier, & ne chantez pas trop ; préferez les airs les plus convenables à votre voix, c'eſt un ménagement que vous vous devez à vous-même ; ne chantez jamais de chanſons obſcènes, c'eſt un reſpect que vous devez au Public, & ce reſpect doit ſe redoubler avec des femmes ſages & des perſonnes de conſidé-

tation. Faites-plus : si vous avez quelque délicateſſe, ne donnez jamais dans le goût de ces ſortes de chanſonnettes, qui ſe ſont introduites à la faveur de mauvaiſes pointes & de fades équivoques.

Notre langue eſt très-ſuſceptible d'enjouëment, de fineſſe & de graces, & le ſtile lirique demande un tour aiſé ; mais les délicats n'admettent que des penſées délicates, & l'on fait dire de ſoi, qu'on manque de diſcernement & d'eſprit, qu'on eſt mal né, & encore plus mal élevé, quand on veut briller aux dépens de la modeſtie par un vilain jeu de mots ; on penſe toujours mal quand on conduit les autres à penſer au mal.

Autrefois en France on chantoit au fruit, & l'on avoit raiſon. Aujourd'hui les cartes ruinent tout autre plaiſir, parce qu'elles ſervent de commode à l'avarice. Mais enfin quand le repas s'allonge, & qu'on conſerve encore quelque goût pour la fine volupté, on paſſe d'un grand Air aux Vaudevilles. Juſques-là tout eſt bien ; vous pouvez quitter le très-beau pour un joli badinage, mais que tous vos couplets ſoient d'un tour galant & ingénieux, & que pas un ne ſente l'effronterie.

Si le plaiſir devient débauche, il n'eſt plus du reſſort de la fine volupté. Les liqueurs ſont preſque tout à fait proſcrites, & il eſt auſſi nuiſible à la réputation qu'à la ſanté de trop boire ; auſſi eſt-il vrai que l'excès du vin n'a jamais entré dans ce que j'apelle le plaiſir de la table, qui n'eſt pas le moins flateur des plaiſirs.

Nous avons cet avantage ſur les autres Nations, que nos Voiſins font bonne chere avec nous, & rarement la faiſons-nous bonne avec eux. Cela vient de la différence du goût & des manieres, & de ce qu'en quelques endroits on

croit faire assez bonne chere quand on la fait grande.

Excepté les Fêtes & les repas d'aparat, qui demandent un peu de cérémonie, en conservant néanmoins la liberté des manieres, je soutiens que la frugalité & la bonne chere ne sont pas incompatibles.

Beaucoup de propreté sans étude; beaucoup de liberté sans manquer à la politesse; peu de plats qu'ils soient bons; peu de vin, mais du meilleur; choisir bien ses convives, & vivre avec eux quels qu'ils soient, comme si la table égaloit toutes les conditions: voilà précisément en quoi consiste la meilleure chere d'un François délicat.

Bon pain, bon vin, bon visage d'Hôte: vieille chanson dont le sens est merveilleux; en effet, c'est l'ame du repas. Un Cuisinier entendu, d'un goût sûr & friand, vous fait bien manger & ne vous ruine point. Faites-vous servir tous les jours finement & noblement, & quand il le faut abondamment, mais jamais de somptuosité.

Grandes façons & peu de plats,
Sans somptuosité de la délicatesse,
Propreté, bon vin, politesse,
C'est ce qu'il faut dans un repas.

Il y a autant de fatuité à faire le magnifique quand on ne doit pas l'être, que de petitesse à mal faire les honneurs de chez soi.

Un fastueux me fait grande chere par orgueil; S'il croit m'imposer, il se trompe. Je ne prends point les marques de sa vanité pour les effets d'un cœur noble. Plus il affecte de me faire sentir une magnificence mal placée, plus je sens redoubler mon mépris pour sa fausse libéralité.

Il est des lieux, & par-tout il est des momens où

où un honnête homme peut être surpris par des amis qu'il n'attendoit pas, il soutient en galant homme l'impossibilité de les recevoir comme il voudroit ; il ne s'embarrasse point, il n'embarrasse point les autres ; il leur fait petite chere, mais il fait de son mieux, ils sont contens, & il est quitte.

Quand mes amis sont chez moi,
Ils pensent que je les régale :
Car mon cœur leur dit pourquoi
Je leur fais chere si frugale, &c.

C'est un des plus grands désagrémens de certains postes, que d'être obligé de tenir table ; on n'est qu'à demi le maître de sa maison ; ce ne sont plus des convives, ce sont des mangeurs que le hazard rassemble. Souvent la marchandise est si mêlée, que les honnêtes gens & les parasites sont confondus. On boit, on mange, & c'est tout. Celui chez qui l'on dine fort bien, s'il a le goût fin, dine fort mal ; il ne lui reste qu'une ressource, c'est de prendre sa revanche le soir au petit couvert.

Boire & manger sans goût & sans attention, c'est être stupide ; ne vivre que pour manger, c'est être bête, ne consulter que son propre goût, c'est n'aimer que soi ; boire & manger trop, c'est se haïr ; mais attendre l'apétit & s'en procurer ; au défaut du meilleur se contenter du bon ; préferer le plus sain au plus friand ; aimer les bonnes choses pour soi-même, & les aimer encore plus pour les autres, c'est là la maniere la plus sûre de vivre délicieusement.

Boire à ses repas d'un vin plus exquis que celui qu'on fait boire aux autres, ce ne sçauroit être une exception permise à la grandeur : c'est un privilége que l'impudence & l'avarice usurpent quelquefois ; encore les exemples en sont

ils rares. Le vin de Falerne étoit cher, Pline en buvoit, & Pline admettoit quelquefois à sa table nombre de gens nouvellement affranchis. Quelqu'un, qui croyoit avec justice que tous ceux qui sont à une même table devoient boire le même vin, lui dit que dans ces jours son bon vin de Falerne alloit bien vîte : pardonnez-moi, repondit Pline ; quand mes affranchis mangent avec moi, ils ne boivent point de mon vin, je bois du leur.

Dans les conseils que je donne sur ce qui regarde la table, je ne sors point de mon principe, que la modération dans les plaisirs flate plus que les plaisirs mêmes : mais autant qu'il est possible, j'exclus toute incommodité. Je veux manger fraîchement l'Eté, chaudement l'Hyver, & en toute saison être assis à mon aise. Ailleurs, comme chez moi, je veux un monde choisi, & je suis délicat jusqu'au nombre. Ce nombre paroît reglé par un prétendu bon mot : on a dit, qu'il faut être à table depuis les Graces jusqu'aux Muses : sur ce pied-là on n'a plus à choisir qu'entre trois & neuf.

Nôces, repas & reception, fêtes de commande & de cérémonie, jours consacrés dans tous les tems à régaler une famille entiere : tout cela a ses exceptions, & l'on est quelquefois forcé de sacrifier une partie de plaisir à l'usage & à la bienséance : mais je ne puis souffrir que, sans une nécessité indispensable, & uniquement pour s'aquitter avec plus d'éclat d'un repas qu'on me doit, on me fasse manger avec les quatre Nations.

L'assortiment des convives n'est pas seulement une précaution nécessaire, c'est une loi.

On ne sçauroit manquer plus essentiellement à la circonspection, que d'associer à table gens qui ne s'accommodent pas. Peut-être ne le sça-

voit-on point ? Il falloit le ſçavoir : s'il n'y avoit point entr'eux de different formé, n'y avoit-il point de préſéance à diſputer, de prétentions à débattre ? Une femme raiſonnable peut-elle ſe réjouir avec une capricieuſe, avec une folle, avec une effrontée ? Une femme de plaiſir peut-elle ſe réjouir avec une prude, un honnête homme avec un fat ?

La diverſité des goûts ne permet pas de reſtraindre abſolument la bonne chere à de certains mets : d'ailleurs, on peut nous reprocher avec quelque fondement, que la mode, qui nous ſert preſque en tout de premiere regle, porte ſon inconſtance juſqu'à nos manieres de manger. Nos peres étoient bien plus ſages que nous ; une ſoupe bien mitonnée, un rôti cuit à propos & ſucculent, c'en étoit aſſez au bon vieux tems ; on vivoit longues années, & l'on vivoit bien.

Laiſſez aux étourdis l'honneur extravagant de caſſer des verres ; ne vous enyvrez jamais ; c'eſt un principe dont il ne faut s'écarter pour quoi que ce puiſſe être au monde ; mais dans ces lieux, qui ſont comme le centre de la ruſticité, on vous forcera ? Point du tout ; tenez bon : dès qu'on eſt aſſez hardi pour vous preſſer trop, vous devez être aſſez ferme pour refuſer. Sauvez-vous par le diſcours ; ruſez, trempez votre vin, laiſſez boire les autres, & s'il le faut, faites-les boire vous-même ; ne ménagez pas votre vin, mais ménagez-vous.

Eſt-il donc une regle ſûre de boire préciſément autant qu'il faut pour tirer du plaiſir de la table tout l'agrément qu'on en doit attendre, ſans effleurer un peu la raiſon ? On ne peut répondre juſte, cela dépend du tempéramment, du vin, du quart-d'heure ; mais enfin ſoyez prudent dans les plaiſirs, que votre prudence ſoit

gaye & réjouissante. Vous pouvez boire tant que le vin vous paroît également délicieux, & tant que vous vous sentez toujours le maître de tous vos mouvemens; consultez votre état, consultez celui de vos amis, lisez dans leurs yeux à quel dégré on est la joye commune, le baromètre est sûr.

Les parties de table qui flattent le plus sont les moins dangereuses. Si les Dames en sont, vous ne courez pas risque de vous enyvrer; si vous n'êtes qu'entre hommes choisis, vous avez assez de bonnes choses à dire pour ne pas craindre de trop boire. Ainsi dans les deux cas vous vous sauvez à l'abri, ou de la politesse & de l'esprit, ou de la cordialité & de la raison.

Je ne haïrois pas de me trouver quelquefois en société avec cinq ou six amis, qui, tous dans la plus longue séance, n'aimeroient à boire que chacun sa bouteille, moitié Beaune, moitié Syllery. Il me semble que c'est assez pour dîner longuement & délicieusement; mais quand un heureux hazard vient allonger le plaisir; quand tous les coeurs se développent; quand la conversation devient plus brillante, que vous mêlez à beaucoup de politesse quelques traits de cette sorte d'érudition dont j'ai parlé; hyvez, vous, saisissez l'occasion, ne comptez point les quarts d'heure, faites mettre encore deux bouteilles au frais; tant que vous sçavez répandre de l'esprit & jouir délicieusement de l'esprit des autres, ne craignez rien pour votre raison.

C'est un si grand don d'avoir le goût fin & vraiment délicat, que mille gens, qui ne sont pas même connoisseurs, font les délicats par vanité. Bien loin de donner dans cette fausseté, sçachez dans le besoin suspendre, ou du moins cacher votre délicatesse; vous souffrez & vous faites souffrir les autres par une recherche con-

cruelle & trop raffinée ; il faut se rendre la vie aisée, & s'accommoder un peu au tems & aux lieux. Si chez vous-mêmes vous dégoûtez vos amis de mets qu'ils trouvoient bons & peut-être très-bons, vous insultez à leur goût ou à leur fortune, & vous portez l'orgueil jusqu'à vouloir leur prouver que vous méritez de vivre mieux que le reste du genre humain ; si un ragoût moins friand ou un petit manquement dans la simétrie épuise toutes vos réflexions, vos amis pourront-ils dire de vous que vous les avez bien reçus ? Alors trop de regularité devient vanité ou mauvaise humeur.

Ce seroit encore pis si vous portiez ce caractere chèz les autres ; peu de gens voudroient vous recevoir ; & quelque soin qu'on prît, quelque chere qu'on vous fit, vous vous croiriez toujours mal reçû.

Dans tous vos plaisirs, mais sur tout dans celui de la table, gardez-vous bien de hazarder votre santé. C'est sans contredit le plus précieux de tous les biens : en effet, sans la santé la vie est à charge ; & c'est une extravagance du premier ordre d'abreger cette vie par tout ce qui n'est fait que pour la conserver & l'égayer. Il y a de la honte à trop boire ; & de l'enfance à trop manger. Ne sommes-nous donc faits que pour manger & pour boire ? Ne mettons point notre tempérament à trop d'épreuves ; n'usons point notre goût ; aimons-nous plus délicatement, sans pourtant nous idolâtrer nous-mêmes ; mais toutes nos mesures bien prises, ne portons pas l'attention sur notre santé, jusqu'à devenir par dégrés, des malades imaginaires ; bornons sur cela notre prudence, & ne donnons jamais dans aucune de toutes les folies qui portent les jeunes gens à prodiguer leur santé. Quand ils sont sur le retour, ils voudroient

bien, autant par volupté que par Religion, racheter les desordres de la jeunesse ; prévenons ces regrets inutiles ; ménageons-nous : usons, mais n'abusons point : jouissons, mais ne dissipons pas.

On a beau prêcher les hommes, on a bien de la peine à les guérir du penchant qui les domine. Il est pourtant vrai que l'yvrognerie est un vice bien deshonorant. Si l'on pensoit combien les uns font de sottises quand ils ont trop bû ; combien l'yvresse interesse la santé, & combien elle dégrade de la raison ; assurément on seroit plus moderé, mais

Tous les discours sont superflus ;
C'est à qui par intempérance
Vivra le moins, boira le plus :
On ne voit plus qu'excès en France.

L'Abbé Regnier.

Si le plaisir de la promenade n'a pas le même piquant que celui de la table, de la Musique, des spectacles, du jeu ; aussi n'a-t'il pas les mêmes inconveniens. La nature pure encore ne connoissoit ni richesses ni cupidité, quand elle fit du monde entier un promenoir pour tout ce qui respire ; & les plaisirs que nous fournit la nature, valent bien ceux que nous devons à l'art.

Tout le monde se promene, mais tout le monde ne sçait pas se promener. Ne se trouver aux rendez-vous publics que pour controller le public ; faire des parties de campagne ou de jardin pour danser, pour jouer, pour manger ; se retirer à l'écart pour parler plus sainement d'affaires ; tout cela peut s'apeler critiquer, se réjouir, négocier, non pas se promener ; n'aller aux Thuilleries que pour faire vingt fois le tour de la grande allée depuis huit heures jusqu'à neuf, ou se trouver au Cours à la file de cinq

cens Caroſſes, les glaces bien tirées pour ſe garantir de la pouſſiere ; ſi c'eſt là ſe promener, du moins ce n'eſt pas jouir du plaiſir de la promenade.

Que celui-là paſſe de doux momens, qui ſçait par goût ſe dérober dans une allée ſombre à la multitude & aux rayons du Soleil ; qui ſçait ſur la fin d'un beau jour contempler d'un cœur tranquile & reconnoiſſant tous les miracles de la nature ; qui ſçait méditer avec fruit ſur les cruelles paſſions & ſur toutes les impertinences qui gâtent le monde ; qui ſçait, auprès d'un ruiſſeau qui murmure, tantôt laiſſer échaper ſon imagination ſur mille objets innocens, & tantôt rire ingénieuſement avec Horace : enfin qui ſçait, même en marchant, ſe délaſſer avec délice, & devoir à la promenade le plaiſir de faire grande chere avec peu de mets & bon apetit !

On commence à devenir ſage quand on ſent le mérite de pouvoir être ſeul. Faites-vous un réduit en quelque coin du monde ; ſi vous en êtes le maître, choiſiſſez une ſituation heureuſe avec un beau coup d'œil ; point de palais magnifique ; point de meubles ſomptueux ; un hermitage commode, propre & riant : ſix cellules pour autant d'amis. Là quittez le chevet dès que le Soleil commence à poindre, jouiſſez de l'émail des fleurs. Arbres, arbuſtes, arbriſſeaux, voyez tout, dans ces inſtans précieux votre Jardinier eſt bonne compagnie.

Retournez à vos amis, dinez avec eux, comme je veux qu'on dine ; faites-les joüer quelques-uns de mes jeux. Si vous n'êtes pas néceſſaire pour former la partie, ſauvez-vous dans un boſquet avec la Bruyere, ne fût-ce que pour une heure ; vous les rejoindrez avec plus de plaiſir ; paſſez tous enſemble dans la haute futaye ou dans le labyrinthe, ajoûtez quelque choſe

aux entretiens d'Ariſte & d'Eugene ; revenez ſouper de la façon la plus propre à vous faire goûter ce repos leger & tranquile, qu'Horace promet à ceux qui ne ſont ni agités de la crainte, ni devorés de déſirs. Donnez avant toutes choſes le tems convenable aux devoirs de la Religion : que le ſoin de votre ménage ne ſoit point négligé, mais qu'il ſoit imperceptible : enfin, un peu d'étude s'il vous reſte un quart-d'heure à mettre à profit ; eſſayez-en, & dites-moi, ſi la Cour la plus ſuperbe, ſi les emplois les plus diſtingués, ſi les plaiſirs les plus ſéduiſans, vous ont jamais fourni d'auſſi beaux jours.

Vos amis vous quittent ? il y a dequoi vous conſoler dans le plaiſir même que vous perdez, puiſqu'il vous met dans la néceſſité de penſer que tout nous échape. Mais vous voulez vous dédommager ? hé bien ! montez ſur le côteau ; ſi ce n'eſt pas aſſez, grimpez juſqu'au haut de la montagne ; là vous avez un bouquet de vieux chênes dont la nature vous a fait un paraſol, & vous trouvez une herbe touffuë qui vous ſert de canapé. L'Ouvrier de tout l'Univers n'a fait ce cabinet ruſtique que pour le Philoſophe délicat. Le Ciel en eſt le plat-fond, & le monde entier peint en mignature, en eſt le parquet. Promenez vos yeux ; quel chemin ne font-ils pas dans un inſtant ? Vous avez à vos pieds de vaſtes prairies, & dans le lointain des côtes eſcarpées qui ſervent de piédeſtal à des ſombres forêts ; un fleuve ſerpentant vous paroît vingt fleuves, & après s'être partagé en mille endroits pour les rendre plus agréables, il réunit toute ſa beauté pour faire plus d'honneur à la grande Ville dont il lave les murs. A la lenteur dont il coule, ne ſemble-t-il pas qu'il ſouffre à s'éloigner de vous ? Amoureux qu'il eſt d'un lieu ſi beau, il ne ſe conſole du chagrin de le quitter, que

par le plaisir qu'il trouve à se prêter à l'utilité publique de cent différentes façons. Tout cela semble fait pour vous : pourriez-vous n'en pas jouir ?

Ce que vous venez de lire est de Santeuil : je vous l'ai annoncé quand je vous ai parlé de la vaillance d'une lance. Comparez cette ancienne maniere de personnifier avec celle-ci.

Captus amore loci
Tardat præcipites ambitiosus aquas.
Fons fieri gaudet qui modo flumen erat.

Que cette matiere est belle & féconde pour le jeune homme qui veut paraphraser ! Ne semble-t-il pas qu'un des beaux Fleuves du monde veuille épouser la Capitale de l'Univers ? Son orgueil se tourne en respect, & il oublie sa grandeur si-tôt qu'il cherche à plaire. Les amans d'aujourd'hui ne sont pas si délicats. Ici le Poëte réunit la simplicité de la nature, & la majesté de l'éloquence. Cette inscription m'a paru aussi belle que les pompes de Paris sont utiles. On la trouve sur le Pont Notre-Dame : lisez les Inscriptions de Santeuil.

M. Rousseau, qui rassemble la force, la justesse, la précision, & toutes les graces de la Poësie, écrivoit à un Conseiller d'Etat.

Renoncez pour un tems aux travaux de Thémis:
Venez voir ces côteaux enrichis de verdure,
Et ces bois paternels, où l'art humble & soumis
Laisse encore agir la nature.

Trop heureux qui du champ par ses peres laissé,
Peut parcourir au loin les limites antiques,
Sans redouter les cris de l'orphelin chassé
Du sein de ses Dieux domestiques !

Sous des lambris dorés l'injuste Ravisseur
Entretient le vautour dont il est la victime ;

Combien peu de mortels connoiſſent la douceur
D'un bonheur pur & legitime !

Jouiſſez en repos de ce lieu fortuné :
Le calme & le repos y tiennent leur empire,
Et des ſoucis affreux le ſouffle empoiſonné
N'y corrompt point l'air qu'on reſpire.

Racan, comme vous l'avez vû, étoit bien loin des dons & du goût de M. Rouſſeau : il y a pourtant de la beauté dans ce qu'il va vous dire.

O bienheureux celui qui peut de ſa mémoire
Effacer pour jamais ce vain eſpoir de gloire,
Dont l'inutile ſoin traverſe nos plaiſirs,
Et qui loin retiré de la foule importune,
Vivant dans ſa maiſon, content de ſa fortune,
A ſelon ſon pouvoir meſuré ſes deſirs.

Tantôt il ſe promene au long de ſes fontaines,
De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent de leurs ruiſſeaux parmi l'or des moiſſons.
Tantôt, &c.
. . . . . .

Agréables deſerts, ſéjour de l'innocence,
Où loin des vanités, de la magnificence,
Commence mon repos & finit mon tourment :
Valons, fleuves, rochers, plaiſante ſolitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le deſormais de mon contentement.

Ces réflexions ſont communes à tous ceux qui ont de la raiſon. Plus on connoît le monde, & plus on s'en dégoûte. Sentez le prix de la tranquilité intérieure, & l'horreur des grandes paſſions. Nous jouons mal la Comédie ; tous les jours l'avarice, l'envie & l'orgueil nous font mourir imperceptiblement. On ne voit pas le feu qui nous conſume, mais nous n'en brûlons

pas moins à petit feu. Au contraire, les vrais Acteurs ne meurent que par métaphore sur le Théâtre, & tel s'est poignardé à huit heures, qui fait bonne chere à neuf. Quinault fait dire à un ses Héros.

Fontaine qui d'une eau si pure
Arrosez ces brillantes fleurs,
En vain votre charmant murmure
Flate le tourment que j'endure;
Rien ne peut enchanter mes mortelles douleurs.
Ce que j'aime me fuit, & je fuis tout le monde.
Pourquoi traîner plus loin ma vie & mes malheurs?
Ruisseau, je vais mêler mon sang avec votre onde,
C'est trop peu d'y mêler mes pleurs.

Scaron pourroit bien dire ici :
Par la mort, quos ego ! *mais il n'acheva pas,*
Car il avoit l'ame trop bonne.

Mais il me convient mieux de vous remettre encore un moment dans le réduit agréable où je vous avois placé. Voyez-vous auprès de ces troupeaux qui paissent l'herbe naissante, cet amas de Bergers qu'un flageolet amuse ? Ils vivent contens : ils souperont avec du pain noir, & ils souperont bien. Tirez votre lunette d'aproche, & voyez à gauche ce char de triomphe qui sort de la Ville, attelé de six chevaux d'Espagne : à cette livrée nombreuse & brillante, vous devinez que c'est un Seigneur de nouvelle édition. Il descend de caroſſe, & vous le reconnoissez à son habit surchargé de broderie : il est plus grand que vous de toute la tête, c'est le plus gros & le plus gras des Partisans ; cependant il vous paroît bien petit. Juste effet du point vûë ! la corruption grossit les objets, la réfléxion les réduit.

Vous avez lû combien est redoutable ce puissant ennemi que vous avez au-dehors, le mé-

exemple : vous en avez un au-dedans de même qui n'eſt pas moins à redouter, le ant à l'amour. Que cette matiere eſt vaſte! n puis-je dire pour ou contre qui n'ait pas été dit mille fois? Tous les cœurs ſemblent faits pour le ſentir, & tous les plaiſirs pour l'introduire dans l'ame. Par lui les plus grands hommes deviennent les plus foibles; & tel eſt le malheur de la condition humaine, que la ſageſſe la plus conſommée & la probité la plus ſcrupuleuſe ont peine à échaper à l'amour. Le don de vaincre n'eſt accordé qu'à la défiance de ſoi-même, & à la fuite de l'occaſion.

Ne voyez jamais de femme, conſeil bourru; voyez les femmes, & n'aimez jamais, conſeil inutile; voir les femmes, & prendre des précautions contre l'amour; c'eſt vivre en homme ſage & en homme poli.

De toutes les paſſions auſquelles l'homme eſt en butte, il n'en eſt point qui ſoit plus univerſellement la paſſion dominante que l'amour; j'oſe dire même que c'eſt preſque la ſeule qui intereſſe l'honnête homme; vous ne verrez point un homme d'honneur profeſſer l'incrédulité, prêter ſur gages, vendre la juſtice, & déſoler la veuve & l'orphelin; & vous verrez le ſouverainement honnête homme amoureux. Cependant ſans le commerce des femmes un homme, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, n'aura jamais qu'un mérite brute. Ce ne ſera point un galant homme.

Le Pere Sénault, dont tout le monde reſpecte la mémoire, & qui nous a laiſſé le beau Traité des Paſſions, dit que, quand les hommes ſeront devenus des Anges, il leur ſera permis de contracter amitié avec les femmes. Je ne ſai ſi mon avis, tout différent du ſien, n'eſt pas auſſi bien fondé. Je crois ſeulement qu'il lui conve-

noit de parler en cafuiſte plus ſévere ; mais ſa maxime, qui devroit être une loi pour tous les Prêtres, ne convient pas aux gens du monde pour qui j'écris.

Si une ſageſſe trop farouche, plutôt rudeſſe que vertu, vous inſpire l'abandon des femmes, peu à peu votre eſprit ſe rouille, votre imagination s'épaiſſit ; vos manieres deviennent dures ; au lieu d'un génie orné par cette envie de plaire, qui produit à la fin le je ne ſçai quoi qui plaît, on ne ſe trouve plus que la ſéchereſſe d'une Philoſophie mal entenduë. On fait l'eſprit fort, & l'on n'eſt qu'un eſprit faux. Le renoncement au commerce des femmes fait d'un galant homme un miſantrope, inſupportable aux autres, & ſans reſſource pour lui-même.

Un brutal renonce aux femmes, en ſupoſant à toutes les défauts de quelques unes. Un libertin ne cherche qu'à abuſer du commerce des femmes, & porte quelquefois la débauche juſqu'à les mépriſer. Un homme ſage & délicat paſſe de doux momens avec des femmes eſtimables, & il ne cherche point à ſe dégoûter, par trop de licence, d'un commerce qu'il a intérêt de continuer toujours. Si j'écrivois pour une femme, je lui répéterois à chaque page ces trois Vers :

Traitez bien un Amant, il ceſſera d'être.
L'amour ne peut durer qu'autant que les deſirs :
Nourri par l'eſpérance, il meurt par les plaiſirs.

En effet cet eſſain nombreux de jeunes fous que les coquettes apellent de *petits perfides*, eſt bien redoutable pour une *Agnès*.

Tous les Amans ſçavent feindre,
Nymphes, craignez leurs apas.
Le péril le plus à craindre
Eſt celui qu'on ne craint pas.

L'aimable jeuneſſe eſt le plus dangereux de tous les âges. L'amour eſt au guet : à peine la nature ſe dévelope, qu'il décoche ſes premiers traits. Que ces traits ſont redoutables, quand ils ſont ſoutenus de *petits ſoins* & de l'éloquence des yeux ! Defiez-vous-en, belle & ſage *Agnès*, ſans quoi vous diriez peut-être trop tard :

Je ne m'étois point aperçûë
Que tous vos petits ſoins duſſent m'être ſuſpects ;
Lorſque j'en faiſois la revûë
Je les prenois pour des reſpects.

Le plaiſir qu'on trouve à faire la revûë, & à ſuputer la valeur de ces ſoins & de ces regards, annonce aſſez l'amour, qui ne ſçait que trop bien ſe définir lui-même.

Je ſuis l'enfant du doux loiſir,
Et le pere du vrai plaiſir.

Jeune homme, voilà quels ſont les avant-coureurs de l'amour. Je ne vous les fais connoître que pour vous les faire éviter : craignez ces deux écueils dont l'invention à tant fait d'honneur à Homere. Caribde, c'eſt la corruption du ſiécle: Silla, voilà vos paſſions. Il faut traverſer ce détroit, &

Le Dieu des cœurs ſecrettement
Vous attend au paſſage.

Armez-vous donc de l'Egide de Minerve; ſentez le prix de la liberté & de la précieuſe innocence ; fuyez le chant des Sirenes ; faites-vous attacher au mât du vaiſſeau : ces précautions vous préſerveront du naufrage.

L'abus des femmes, maladie du cœur ; le renoncement aux femmes, maladie de l'eſprit : eſt-ce donc qu'on ne ſçauroit jouir d'une ſanté parfaite ? Il faut avoir bien mauvaiſe opinion de

la vertu, pour croire qu'on ne puiſſe la ſauver des périls qui l'environnent, qu'en quittant le commerce de la vie qui flate le plus. Vivre gracieuſement, librement, mais toujours reſpectueuſement avec quelques femmes choiſies, c'eſt, ſans bleſſer la ſageſſe, ſe procurer le plus doux des plaiſirs.

Je conviens que le commerce de la femme la plus eſtimable eſt le plus propre à mettre à l'épreuve la raiſon d'un homme délicat. N'en pas connoître le danger, c'eſt aveuglement : ne pas craindre la dépravation de notre cœur, c'eſt préſomption : mais enfin, de ce que l'on n'eſt pas invincible, doit-on conclure qu'on ſera vaincu ? Si votre vertu eſt ébranlée, étayez-la par la circonſpection & par la vigilance ; fortifiez-la par un reſpect toujours inviolable pour le beau ſexe, & par une grande délicateſſe de ſentimens ; ſur-tout ne cherchez jamais à partager avec les libertins le funeſte honneur des bonnes fortunes ; ſongez au contraire, qu'il eſt bien juſte que le mérite, dont nous ſommes redevables au commerce des femmes, coute quelque contrainte à la groſſiereté. Loin d'aller chez les femmes pour les corrompre, prenons leçon auprès d'elles de modeſtie & de pudeur : ſi nous avions moins d'impudence, nous leur trouverions moins de foibleſſe.

J'aurois épargné ce dernier trait aux Dames, ſans la néceſſité que je me ſuis impoſée de former les mœurs du ſujet que j'inſtruis. Je ſçai que la plupart d'elles ont trop d'eſprit pour n'avoir pas de raiſon, & j'en connois beaucoup d'une conduite admirable ; mais, après être convenu qu'il eſt grand nombre de brutaux, j'ai pû faire ſentir qu'il eſt quelque folles ; par-là je fais plus d'honneur à celle qui ne le ſont pas.

Le monde fourmille d'amours de toute eſpece.

L'amour propre eſt le plus ſot & le plus général ; c'eſt le plus perſuaſif de tous les flateurs, comme la paſſion dominante de tous les Orateurs eſt le plus pathétique. Il y a peu d'avantage à ſe plaire à ſoi-même, quand on ne plaît à perſonne.

L'amour groſſier eſt aſſurément le moins flateur & le moins condamnable. Je m'explique mal : je donne encore un trop beau nom à la brutalité. L'amour délicat eſt le plus rare de tous les amours. La Bruyere dit qu'une liaiſon vive & pure entre deux perſonnes de ſexe différent, eſt une ſorte de paſſion qui n'eſt préciſément ni amour ni amitié. Elle eſt moins que l'un, plus que l'autre, & fait claſſe à part ; il ne faut rien de plus pour un Philoſophe. Je crois que, quand ce tréſor eſt trouvé, un homme ſage eſt aſſez riche. Cette liaiſon pure eſt la reſtriction que je vous impoſe, en vous conſeillant le commerce des femmes.

Ne conſultez ni un dévot, ni un libertin, mais un vraiment honnête homme, ami dès ſa jeuneſſe des plaiſirs & de la raiſon. Si dans quelque moment malheureux il s'eſt trouvé la dupe d'une occaſion prochaine, ſi revenant promptement à lui il a paſſé d'une paſſion folle à une liaiſon délicate qui ne fût point amour, vous le trouverez plein d'horreur pour le vice ; il vous avouera que le commerce d'une femme aimable & ſage eſt tout ce qu'il y a dans la vie de plus délicieux. Mais le Public accoutumé à juger ſur les aparences, & porté naturellement à juger mal, n'aura ni aſſez d'eſprit, ni l'eſprit aſſez bon, pour ne pas confondre les effets de cette ſorte d'amitié avec ceux de la tendreſſe ? Je conviens qu'on peut s'y méprendre, mais eſt-ce une raiſon pour déterminer un honnête homme à ſe faire Hermite ? & doit-on exclure une femme raiſonnable de la ſociété civile, uniquement parce

qu'elle aura assez de mérite pour fixer l'estime des connoisseurs ? Soyons scrupuleux quand il faut l'être, mais ne donnons pas dans les extravagances d'un scrupule impertinent. Evitons le mal, faisons le bien ; à cette condition nous sommes dispensés de forcer les sots à se taire.

Il est juste que le respect humain nous engage à des circonspections : mais aussi il ne faut pas que les faux jugemens nous privent des plus innocens plaisirs. Si notre conduite est telle que nous ayons lieu d'en être contens, il ne nous reste plus qu'à aprendre d'Horace à mépriser le malin vulgaire.

Il entre dans ces sortes de liaisons tant de sagesse, tant de délicatesse de sentiment, tant d'égalité d'humeur, tant de politesse dans les manieres, & tant de bon esprit, qu'il est, en quelque façon, permis aux hommes grossiers de ne pas croire qu'on puisse former un tel commerce. Leur incrédulité stupide ou empoisonnée trouve sa dispense dans la rareté : en effet, rien n'est plus rare que de pouvoir rassembler deux personnes d'un caractere propre à soutenir cette sorte de liaison que je peins ; c'est une espece de miracle du hazard qui les fait rencontrer ; & quand le cas arrive, doit-on exiger des petites ames & des méchans esprits, qu'ils jugent sainement des effets du vrai Mérite ? Non, passons-leur le malin vouloir & les coups de langue ; incapables qu'ils sont de tout autre plaisir, souffrons qu'ils jouissent à nos dépens de la ressource qui leur reste de mal penser, de mal parler. Heureux qui peut, à force de vertu, s'attirer le déchaînement de la malignité publique !

Je conviens avec M. de Fontenelle, que l'amour est bien malin. Voyons les femmes, respectons-les, mais craignons l'amour, redoutons sa malice ; il n'arrive que trop souvent que des

commencemens purs & desintereſſés ont des ſuïtes funeſtes. Nous ſommes bien foibles, connoiſſons-nous, & craignons-nous. Sur-tout dans les liaiſons délicates dont j'ai parlé, n'oublions pas ces deux beaux vers du même Auteur.

Notre amitié peut-être aura l'air amoureux ;
Mais n'ayons point d'amour, il eſt trop dangereux.

Si l'on compte bien juſte les peines & les plaiſirs que produit l'amour même le plus délicat, c'eſt enſemble ſageſſe & volupté de s'en garantir ; cependant l'amour trouve des victimes dans tous les âges. Pourquoi cela ? Si l'eſprit n'eſt pas mûr, on ne réfléchit point ; ſi l'on eſt raiſonnable on ne réfléchit qu'après coup. Quinault, dont tous les Ouvrages ne ſont qu'un Dictionnaire de tendreſſe, parle tantôt contre, & plus ſouvent pour l'amour ; mais la Bruyere, moins tendre que raiſonnable, en convenant que les Dames ont mille & mille agrémens auſquels il eſt ſi difficile d'échaper, ajoûte que, ſi la beauté eſt un poiſon, le caprice n'eſt qu'à un travers de doigt, qui nous ſert d'antidote.

Si la femme la plus parfaite a du caprice, l'homme qui raiſonne le moins a de la raiſon ; & je ne ſçai point contre l'amour de préſervatif plus ſûr que d'employer la raiſon à réfléchir ſur le caprice. Si quelque femme venoit à vous piquer, examinez de ſang froid, & avant que la paſſion ſoit formée, ſi elle n'auroit point quelque défaut eſſentiel.

Si le goût dépravé des plaiſirs & du jeu,
Si l'eſprit de travers, ſi des airs de théâtre,
Si des cœurs tout uſez, ſi le rouge & le plâtre
Ne nous en détachoient un peu,
On aimeroit à la folie.
Quand j'y penſe je ſuis tranſi ;
Mais à ce malheur, Dieu merci,
Plus d'une femme remédie.

Si les Dames qui veulent plaire s'y prenoient bien, nous ſerions perdus ; & que pourrions-nous contre des dehors enchanteurs & un heureux naturel, contre beaucoup d'eſprit, de politeſſe, de modeſtie & de douceur ! Heureuſement quelques-unes ont imaginé le ſecret de s'enlaidir dans l'eſpoir de paroître plus belles, ou de le paroître plus long-tems. C'eſt un remede involontaire que l'amour propre mal entendu leur a ſuggeré en notre faveur. L'Art nous met à l'abri des graces de la nature ; il en eſt même qui par ménagement pour notre liberté, ſe donnent la peine d'aprendre à minauder. Nous aurions tort de nous en plaindre ; mais il n'eſt pas moins étonnant, qu'on prenne l'art des grimaces pour le don des manieres, ou pour un ſuplément à la beauté ; c'eſt acheter bien cher ce qui plaît moins. Mon héros la Bruyere apelle dans un ſens un peu mieux figuré le fard & l'hypocriſie, un menſonge de toute la perſonne.

Le revenu de la beauté,
J'entens la délicateſſe & la belle tendreſſe,
Ne ſera jamais augmenté
Par les mines d'une maîtreſſe.
Les grimaces, les airs ſont de nuiſibles ſoins ;
Aux yeux des connoiſſeurs rien n'eſt plus pitoyable,
Et cent choſes qu'on fait pour être plus aimable,
Font préciſément qu'on l'eſt moins.

Un homme qui penſoit juſte a dit, que la beauté eſt le plus puiſſant & le plus foible ennemi de l'homme ; il ne lui faut qu'un regard pour vaincre, il ne faut que ne la pas regarder pour triompher d'elle. Le Rondeau de Madame Deshoulieres contre l'amour eſt merveilleux, & j'y trouve un grand fond de réfléxions ; car enfin où voit-on enſemble du cœur & de l'eſprit ?

Tant que nous ne nous rendrons qu'à ce prix, nous réfléchirons long-tems, & l'amour fera peu de conquêtes. Il est vrai que la raison ne peut rien dès que le cœur agit, mais pour prévenir un mal qui coûte trop à réparer, il n'y a qu'à faire agir la raison avant que le cœur agisse.

Contre l'amour voulez-vous vous défendre,
Gardez-vous bien & de voir & d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec esprit.
Il en est peu de ce genre maudit,
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.

Dès qu'une fois il leur plaît de nous rendre
De tendres soins, qu'ils prennent un air tendre,
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.

De la raison il ne faut rien attendre,
Trop de malheurs n'ont sçû que trop aprendre
Qu'elle n'est rien dès que le cœur agit.
La seule fuite, Iris, nous garantit;
C'est le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

Cette pensée sur la fuite est d'une grande beauté : vous la trouverez pourtant aussi forte & plus brillante dans ce Distique Latin, parce que la justesse de la pensée se trouvant relevée par le jeu de mots, doit faire plus d'impression.

Ne sedeas, sed eas;
Ne pereas per eas.

On ne veut pas donner son cœur, mais on le laisse prendre; on le gardoit bien, mais il s'est échapé; fades excuses, galimathias tout pur. Si je suis dans la dépendance, je me garderai d'engager un bien qui n'est plus à moi; si je suis mon maître, j'examinerai si l'engagement que mon cœur voudroit contracter sera tout à la fois

honnête, utile & satisfaisant, de façon qu'il ne soit point pour moi un sujet de repentir : mais combien de raison ne faut-il pas pour cela ? Moins qu'on ne pense. Ne se point livrer à la premiere impression, & raisonner à tems.

Quelque desir qu'un cœur ait d'acquerir de la gloire ou de faire fortune, on ne sçauroit compter sur lui quand il se livre à l'amour. On a dit que l'amour est le Roi des jeunes gens & le tyran des vieillards ; de-là il s'ensuit que, dans ces deux âges, se livrer à l'amour, c'est se faire un maître ; le mérite régle rarement les sentimens du cœur ; il est vrai que le seul caprice fait presque toutes les liaisons : enfin, puisqu'à la honte de nos jours l'amour pur & délicat est presque une chimere, & que dans tous les tems l'amour grossier fut vicieux, ruineux, dangereux & deshonorant, tous ces motifs sont bien puissans pour nous défendre de l'amour.

Que vous ayez été trop bien, & après trop mal avec une femme, n'en parlez jamais qu'en termes qui lui fassent honneur. Si vous avez été aimé, c'est la derniere indignité de publier quelque faveur accordée plutôt au caprice qu'au mérite ; & si vous ne l'êtes plus, si même vous ne l'avez point été, y auroit-il de la justice à vous plaindre de sa vertu ?

Gardez-vous de blâmer un sexe qu'on honore ;
Qu'on respecte par-tout, qu'on aime plus encore,
Auquel tout homme doit le peu qu'il a d'esprit,
En qui de la délicatesse,
Du bon goût, de la politesse,
La source jamais ne tarit ;
Qui sçait joindre au don des manieres,
Des graces, de l'esprit, & même du sçavoir ;
Un sexe aimable auquel nous ne reprochons gueres

Que trop d'attache à ſon devoir
Pour une femme qu'on abhorre,
Que l'on enrageroit d'avoir,
Dont tout le monde ſouffre, & que l'on craint de voir,
Il en eſt mille qu'on adore.

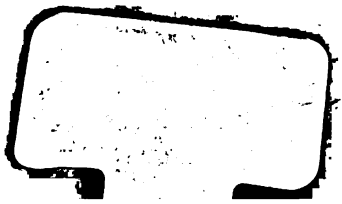
Une derniere réfléxion également propre aux deux ſexes. La figure de ce jeune Cavalier ne déplaît point ! auſſi a-t-il la tête belle, la jambe fine, la taille bien coupée, de belles dents, les yeux vifs, la phiſionomie ſpirituelle ; mais n'eſt-ce point un étourdi, un indiſcret, un diſeur de rien, un médiſant, un joueur, un yvrogne, un libertin, un impie ? n'eſt-ce point un quérelleur, qui ſous une legere couche de politeſſe, cache un fond de brutalité ? n'eſt-ce point une bête, qui, après deux complimens retenus avec peine, ſe trouve au bout de ſon rollet ? n'eſt-ce point un perfide, ou du moins un inconſtant à qui toutes les femmes conviennent ; n'eſt-ce point un bizarre, qui paſſe dans un inſtant d'un ſourire gracieux à l'humeur la plus ſombre ? en un mot, n'eſt-ce point un homme tel, qu'une fille bien née préféreroit la mort au malheur d'être ſa femme ? Je lui pardonnerois cette eſpéce de deſeſpoir. Il en faut bien moins pour dégoûter une fille raiſonnable. Jeune homme, retournez l'argument, & faites l'aplication.

Si on aprenoit aux enfans dès le berceau à réfléchir ſur des bagatelles, on verroit en eux la réfléxion précéder le ſentiment dans l'âge où ils ont peine à corriger l'un par l'autre. On ne nous voit inconſiderés dans nos engagemens, que parce qu'on ne nous a pas apris à raiſonner dès l'enfance ; mais enfin ſi l'amour ſe fait un honneur de ſéduire juſqu'aux prudens du ſiécle, ſi ceux, qui par l'âge, par l'expérience, & par d'excé-

lens conſeils ſeroient en état de conduire les autres, ſont aſſez malheureux pour ſe laiſſer conduire eux-mêmes par un aveugle, par un enfant, on m'entend bien, je peins l'amour ; du moins qu'ils aprennent à régler leurs mouvemens ſur les leçons que nous a laiſſé un des meilleurs eſprits du monde : Les voici.

Quand l'amour a produit l'amour, il a tout fait, & ne veut que cela ; qui demande plus, mérite moins ; qui ne cherche que ſoi dans ſon amour, eſt indigne de celui d'autrui ; qui veut outrer les plaiſirs les perd. La débauche des ſens eſt à l'amour ce que l'excès du vin eſt à la raiſon. Les voluptés les plus innocentes & les plus pures ſont les plus douces, les plus ſenſibles, les plus piquantes & les plus longues : ſouvenez-vous de cet axiome Latin : *Amare & non inſanire vix Diis conceſſum*, & de ces deux Vers qui vous ont paru ſi ſages,

Principium dulce eſt, ſed finis amoris amarus ;
Læta venire Venus, triſtis abire ſolet.

Fin de la premiere Partie.

77781885